

REVUE DE PRESSE 2025

NEXUS DE L'ADORATION

Cie Echelle 1:1 - Joris Lacoste

Production associée La Muse en Circuit

Festival d'Avignon - création 2025
du 6 au 9 juillet au Gymnase du lycée Aubanel



SOMMAIRE

Presse écrite

LIBÉRATION, Anne Diatkine, 07/07/2025.....	p.04
LE MONDE, Fabienne Darge, 08/07/2025.....	p.06
LACROIX, Marianne Meunier, 08/07/2025.....	p.07
L'HUMANITÉ, Samuel Gleyze-Esteban, 09/07/2025.....	p.08
LIBÉRATION, la rédaction, 25/07/2025.....;	p.09
LE MONDE, Fabienne Darge, 27/07/2025.....	p.12
MOUVEMENT, Thomas Corlin, 09/2025.....	p.13
THÉÂTRE(S), Marie-José Sirach Automne 2025.....	p.17
THÉÂTRE(S), Rédaction Théâtre(s) Automne 2025.....	p.18

Portrait

LA TERRASSE, Anaïs Heluin, 20/06/2025.....	p.20
L'ŒIL D'OLIVIER, Olivier Frégaville-Gratian d'Amore, 20/06/2025.....	p.21
LES INROCKUPTIBLES, Jérôme Provençal, 04/07/2025.....	p.25
LES INROCKUPTIBLES, Igor Hansen-Løve, 04/07/2025.....	p.26

Web

CULT.NEWS, Amélie Blaustein-Niddam, 07/07/2025.....	p.28
LE DAUPHINÉ, Sonia Garcia Tahar, 08/07/2025.....	p.31
SCENEWEB, Vincent Bouquet, 08/07/2025.....	p.32
LES INROCKUPTIBLES, Igor Hansen-Løve, 09/07/2025.....	p.35
ARTS MOUVANTS, Sophie Trommelen, 10/07/2025.....	p.37
L'ŒIL D'OLIVIER, Peter Avondo, 11/07/2025.....	p.38
AOC MÉDIA, Bastien Gallet, 18/07/2025.....	p.40
MADININ'ART, Dominique Daeschler, 18/07/2025.....	p.49
EN ATTENDANT NADEAU, Jean-Yves Potel, 19/07/2025.....	p.50
M, LASCÈNE, Marie-Laure Barbaud, 19/07/2025.....	p.52
LE JOUR DU SEIGNEUR, Frères Charles, Rémy, Simon, Thierry et Thomas, juillet 2025.....	p.54
SCENEWEB, Vincent Bouquet, 25/07/2025.....	p.56
LIBERATION, 06/09/25.....	p.61
L'AMUSE DANSE, Geneviève Charras, 26/09/2025.....	p.62
CRITIQUE THÉÂTRE CLAU, Claudine Arrazat, 07/12/25.....	p.64
LE BRUIT OFF TRIBUNE, Arthur Lefebvre, 08/12/25.....;	p.67
PIANOPANIER, Marie-Hélène Guérin, 09/12/25.....	p.70
BALLEROOM ONLINE, Thomas Adam-Garnung, 09/12/2025.....	p.73
ARTS-CHIPELS, critique, Sarah Franck, 10/12/2025.....	p.75

Radio

FRANCE CULTURE / Les Mides de Culture, Chloë Cambreling, 07/07/2025.....	p.80
FRANCE INTER / Le Masque et la Plume (coup de coeur de Pierre Lesquelen), 20/07/2025.....	p.81
FRANCE CULTURE / Le Regard Culturel de Lucile Commeaux, 9/12/2025.....	p.82

Annonce

LES INROCKUPTIBLES, 01/06/2025.....	p.84
TROIS COULEURS, Belinda Mathieu, 01/06/2025.....	p.85
MOUVEMENT MAGAZINE, juin-juillet-août 2025.....	p.87
INTRAMUROS, Jérôme Gac, 21/06/2025.....	p.88
LE JOURNAL DU DIMANCHE, Alexandre Bauer, 29/06/2025.....	p.89
LA TRIBUNE DU DIMANCHE, Alexis Champion, 29/06/2025.....	p.90
LIBÉRATION (journal de bord 1), 05/07/2025.....	p.91
LIBÉRATION (journal de bord 3), 07/07/2025.....	p.92

PRESSE ÉCRITE



« Coup de cœur : Festival d'Avignon : «Nexus de l'adoration» de Joris Lacoste, le culte enchanté » par Anne Diatkine, 7 juillet 2025



Joris Lacoste parvient à faire tenir l'infini du monde sur un plateau. CHRISTOPHE RAYNAUD DE LAGE

«NEXUS DE L'ADORATION» Le culte enchanté

Dans une ample pièce chantée, dansée, scandée, Joris Lacoste invente une cérémonie jubilatoire, basée sur l'énumération, qui ne lasse ni ne perd jamais le spectateur.

Par
ANNE DIATKINE

Ne pas se fier au titre, *Nexus de l'adoration*, qui fait évidemment peur, aucun festif n'a envie d'être enrôlé dans une église évangélique new age, mais aussi en raison du mot «nexus», son étrange familiarité, même si on ne l'emploie jamais. Un nexus, c'est un point de convergence, un seuil, l'entrée dans différents mondes éventuellement informatiques, mais aussi un terme linguistique qui qualifie le lien entre un prédicat et son sujet, ou encore, dans l'Antiquité romaine, un citoyen qui, ne pouvant payer ses dettes, devient esclave de son créancier. Bref, un nexus, c'est «un ensemble complexe», vous, moi, tout le monde, dès lors qu'on absorbe et recrache à chaque instant une foule d'éléments hétérogènes dont on a plus ou moins conscience. La dernière création de Joris Lacoste, qui entame un nouveau cycle après *l'Encyclopédie de la parole* commencée en 2017, est une forme ample, musicale, chantée, dansée, parlée, rythmée autant par la musique en live que par des bains de lumière extrêmement maîtrisés. L'infini du monde tient-il sur un plateau? Eh bien oui! Aussi bien «le sel de la vie», pour reprendre le titre d'un best-seller de Françoise Héritier, que son envers, ses poisons, ses points de frictions et d'achoppement. Cette diversité se déploie grâce aux neuf actrices et acteurs, musiciens, elle est le cœur d'un étrange rituel, qui consiste à attraper dans des listes tout ce qui constitue l'instant présent par définition inexhaustible. La tâche est ardue, les «choses» sont partout, on dirait des ronces, il faut les mettre en mots, «veiller sur elles», et tout d'un coup, c'est le Foucault des *Mots* et les *Choses* qui surgit en météorite.

BALLE DE FLIPPER

Tout commence par de l'opacité, on ne saisit pas exactement combien ils sont sur scène tandis qu'on s'installe et qu'ils se laissent deviner dans une lumière ouatée. Ils émettent des mots, qu'on attrape plus ou moins, enveloppés par l'orgue synthétique, les percussions. Certains sont à contre-jour, d'autres s'approchent sur le devant. L'énumération de ce qui forme notre quotidien et son opposé se poursuit: «une batterie de téléphone», «un volcan sous-marin», «un courrier indésirable», «un exercice de tai-chi», et à cet instant, on s'aperçoit que, oui, les mouvements lents des acteurs qui ne s'immobiliseront jamais, évoquent cette pratique gymnique ancestrale.

Certaines articulations deviennent plus claires: «une allocation d'aide au retour de l'emploi», «l'odeur d'un chien mouillé», «une dick pic non sollicitée», «un rouleau de sopalin». On est encore à l'orée de la représentation, on s'interroge: il est donc possible de faire tenir un spectacle relativement long, deux heures et demie, par une prosopopée, la litanie inépuisable de ce qui nous constitue? Joris Lacoste prend ce risque et tient le pari, la charpente rythmique devient même de plus en plus solide au fur et à mesure de la représentation qui s'approche du plus intime de chacun, par de microrécits et notations qu'on suppose autobiographiques et qui se greffent dans l'aléatoire des associations. Evidemment, chacun dispose de références différentes pour appréhender le spectacle, qui font l'effet d'une balle de flipper, relançant le mouvement de la pensée et produisent une écoute active sans jamais que la représentation ne mute en œuvre participative, excepté lors d'une brève séquence après les applaudissements finaux. Joris Lacoste n'étant ni le premier ni le dernier à concevoir une œuvre par énumérations – et c'est *Autoportrait*, d'Edouard Levé, entièrement constitué de courtes remarques le décrivant, qui s'invite. Mais aussi explicitement la Gertrude Stein de *Rose is a rose is a rose is a rose*. «Y en aura pour tout le monde», répliquent d'ailleurs sur un mode plus ou moins ironique les différents protagonistes, dont la gourou (merveilleuse Daphné Biiga Nwanak). Elle s'avance sur le plateau, avec une voix métallique et déphasée, tandis qu'elle nous incite à «non seulement contempler le mystère des numéros surtaxés et des huiles essentielles» mais à fêter ce 6 juillet, journée internationale du baiser et anniversaire de Nathalie Baye, mais on aurait pu aussi tomber sur la journée mondiale du jus de pomme et de la gentillesse.

Alors qu'est-ce qui fait tenir ce spectacle, et permet d'échapper à la lassitude qu'auraient pu susciter les flots d'énumérations, parfois dits en canons, en chœur, en différenciés, et

La charpente rythmique devient de plus en plus solide au fur et à mesure de la représentation qui s'approche du plus intime de chacun.

« Coup de cœur : Festival d'Avignon : «Nexus de l'adoration» de Joris Lacoste, le culte enchanté » par Anne Diatkine, 7 juillet 2025

que les acteurs reprennent dans une mélodie, comédie musicale ? Qu'est ce qui fait que l'attention ne se relâche jamais et donne le sentiment d'être dans le réacteur de l'instant ? L'excellence des acteurs, tous très différents, leur permet de jouer ensemble et en solo. Ils sont toujours accompagnés par une foule d'actions au plateau qui jamais ne parasitent le regard.

ARCHE DE NOÉ

Le spectacle procède par vagues : vagues de lumières, vagues de sens, couches de langages et d'expressions qui ricochent et s'imbriquent. Le plaisir tient à l'absence de hiérarchie dans cette arche de Noé destinée à sauver l'intégralité du monde, le « tout et le n'importe quoi », ce que l'un des acteurs, formidable Thomas Gonzalez, qui délivre une ode à la canette de Fanta Maracuja sans sucres, explique : « Il y a peut-être quelqu'un parmi nous qui a un rapport très personnel, et même sacré à la canette de maracuja. » Tamar Shelef, actrice allemande un peu plus âgée que le reste de la troupe, entonne en dansant un auto-blason qui décrit toutes les parties de son corps comme appartenant à quelqu'un d'autre qu'elle (variation drolatique du *Mépris*) et c'est extraordinaire de gaieté et d'imprévu. Peu après, le souvenir de la mort de sa mère survient : elle a disparu alors que l'actrice était sur scène pour une première. L'apparente légèreté des listes n'empêche ni la gravité, ni l'émotion, ni le désastre. La composition très fine permet des emboîtements qu'on aurait crus impossibles : ainsi cette incursion de la langue arabe, invitée du festival. C'est un poème de Hiba Abu Nada. Ghita Serraj nous le fait entendre, puis nous apprend qu'elle est morte le 20 octobre 2023 à Khan Younés dans la bande de Gaza, à 32 ans. L'actrice traduit le poème. On se dit que le spectacle va vaciller, s'interrompre, qu'il va être compliqué de poursuivre sur une ode aux chips à l'ancienne par exemple. Mais non, on ne sait comment, Lacoste réussit cette bascule qui est aussi celle de nos vies. Avec brio, Lucas Van Poucke échappe à toute indécence en évoquant ce que lui adore par-dessus tout : parler en phonation inversée. A Avignon, même dans le in, tous les spectacles ne sont pas égaux : celui de Joris Lacoste ne se joue que quatre petits soirs, tandis que d'autres disposent de la quasi-intégralité du festival. Cherchez l'erreur. ♦

NEKUS DE L'ADORATION
de JORIS LACOSTE jusqu'à
mercredi au gymnase du lycée
Aubanel, puis en tournée.

« Festival d'Avignon : « Nexus de l'adoration », le réjouissant univers parallèle de Joris Lacoste » par Fabienne Darge, 8 juillet 2025

Joris Lacoste invente et met en scène un réjouissant univers parallèle

L'auteur imagine l'apparition d'un nouveau culte dans une pièce étourdissante et irrésistible qui dessine un tableau saisissant de notre monde

THÉÂTRE

AVIGNON - envoyée spéciale

Une comédie musicale aussi expérimentale que réjouissante, embrassant notre monde de fous dans toutes ses dimensions réelle et virtuelle, politique et intime, absurde et concrète ? Avignon s'est réveillée, dimanche 6 juillet, après les demi-déceptions éprouvées avec les deux spectacles d'ouverture – *Nôt*, par Marlene Monteiro Freitas, et *Le Canard sauvage*, par Thomas Ostermeier –, et les spectateurs ont enfin pu se lever de leur fauteuil pour saluer ce *Nexus de l'adoration*, qui s'est transformé en nexus de l'admiration à l'issue des deux heures de représentation.

Vous avez dit nexus ? Pour les plus âgés d'entre nous, le mot n'évoquera sans doute qu'un livre de ce bon vieux Henry Miller (1891-1980), un auteur qui a tout pour sentir à nouveau le soufre,

par les temps qui courent. Pour Joris Lacoste, qui signe rien de moins que la conception, le texte, la musique, la mise en scène et la chorégraphie de son spectacle, « un nexus est un point de connexion où de multiples éléments se rencontrent. C'est un terme utilisé dans le domaine de la technologie et des réseaux, mais également en science-fiction ou dans certains jeux vidéo, où il désigne souvent un portail permettant de passer dans des univers parallèles ».

Les univers parallèles sont bien au cœur de ce spectacle où Lacoste imagine l'apparition d'un nouveau culte, dont le rituel principal consisterait à nommer et chanter toutes les choses du monde jusqu'à la fin des temps. Ce qui n'est évidemment qu'un prétexte pour cheminer dans le monde kaléidoscopique qui est le nôtre, en opérant des courts-circuits et des *cut-up* – Joris Lacoste vient de l'univers de la poé-

sie sonore – pleins de sens, d'humour et d'acuité.

Les voilà donc, sur le plateau nu, ces officiants dont l'apparence relève elle aussi du nexus : chemise-cravate ouvertes sur des cuissards pour l'un, body fluo et pantacourt camouflé pour l'autre, porte-jarretelles, mini-kilt et débardeur vert prairie pour une troisième. Et les voilà qui nomment, en un inventaire qui peut sembler aléatoire ou absurde mais va peu à peu, grâce au talent d'auteur de Joris Lacoste, composer un portrait saisissant de notre monde.

En vrac, donc, et – presque – au hasard : « *Un chargeur de téléphone ; un battement de cœur ; un volcan sous-marin ; une grève du personnel navigant ; une lave-rie automatique ; une jalousie dévorante ; la langue d'une girafe ; un vernis nacré ; un Super Picsou ; un sosie de Léon Marchand ; un chaton qui joue du piano* », etc., etc., etc., les litanies prenant

peu à peu, de manière quasi musicale, des formes plus sophistiquées évoquant les stories postées sur les réseaux sociaux ou des récits intimes glissant vers la mythomanie et l'étrange.

Jongleur de mots hors pair

Ce qui rend l'affaire irrésistible, c'est la manière dont les interprètes chantent et dansent leur texte, la voix parfois transformée au vocodeur, provoquant une forme de transe douce, portés par les nappes électroniques ou l'énergie punk-rock de la musique. Le spectacle ne s'interdit rien, pas même une petite parodie de *Starmania* version Thomas Jolly. L'effet nexus joue aussi à plein dans tout un répertoire d'attitudes, de poses, de chorégraphies tout droit sorties de vidéos TikTok.

Joris Lacoste a toujours dit qu'il écrivait « avec des objets trouvés », notamment à travers le projet, mené avec des chercheurs, d'En-

cyclopédie de la parole, qui soutenait ses précédents spectacles. Il pousse ici plus loin son geste, et c'est bien un véritable travail d'auteur, de jongleur de mots hors pair, qu'il mène à coups de juxtapositions et de collisions de toute une matière langagière directement puisée dans le réel.

« Une chose est une chose est une chose est une chose », dit à moment un de ces officiants, en référence directe à « *Rose est une rose est une rose est une rose* », le célèbre vers écrit par Gertrude Stein en 1913. La référence à cette icône de la modernité n'est pas fortuite : c'est bien notre post-modernité que Joris Lacoste sonde de manière aussi étourdissante que ludique avec ce *Nexus de l'adoration*.

Il est aidé en cela par des interprètes, acteurs-chanteurs-danseurs, absolument formidables : de Daphné Biiga Nwanak à Camille Dagen, de Flora Duverger

à Jade Emmanuel, Thomas Gonzalez, Léo Libanga, Ghita Serraj, Tamar Shelef et Lucas Van Poucke. Mais ce qui est beau, c'est qu'il le fait sans jamais le juger ou le prendre de haut, ce monde où tout semble se valoir, entre un cours de Gilles Deleuze et un tutoriel de manucure sur un réseau social. Mais plutôt en créant une communauté dans le vivant et le présent du théâtre, invitant les spectateurs, à la fin du spectacle, à reprendre la balle au bond pour se réapproprier tous ces éléments de langage qui nous traversent souvent avec un sentiment d'impuissance, et les soumettre à un processus de transformation – un processus poétique, autrement dit. ■

FABIENNE DARGE

Nexus de l'adoration, par Joris Lacoste. Festival d'Avignon, gymnase du lycée Aubanel. Jusqu'au 9 juillet.

« La liturgie hypnotique de Joris Lacoste au Festival d'Avignon »
par Marianne Meunier, 8 juillet 2025

La liturgie hypnotique de Joris Lacoste au Festival d'Avignon

— L'auteur et metteur en scène réunit neuf comédiens qui enchaînent les énumérations absurdes. La vision puissante d'une société où les différences sont portées à leur paroxysme.

Avignon (Vaucluse)
De notre envoyée spéciale

Qu'ont en commun un courrier indésirable, la prise de Constantinople et une laverie automatique ? Rien en apparence, et c'est justement pour cette raison que Joris Lacoste les a réunis dans son dernier et puissant spectacle, *Nexus de l'adoration*, présenté à Avignon jusqu'au mercredi 9 juillet. Soutenus par des roulements de batterie ou un orgue recueilli, neuf comédiens y déroulent tour à tour d'absurdes énumérations où se donnent la main des erreurs 404, des bêtisiers et des assurances-vie, mais aussi un sosie de Léon Marchand, un emoji cœur et un entretien préalable de licenciement. Leurs mots, énoncés, déclamés, murmurés, invoqués, rejoignent le ciel dans une pénombre brumeuse, fendue de rais d'une lumière souvent crue qui détoure leurs drôles d'accoutrements. Ici un short de boxe sur des bas résille, là un jupon rouge, là encore des cuissards noirs.

Ainsi parés, les personnages ne semblent pas partager davantage que les vocables de leurs credo. En apparence seulement car peu à peu, leurs évocations disparates finissent par tisser les toiles de nos vies modernes, des toiles aux couleurs et aux rêves mal assortis, où le superflu vaut l'essentiel, l'important l'insignifiant, l'Histoire le présent et l'inversement. Des patch-works de désirs et de drames impersonnels passés par la moulinette de la novlangue de l'entreprise, du marketing, de la politique, des médias... Fort heureusement, dans ce nivellement scintillent parfois des éclats de vérité. Une référence à la poétesse gazaouie Hiba Abou Nada, tuée dans une frappe israélienne en octobre 2023, qui rêvait dans ses vers d'une « Gaza nouvelle, sans siège ». Ou le deuil paisible d'une mère morte chez elle, entourée des siens.

Avec une admirable perspicacité, Joris Lacoste capte ici la théâtralité du langage quotidien, fruit d'un travail qu'il mène depuis plus de quinze ans dans le cadre de son projet d'« Encyclopédie de la parole »,



Dans *Nexus de l'adoration*, le metteur en scène Joris Lacoste capte la théâtralité du langage du quotidien pour créer une « liturgie ». Christophe Raynaud de Lage

où il répertorie les infinies variantes de l'oralité. Avec un grand talent, les comédiens mettent quant à eux leur verbe et leur corps au service de cette partition pop portée par un souffle poétique virant au tragi-comique. Notamment Daphné Biiga Nwanak, qui, phrasé emprunté et yeux écarquillés, réussit le tour de force de passer pour un hologramme. Ou l'excellent Thomas Gonzalez, dont la candeur se révèle désopilante quand, dans un message à double sens, il nous lance : « C'est normal de ne pas tout comprendre. Il y a beaucoup de choses dans le monde. »

Avec un grand talent, les comédiens mettent quant à eux leur verbe et leur corps au service de cette partition pop portée par un souffle poétique virant au tragi-comique.

Il y a en effet beaucoup de choses dans cette création où l'on rit beaucoup, mais où l'on frémit, s'inquiète et s'indigne aussi... Car sous nos yeux se dessine un monde où les singularités sont portées à leur paroxysme, riche d'autant de professions de foi que d'individus, mais, pour cette même raison, proche du vide. Tentant de les rassembler dans une « liturgie », selon ses mots, Joris Lacoste truffe sa parti-

tion d'emprunts à la grammaire d'une cérémonie religieuse – la lumière, l'orgue, le prêche, la prière, des expressions (« ma sœur », « prière et salutations sur lui »). Le tout en un peu plus de deux heures,

nécessaires pour saturer l'atmosphère de mots et d'images et donner vie à ce monde tout à la fois étranger et familier. Un monde vertigineux.

Marianne Meunier

« Les choses du monde se valent-elles toutes ? » par Samuel Gleyze-Esteban, 9 juillet 2025

Les choses du monde se valent-elles toutes ?



COMÉDIE MUSICALE Dans la lignée de l'Encyclopédie de la parole, Joris Lacoste propose *Nexus de l'adoration*. Neuf interprètes tentent d'épuiser le réel contemporain et en dressent la liste, posant un défi poétique au théâtre.



Entre le cabaret, la scène ouverte et la cérémonie païenne. CHRISTOPHE RAINDOUD DE LAGE

Envoyé spécial.

« Il y a beaucoup de choses et nous allons les chanter toutes », annonce Daphné Biiga Nwanak au début de *Nexus de l'adoration*. Il y a beaucoup de choses dans le monde, c'est vrai : c'est ce qu'on se dit lorsqu'on s'abandonne, des heures durant, à faire défiler sur son téléphone le contenu infini livré par les algorithmes, juxtaposition cruelle d'astuces de nettoyage, d'extraits de débats télévisés, de tutos maquillage, d'images de Gaza.

C'est de cette condition contemporaine que s'empare Joris Lacoste, soit une capacité à tout embrasser à la fois. Le texte, ou plutôt la « partition » co-écrite avec les comédiens, se déroule donc comme une liste à la Prévert, balayant les grandeurs (« le big bang », « une nouvelle période glaciaire ») et les bassesses (« l'anus de François Pinault », « un compteur Linky ») de notre monde.

Quelque part entre le cabaret, la scène ouverte et la cérémonie païenne, les chants s'enchaînent, tentant en vain de conjurer, par l'épuisement, la conscience tragique d'un monde où

la violence et la futilité coexistent perpétuellement. Mais si elle tente de formuler quelque chose de l'hystérie esthétique de notre temps, la pièce tombe quelque peu en deçà, se contraignant à un mode qui évolue peu – une poétique de l'absurde et de la dissonance, colorée de satire politique. Logiquement, sa plus grande réussite appartient donc en propre au théâtre : elle réside dans la place laissée à ces interprètes, rendus hyper-présents dans un rapport plateau-salle très ouvert. Leurs personnalités sont denses, vibrantes, souvent éclatantes. Camille Dagen apparaît à fleur de peau, Thomas Gonzalez pique une crise de mégalomanie. Le musicien-DJ-chanteur Léo Libanga nous suspend à sa voix lorsqu'il récite Kafka et Ghita Serraj mélange le coq et l'âne, mais elle y croit dur comme fer, et nous avec elle. À mi-chemin, elle se met à dire, en arabe puis en français, un poème de Hiba Abu Nada, morte à Gaza à l'âge de 30 ans. Le temps s'arrête alors. « Nous, dans les lieux, nous construisons une ville nouvelle / Avec des médecins sans malades ni sang... » La poésie est bien la seule à même de vaincre, dans les mots, l'indifférence et le relativisme absolus. Elle jaillit partout. ■

SAMUEL GLEYZE-ESTEBAN

Nexus de l'adoration, Gymnase du lycée Aubanel, jusqu'au 9 juillet, 18 heures.



PATRIARCAT Elle ne lâchait pas le Smith & Wesson

Envoyé spécial.

En robe rouge, le cheveu en bataille, pieds nus, bras levé, Felix Vannoorenberghe n'est pas Maria, la sœur de Jésus-Christ. Le jeune comédien est bien plus : récitant et porteur de cette histoire venue du sud de l'Italie, façonnée par Oscar De Summa. Surnommé Jésus-Christ, le frère de Maria incarne le personnage biblique chaque Vendredi saint. Ce matin, sa sœur ne sourit pas et ne dit mot. Ouvrant un tiroir du buffet de la cuisine, elles s'est emparée du Smith Wesson qui dormait là d'un sommeil de plomb. Georges Lini, le metteur en scène, était un fidèle du Théâtre de poche de Bruxelles, où la pièce a été un succès. Il est décédé à 58 ans, fin juin. On se souvient de sa brillante mise en scène d'une *Iphigénie* à Splott en 2023.

Maria est partie à la recherche « d'Angelo le Couillon », qui, la veille, lui a « manqué de respect ». *La Sœur de Jésus-Christ* dénonce la violence patriarcale, la soumission imposée par les hommes. Elle avance, le Smith & Wesson pointé. Tout le village défile. Felix Vannoorenberghe donne vie à chacun. Par un mot, un geste ou quelques phrases, et par leurs costumes qu'il décroche des bords de scène jusqu'à produire un patchwork saisissant. Il est accompagné en direct par la musicienne Florence Sauveur. À lui seul le comédien est la foule, et cette présence multiple devient déstabilisante. « Monter au théâtre ce que les gens ont envie d'entendre, ce avec quoi ils sont d'accord ne me semble pas intéressant », expliquait Georges Lini. « Cette histoire peut devenir l'histoire de l'humanité même », relève à son tour le comédien. La sœur de Jésus-Christ n'existe peut-être pas. Et pourtant on l'a rencontrée. ■

GERALD ROSSI

La Sœur de Jésus-Christ, Théâtre des Doms, jusqu'au 26 juillet, 16 h 15. Réservations : www.lesdoms.eu



DOCUMENTAIRE La Francafrique fabrique toujours des étrangers

Sur le plateau nu, voilà des portraits de personnalités africaines. Des images d'archives et de brefs enregistrements ponctuent le récit. Mavikana Badinga a choisi la forme du théâtre documentaire pour raconter avec passion et talent son histoire. Elle souligne combien la colonisation du continent africain a contraint les hommes et les femmes de multiples pays à supporter l'absence de libertés fondamentales. La Francafrique, qui puise ses racines dans la stratégie du général de Gaulle, en fut le moteur. Et les séquelles en sont toujours visibles. Le texte de la pièce de Mavikana Badinga (éditions Koiné) décortique des situations parfois ubuesques quand, par exemple, il faudrait pouvoir renouveler un passeport avec une autre pièce officielle qui ne

GENRE La découverte de sa vraie sexualité, tout simplement

Alex, jeune fille bien comme il faut, fait l'apprentissage de la vie, partage un logement lilliputien avec son premier ami-amour au masculin, sans embêter personne, puis s'avoue finalement lesbienne. Voilà en résumé la belle histoire que propose Morgan-e Janoir qui a écrit et mis en scène *L'ouvrir*. Avec Iel, sur la scène, Pauline Legoddec est cette Alex et Valentine Gérinière, musicienne et compositrice, joue de la flûte et du clavier électronique. Leur accord est parfait. Ensemble « il s'agit de raconter une histoire de coming out » reconnaît Morgan-e Janoir, regrettant que « la mémoire de la communauté lesbienne a souvent été effacée ». Ici, le genre comme la sexualité sont évoqués avec naturel, sur un air de liberté et d'air pur qui n'existe pas toujours dans la vie

DÉCALÉ La famille, la vie, l'amour et la mort selon deux enfants

On les a vus et applaudis à la Scala Paris dans *Maman - Pourquoi les méchants sont méchants ?* de Jean-Claude Grumberg. En juillet, la Scala Provence accueille à nouveau Hervé Pierre et Clotilde Mollet. Cette dernière est l'auteur de ce duo, *Nous sommes vivants*. C'est l'histoire tendre et drôle de deux bambins dont la mère est morte. La sœur prend en charge l'éducation de son petit frère. Et comme le font les enfants, on passe du coq à l'âne. Pour rire et pour pleurer. À la commande. Sans bien savoir de quoi ils parlent, ils théorisent crûment sur le sexe, la vie et la mort. La mise en scène et la scénographie sont de Noémie Pierre. Comme dans le précédent spectacle. De cet univers improbable on retiendra le jeu décalé de deux adultes se prenant au jeu

AVIGNON

Un théâtre gagné par le réel

Des guerres aux récits intimes, en passant par les procès, la 79^e édition du Festival, marquée par une fréquentation record, a parcouru les différentes pistes de la forme documentaire.

Par
LUCILE COMMEAUX, ANNE DIATKINE, SONYA FAURE, ELISABETH FRANCK-DUMAS, LAURENT GOUMARRE et MARIE-EVE LACASSE
Envoyés spéciaux à Avignon

Un festival In avec une unique découverte (c'est peu), mais d'excellentes surprises et quelques grosses déceptions. C'est l'impression paradoxale que laissent les trois semaines intenses et animées de cette 79^e édition. L'Albanais athénien Mario Banushi, 26 ans, auteur d'une ode à toutes ses mères avec *Mami*, et déjà programmé pour deux pièces à l'Odéon cette saison, a fait l'unanimité par l'incandescence de ses images comme sorties du tréfonds de son monde intérieur. Il n'avait jamais joué en France. Dans les excellentes surprises, citons Joris Lacoste et son *Nexus de l'adoration*, les *Derniers Feux* de Némé Flouret, la trilogie des *Radio Live* d'Aurélien Charon, *Lauroussa Quartet* de Selma et Sofiane Ouissi, liste non close. Les «grands noms», ceux qui devaient cimenter la complexe programmation du Festival se sont parfois vite effrités. Les découvertes, ce furent aussi celle de certaines comédiennes, Alison Dechamps parfaite dans *la Distance* de Tiago Rodrigues, Margot Alexandre qui éclaire *les Incrédibles* de Samuel Achache, Annette Baussart, 75 ans, qui à elle seule incarne la joie de vivre d'un corps en libération (*Annette* de Clémentine Colpin, dans le Off), ou encore Ysanis Pardonou dans *Une chose vraie* et Zahy Tentehar dans *Azira* toujours dans le Off. La guerre et le désordre du monde furent très présents dans cette édition, et pas seulement dans les keffiehs enveloppant les épaules au moment du salut. Hors scène, une nouvelle déclaration d'Avignon, au nom de la Palestine, fut proclamée. *Nour*, magnifique soirée poétique en langue arabe, illumina une nuit. La guerre à Gaza s'est invitée, par bribes, dans quelques spectacles (*Israël et Mohamed*, *Nexus* ou *When I saw the sea* par exemple), tandis que d'autres se sont chargés de pren-

BILAN

dre la question du conflit et de ses ravages, pas seulement en Palestine, à bras-le-corps : ceux d'Aurélien Charon, ou l'expérience menée avec nous par Caroline Gillet et Kubra Khademi depuis le salon d'une femme afghane, ou encore, dans une veine moins documentaire, l'adaptation du roman de Gaël Faye *Petit Pays* par Dida Nibagwire et Frédéric Fisbach. Sinon, les trois semaines se clôturent sur une grande inconnue et une question existentielle qui bruisse déjà : «*Alors toi tu sais si Tiago sera renouvelé dans ses fonctions de directeur ?*» Non, nous, on ne sait pas, mais la réponse devrait être apportée en septembre lors du prochain conseil d'administration du In. Du réel, des oreillettes et des récits de soi, des fringues rageusement jetées au sol : voilà un florilège des images que nous gardons de cette 79^e édition.

Les gens aiment le théâtre !

Fréquentation record dans le In, petites salles du Off pleine à ras bord, rues piétonnes qui ne désespèrent pas. Qui a dit que les gens n'aimaient pas les théâtres ? Il n'y a bien que les hommes et femmes politiques qu'on n'a pas beaucoup vus, alors que les moyens pour créer fondent comme neige au soleil. Parmi les rares élus qui se sont manifestés, Xavier Bertrand, président de la région Hauts-de-France, débattait au «Café des idées» du Festival avec Sophie Binet, la patronne de la CGT. Il venait d'appeler les collectivités territoriales à jouer leur rôle dans une tribune parue dans le Monde : «*La culture n'est pas un luxe. C'est un choix de société, un choix de civilisation.*» Rachida Dati, la ministre de la Culture,



Derniers Feux, de Némé Flouret. PHOTOS CHRISTOPHE RAYNAUD DE LAGE

elle, a prévenu la veille au soir qu'elle débarquait à Avignon, jeudi, pour visiter le centre d'art tout juste inauguré par la Collection Lambert et le metteur en scène Mohamed El Khatib au sein de l'Ephad La maison paisible. En marge du Festival donc, qu'elle aura superbement ignoré (lire aussi page 14). Heureusement, le public, lui, soutient les artistes. Des chiffres pour objectiver ces données au doigt mouillé ? Les voici : à moins d'une semaine de la clôture, le directeur du Festival, Tiago Rodrigues affiche un taux de remplissage de 96,5 % et 120 000 billets vendus, tandis que le Off confirme «une année exceptionnelle» avec une hausse de 30 % du nombre de places en vente sur Ticket Off. Tout va bien ? Eh bien pas tout à fait. Pour un spectateur lambda non éligible à la carte

3 clés à 1 euro – il faut avoir moins de 26 ans, être étudiant, en situation de handicap ou éligible aux minima sociaux –, le coût de la place dans le In grève les bourses : tarif unique à 70 euros pour *le Soulier de satin*, à 45 euros pour la plupart des autres spectacles, et 35 euros pour *Rinse* (durée : cinquante minutes). Ce qui donne un aperçu de ce que serait le prix des places sans les subventions publiques qui bénéficient d'abord et avant tout aux spectateurs.

Le documentaire s'impose

Le théâtre documentaire, qui met le sujet au centre et les acteurs autour, s'impose dans de

« Le Festival d'Avignon 2025, un théâtre gagné par le réel » par la rédaction, 25 juillet 2025



Nexus de l'adoration de Joris Lacoste.



Mami, de l'Albanais athénien Mario Banushi, a fait l'unanimité.

nombreuses créations, parfois de façon subtile et nuancée, parfois de façon frontale et assumée. Que peut faire le théâtre du réel, et l'inflation de ces dispositifs documentaires sur les plateaux ? Dans *Nourrir l'humanité, c'est un métier*, mis en scène par Alexis Garcia, un couple d'agriculteurs raconte les difficultés et les joies de leur profession, ponctué par des interviews télévisées diffusées sur scène. Après 700 représentations, la pièce, conçue pour être jouée sur les routes, est suivie d'un débat entre le public et un invité. Dans un autre registre, l'industrie textile est mise à mal avec *Fast* d'Olivier Lenel et Didier Poiteaux, où des interviews avec les acteurs de la fast fashion sont rejouées pour dénoncer une surproduction affolante. Impossible de

faire l'impasse sur les trois volets de *Radio Live* d'Aurélien Charon, qui fait se rencontrer sur scène et dans la vie, depuis 2011, des personnes reliées par un sujet (ici, la guerre) en les réunissant au micro puis sur scène. Dans *TAIRE* de Tamara Al Saadi, où le personnage d'Antigone se mêle à l'histoire d'Eden, une jeune fille placée à l'Aide sociale à l'enfance. Pour cette création, où le mythe rencontre la thématique de l'enfance maltraitée, la metteuse en scène a recueilli la parole d'enfants placés et animé des stages en milieu scolaire et soins hospitaliers.

Des « vrais gens »

Mais ce ne sont plus seulement les histoires et le bruit du monde que les artistes veulent

servir sur leur plateau, mais ceux qui les font, les « vrais » gens, acteurs ou danseurs non professionnels. C'est Ali Chahrour qui, dans *When I Saw the Sea*, fait passer trois femmes éthiopiennes ayant immigré au Liban, trois travailleuses domestiques difficilement sorties du système esclavagiste nommé « kafala », de l'ombre de vies invisibles aux lumières d'un festival international. Ou Bouchra Ouizguen qui fait danser avec grâce des hommes des environs d'Avignon (la moitié de la troupe a plus de 65 ans) sur le parvis du Palais des papes. C'est encore Milo Rau qui fait lire sa reconstitution des minutes du procès Pelicot à des militants écologistes (Camille Etienne) ou des experts judiciaires (parmi une quarantaine de comédiens professionnels, tout de même).

Rejouer n'est pas tricher

Inviter sur scène les corps et paroles de la société civile bien sûr, mais il existe une alternative plus puissante encore : jouer au plus près le phrasé, l'intonation, la gestuelle, de celles et ceux qui auront été rencontrés, interviewés, filmés en amont. C'est ce qu'on a pu regarder fascinés dans *Affaires familiales* d'Emilie Rousset qui « prend » la parole d'une partie du système judiciaire (avocats, familles...) et la redistribue sur scène, incorporée par les interprètes.

Virtuoses aussi dans leur manière d'inventer une nouvelle langue, les performeuses du spectacle *Laaroussa Quartet* ont rejoué dans le vide les gestes de potières tunisiennes, pétrissant l'air comme les femmes amazighes façonnent l'argile. Ces gestes, les chorégraphes Selma et Sofiane Ouissi les ont répertoriés, décomposés et transcrits en un répertoire de mouvements à partir desquels ils inventent une nouvelle partition chorégraphique. Il ne s'agit pas d'effacer les personnes, surtout pas d'en faire des personnages, mais de leur donner une existence et visibilité purement théâtrale. Le plateau devient le lieu de paroles différées, de corps de seconde main, interprétés par des comédiens en éveil, suspendus entre le travail à l'oreillette et les vidéos de leur « fantôme ». En jouant les archives documentaires, le théâtre documente son propre exercice de réel augmenté.

L'inflation des récits de soi

Chaque année, on s'en fait la remarque, confirmée du reste par les statistiques inquiétantes du Off sur le sujet : pour des raisons économiques, parce que ça coûte moins cher d'être seul sur scène, une immense part des plateaux finit par ressembler à une boîte noire avec une comédienne ou un comédien au centre. Ça nuit au spectacle ? Pas forcément. La forme s'adapte à la contrainte. Mais les spectateurs marathoniens dans les divers théâtres d'Avignon ont pu avoir le sentiment de ne plus voir qu'un seul très long spectacle...

Cette année, ce constat se double d'un autre : l'invasion des récits de soi, du « je » au plateau portée par la personne qui en est le sujet, et, bien sûr, l'histoire se doit d'être véridique. *Une chose vraie* par la merveilleuse Ysanis Padonou comme la révélation Zaky Tentehar dans *Azira'i*, pour ne prendre que deux spectacles que *Libé* a aimés, ne peuvent exister qu'incarner par leur protagoniste. Mais lorsque l'œuvre patine, que le narcissisme se fait prison, ne reste que l'émoi du je et la solitude de l'acteur qui ne parle plus qu'à son doudou. Que raconte cette invasion sur les plateaux sur l'émiettement de la société et le besoin de se dire coûte que coûte ? Pour contrer cette tendance et aider les jeunes compagnies qui montent des textes contemporains, le Off offre 1000 euros par artiste au plateau. C'est peu ? C'est déjà ça.

Suite page 22

Courrier familial

Lettre au père pour Mohamed El Khatib, qui achève son spectacle *Israël et Mohamed* sur une missive lue face public, adressée à celui qui ne comprend pas le choix du théâtre de son fils, qui s'est sacrifié pour lui assurer un autre avenir, et l'a éduqué à la dure pour son bien, évidemment. Mouvement inverse, avec la lettre d'un père resté sur Terre à sa fille partie vivre sur Mars cette fois, fictionnée par Tiago Rodrigues dans *la Distance*, là encore lue face au spectateur, dans les derniers moments de la pièce ; en 2077, écrire et lire une lettre prend des allures soit de résistance, soit de renoncement, dans les deux cas un acte désespéré. Chez El Khatib comme chez Rodrigues, celui qui écrit la lettre en est aussi le lecteur, et nous en sommes au théâtre, les seuls, les vrais destinataires. Une autre lettre donne son nom au spectacle de Milo Rau, *la Lettre*, dont on ne sait que faire entre fiction et autofiction. Doit-on croire le comédien Arne De Tremerie qui nous lit la correspondance que sa grand-mère aurait laissée pour sa fille au moment où elle l'abandonne ? Si c'est une fiction, elle ne nous intéresse pas au vu du dispositif documentaire mis en place par le metteur en scène, si elle est vraie, elle ne nous passionne pas non plus, tellement elle semble fabriquée pour le spectacle. Décidément le réel ne suffit pas, le « à partir d'une histoire vraie » ne garantit pas l'intérêt ; la lettre se perd en route, on ne peut qu'accuser non-réception.

Il suffira d'un geste

Il y a des gestes qu'on repère précisément parce qu'ils reviennent et que ce retour de pièce en pièce fonctionne comme une épidémie. Ça a commencé dès l'ouverture avec *Nô* de Marlene Monteiro Freitas dans la cour d'honneur, des vêtements qu'on jette sur le sol, une fois, deux fois, trois fois. Ça se poursuit dans la carrière de Boulbon, dans *BREL* avec Anne Teresa De Keersmaecker qui frappe le plateau gris de sa veste grise, une fois, deux fois, trois fois. Et ça revient avec Mette Ingvartsen quand les interprètes de *Delirious Night* se mettent à taper les costumes sur la scène du lycée Saint-Joseph. A regarder ce geste se reproduire, on se prend à penser la métonymie de cet acte de violence : frapper la scène du théâtre de ses vêtements pour ne pas avoir à se taper la tête contre les murs.

Dans le viseur des projets

Mario Banushi éblouit les spectateurs pendant une longue séquence dans *Mami*. Némio Flouret joue à éblouir le public de la lumière de ses projecteurs avant de l'aveugler brièvement avec un feu d'artifice. Chez Ali Chahrouh ça devient douloureux : pendant de très longues minutes, alors qu'on entend les messages laissés par les proches du metteur en scène sur son répondeur témoigner des bombardements israéliens au Liban, le public est éclairé pleins feux par les projets et tente difficilement de discerner ce qui se passe sur la scène. Pour qu'enfin il ouvre les yeux ?



Les Incrédulés de Samuel Achache. PHOTO CHRISTOPHE RAYNAUD DE LAGE

«Les Incrédulés»: l'opéra aléatoire de Samuel Achache

Le metteur en scène, dont on a aimé l'habileté à bricoler ensemble poésie foutraque et fantaisie musicale, s'essaie à l'opéra. Mais quelques gags savoureux ne rattrapent pas l'impression générale de cacophonie.

Il y a un drôle d'instrument qui ressemble à une guillotine, sur scène. Des tiges de métal suspendues en rangs d'oignon reposent sur une grosse pièce de bois biseautée. Les spectateurs prennent place dans l'Opéra Grand Avignon au son d'une délicieuse cacophonie qui monte de l'orchestre, et l'on apprend en lisant la feuille de salle que l'instrument en question a été construit par les ateliers de Nancy (*les Incrédulés* est une production de l'Opéra national de Nancy-Lorraine) qui permet de «fabriquer de l'aléatoire musical». Pas de doute, nous sommes bien au seuil d'un spectacle de Samuel Achache, dont l'habileté funambule à bricoler ensemble poésie foutraque et fantaisie musicale nous a déjà conquis ici par le passé – avec les inclassa-

bles *Fugue* et *Sans tambour*. *Les Incrédulés* est carrément un opéra, mais à la manière Achache, rejoint par Sarah Le Picard pour le livret et par Antonin-Tri Hoang et Florent Hubert à la composition, c'est-à-dire qu'on n'est pas tout à fait à l'opéra de papa.

Salle de dissection. Les personnages principaux, une fille, jouée par Sarah Le Picard avec un air perpétuellement stupéfait, et sa mère, incarnée avec un humour vachard par la géniale Margot Alexandre, sont dédoublés, héritant chacune d'un alter ego lyrique portant les mêmes costumes, et souvent les mêmes propos : pour la fille, la soprano Jeanne Mendoche, en pantalon de pyjama, baskets et chemise imprimée, et la mère, la mezzo-soprano Majdouline Zerari, en très chic robe de panne de velours anis. Ce thème du double trouve aussi au plateau sa version instrumentale, puisque l'orchestre de 52 musiciens dans la fosse hérite d'une contrepartie à minima sur scène (avec violon, violoncelle, clarinette et saxophone, percussions, ces musiciens-là faisant parfois aussi office de chœur). Lorsque les imposantes parois grisâtres qui coulisseront tout au

long du spectacle pour laisser place à un salon au premier stade de l'emménagement, à une salle de dissection, à un laboratoire où à une église, s'écartent pour la première fois, c'est pour dévoiler une scène cocasse : la fille apprend la mort de sa mère par noyade alors que cette dernière franchit justement le pas de la porte. Incrédulité, hébétément, stupéfaction – pourquoi diable est-elle morte et vivante à la fois ? Mais ce noeud initial sera moins le point de départ d'un enchaînement de gags (parfois savoureux) ou d'une réflexion philosophique sur la permanence des morts dans nos existences, que la rampe de lancement d'une angoisse diffuse portée par des accents musicaux solennels voire lugubres.

Bizareries. La fille aimerait comprendre – pourquoi sa mère ne se décide pas à la laisser tranquille, pourquoi elle continue de l'envahir. La mère aussi bute sur d'innombrables vérités – le scandale de sa disparition, le malheur que cela a été d'avoir eu un enfant. Mais, est-ce la lenteur de la musique, la répétition des formes et des mots, ou le propos souvent confus, l'ensemble est un brin laborieux, comme si Achache et ses complices

avaient été terrassés par la forme empesée de l'opéra. Certes, il y a comme toujours chez lui une guirlande de bizarreries à moissonner (pourquoi les glandes lacrymales sont-elles liées aux émotions ?) et d'homophonies à attraper (la dépression des *Sapiens*, aussi bien courbure d'un os que condition humaine), mais la cacophonie créée par le dédoublement de parole et de chant, plutôt que de créer des carambolages et échos féconds, vient compliquer le tout : l'on entend si mal qu'on se surprend parfois à lire les sous-titres (en anglais de surcroît) pour comprendre ce qui se dit. Tels les personnages du *Motif dans le tapis*, la nouvelle de Henry James citée par *les Incrédulés*, l'on se retrouve à tenter de comprendre le dessin originel sans jamais le trouver, entre morceau d'os calcifié en plein cœur et visage de Christ s'imprimant, ou pas, sur les murs d'une église.

ELISABETH
FRANCK-DUMAS

LES INCREDULES
de SAMUEL ACHACHE
Opéra du Grand Avignon
jusqu'au 25 juillet. Et du 18 au
25 septembre à l'Opéra
national du Rhin à Strasbourg.

« Emotions et fragilités pour le 79e Festival d'Avignon »
par Fabienne Darge, 27 juillet 2025

Emotions et fragilités pour le 79^e Festival d'Avignon

L'édition 2025 a été marquée par des spectacles forts et des déceptions liées aux figures imposées du programme

THÉÂTRE

AVIGNON - envoyée spéciale

L' image était sublime : un escarpin de satin rouge s'élevant dans la nuit, pour se perdre dans des cieux vastes comme *Le Soulier de satin*, de Claudel. Des émotions fortes comme celle-là, il y en eut bien d'autres, dans cette édition du Festival d'Avignon, 79^e du nom, qui tire le rideau samedi 26 juillet. Un déluge biblique s'abattant sur la Cour d'honneur du Palais des papes. Une chanson brésilienne à vous tordre le cœur, *Sonhos*, de Caetano Veloso, pour exprimer l'amour d'un père pour sa fille. Les mots de Mahmoud Darwich ou ceux de Gisèle Pelicot, portés par une même dignité, claquant dans la nuit, pour dire les désastres sans fin du conflit israélo-palestinien et de la culture du viol.

Ces émotions vécues sous les étoiles d'Avignon émergent d'un bilan pourtant en demi-teinte, laissant un léger sentiment de déception, notamment du côté de la danse, qui représentait cette année un bon tiers de la programmation, et des spectacles proposés dans le cadre de la langue invitée, l'arabe. Ce qui n'a pas empêché cette édition 2025 d'atteindre des records de fréquentation, avec un taux de remplissage inédit, qui dépasse les 98 %.

Propositions enthousiasmantes

Il se dit, à Avignon, que le spectacle d'ouverture dans la Cour d'honneur donne le « la » d'une édition. Avec *Nôt*, la chorégraphe cap-verdienne Marlene Monteiro Freitas, artiste complice cette année, a laissé perplexes aussi bien les connaisseurs de son art électrisant et carnavalesque que ceux qui l'ont découverte ici. Une perplexité qui a porté, notamment, sur la relation du spectacle avec *Les Mille et Une Nuits*, dont il était supposé livrer une adaptation.

Ce hiatus a fait affleurer une interrogation qui pointait déjà son nez lors de l'édition précédente, concernant les contraintes suscitées par les cadres de programmation que s'est donnés Tiago Rodrigues depuis qu'il a pris la direction du Festival, en 2023 : une langue invitée par édition, un artiste complice, l'ouverture de la

Carrière de Boulbon chaque année sur une longue durée, et le projet « Démonter les remparts pour finir le pont » confié à Gwenaël Morin, avec la demande de travailler avec le territoire et de monter chaque année un classique lié à la langue invitée.

C'est autour de ces contraintes que sont apparues les fragilités de ce festival, avec un effet de cascade. L'impossibilité dans laquelle s'est visiblement trouvée l'équipe de trouver des projets théâtraux suffisamment solides en langue arabe l'a menée à remplir cette case avec des spectacles relevant de la danse documentaire, souvent en déficit d'écriture chorégraphique. La nécessité d'attirer un public nombreux et varié à Boulbon, lieu magique mais coûteux à aménager, a suscité, avec *Brel*, une forme moins riche, moins écrite et plus illustrative que celles offertes d'habitude par la grande chorégraphe Anne Teresa De Keersmaeker.

Quant à Gwenaël Morin, on ne saura jamais quelles sont les voies qui l'ont mené à monter non pas un texte en langue arabe – *Les Mille et Une Nuits*, par exemple –, mais *Les Perses*, d'Eschyle, pièce archaïque et difficile, confiée à des acteurs insuffisamment agueris, aboutissant à une soirée loin d'être à la hauteur de ce que peut offrir ce metteur en scène.

Le sentiment de déception vient de là, alors même que nombre de propositions ont enthousiasmé les professionnels et le public. Qu'il s'agisse de *Nexus de l'adoration*, de Joris Lacoste, de *Mami*, de Mario Banushi, précieuse découverte de ce festival, de *Prélude de Pan*, randonnée théâtrale guidée par Clara Hédouin, ou de *Magéc/The Desert*, du chorégraphe marocain Radouan Mriziga. Ou du retour, bienvenu, du maître suisse Christoph Marthaler, avec *Le*

**Le réel a
fortement cogné
à la porte, dans
un monde en
crise, où conflits
et menaces
se multiplient**



« Le Soulier de satin », mis en scène par Eric Ruf, avec la Comédie-Française, à Avignon, en juillet. CHRISTOPHE RAYNAUD DE LAGE/FESTIVAL D'AVIGNON

Sommet. Mais encore du propre spectacle de Tiago Rodrigues, *La Distance*, délicate évocation du rapport père-fille portée par une jeune actrice au talent éclatant, Alison Deschamps.

Il y eut encore, dans cette édition qui a semblé reléguer le théâtre arabe dans les marges (à l'image de *Yes Daddy*, du Palestinien Bashar Murkus, programmé trois soirs en toute fin de festival), une nuit magnifique, intitulée *Nour* (« lumière », en arabe), portant au plus haut la poésie et les musiques savantes venues aussi bien de Palestine que de Syrie, du Liban, du Maroc ou du Koweït.

Et puis il y eut ce *Soulier de satin* réinventé par Eric Ruf pour la Cour d'honneur du Palais des papes, écrin idéal pour cette traversée des temps et des mondes. Un *Soulier* d'ores et déjà entré dans la légende d'Avignon, splendidement joué par les comédiens de la Comédie-Française, avec une Marina Hands stratosphérique en tête.

Le réel a fortement cogné à la porte de ce festival, dans un monde en crise, où les conflits et les menaces se multiplient. Si l'on peut s'étonner qu'aucune parole forte, à l'image de celle de la photographe Nan Goldin aux Rencontres d'Arles, n'ait été prononcée par des artistes concernant la situation à Gaza, cette édition a offert une passionnante exploration des relations entre art et réel, et des formes documentaires. Avec des bonheurs divers, et un constat qui n'est pas nouveau : le réel ne s'incarne sur scène que s'il trouve une forme, une écriture.

Forme documentaire sensible

C'est bien une écriture, celle de Gaël Faye, qui porte le bouleversant *Gahugu Gato (Petit pays)* mis en scène par Dida Nibagwire et Frédéric Fisbach. C'est bien une écriture qui sous-tend le travail de Milo Rau, le metteur en scène suisse ayant signé deux des propositions les plus fortes de ce festival, avec *La Lettre* et *Le Procès Pelicot*.

C'est bien l'invention d'une forme documentaire singulière et sensible, passant par l'image et le son, qui a fait la réussite de *Radio Live*, d'Aurélien Charon, et de *One's Own Room Inside Kabul*, de Caroline Gillet et Kubra Khademi. Quand cette écriture fait défaut, le spectateur se retrouve captif des histoires racontées, sans que le théâtre puisse jouer son rôle spécifique.

Depuis 2023, les maîtres du théâtre européen ont également été remis à l'honneur à Avignon. L'Allemand Thomas Ostermeier a ainsi fait son grand retour dans la cité des Papes, où il n'était pas revenu depuis 2012, avec un mémorable *Ennemi du peuple*, d'Henrik Ibsen. Un retour pas tout à fait gagnant-gagnant avec ce *Canard sauvage* du même Ibsen, le théâtre naturaliste du directeur de la Schaubühne de Berlin ayant semblé avoir pris un sérieux coup de vieux, malgré le formidable

niveau de jeu de ses acteurs. Même sensation de déception avec deux jeunes chorégraphes invités pour la première fois au Festival, Mette Ingvartsen et Némé Flouret : dans leurs créations *Delirious Night* et *Derniers feux*, le répertoire gestuel s'est révélé bien convenu, et a laissé un sentiment de vacuité. La chorégraphe Amrita Hepi, Australienne liée à la communauté aborigène bundjalung, a, elle, confirmé l'intérêt de son travail mêlant les apprentissages traditionnels avec ceux de la modern dance d'Alvin Ailey ou de Martha Graham.

Pour 2026, édition qui marquera les 80 ans du festival fondé par Jean Vilar, Tiago Rodrigues a déjà annoncé que la langue invitée serait le coréen. Mais il n'a pas livré la moindre information sur les célébrations liées à cet anniversaire et aux mille et une nuits de théâtre sous les étoiles offertes par Avignon depuis sa création en 1947. ■

FABIENNE DARGE

« Joris Lacoste : « On me reproche le nihilisme de l'époque » »,
par Thomas Corlin, 09/2025

SCÈNES
**JORIS LACOSTE : « ON ME REPROCHE
LE NIHILISME DE L'ÉPOQUE »**



Image illustrative par Thomas Corlin
Illustration : Samuel Girard 1976 pour Mouvement
Photo : J. L. L.

« Joris Lacoste : « On me reproche le nihilisme de l'époque » », par Thomas Corlin, 09/2025

Quel est le rapport entre le speech d'un coach en cryptomonnaies et une douche froide ? Entre un baby phone à quatre heures du matin et une notice scientifique sur le boson de Higgs ? Entre les résultats du lotto en Espagne et la cible d'un raid israélien ? Aucun, sinon dans les spectacles de Joris Lacoste. Issu de la scène alternative parisienne et des avant-gardes de la poésie au tournant des années 2000, le metteur en scène a développé en vingt ans des formes théâtrales qui accueillent tous les reflets du réel, y compris les plus sombres. Celle qui l'a imposé dans le paysage culturel s'appelle l'*Encyclopédie de la parole*, entamée dès 2007 : un répertoire de fragments oraux prélevés de toutes parts pour leurs sens ou leurs qualités formelles, qui ont fourni la matière de plusieurs spectacles-chorales, d'un récital classique ou encore d'un « jukebox » vivant. Une façon pour l'artiste de poétiser la vertigineuse diversité du monde, mais aussi d'injecter l'énergie du quotidien dans un théâtre encore cramponné à ses belles lettres jusqu'à récemment. Aujourd'hui la cinquantaine, Joris Lacoste, qui a grandi dans un « désert culturel de 2 000 habitants » près de Bordeaux, voit grand : une simili-comédie musicale pour neuf interprètes, dans laquelle les membres d'un culte imaginaire scandent des listes de tout ce qui compose notre univers – du plus insignifiant au plus extraordinaire, du plus insolite au plus abject. Le *Kamoulox* ultime ou la clé d'une grande réconciliation ?

Un entretien extrait du n°127 de Mouvement

Nexus de l'adoration prend pour argument une religion fictive qui célèbre indifféremment toute chose par un déluge d'énumérations. Quel effet peut produire une hypothèse aussi candide face à la fureur du réel contemporain ?

À l'origine, ce n'était qu'un prétexte pour fournir un cadre narratif à la pièce et des repères à mon équipe, puis j'ai dû lui donner de la consistance. La notion de « religion » a d'ailleurs été reçue avec méfiance par les coproducteurs auxquels j'ai présenté le projet. Mais j'y tenais, c'était plus parlant qu'un simple culte new age : c'est une religion qui engloberait toutes les autres. J'ai même créé une fausse page Wikipédia qui en étaye les fondements théologiques. En 2023, Tristan Garcia a publié un ouvrage de métaphysique, *Laisser être et rendre puissant*, dans lequel il imagine une ontologie la plus inclusive possible. C'est ce que simule *Nexus* : un espace où tout peut coexister en suspendant notre jugement, ce qui requiert un exercice spirituel contre-intuitif auquel j'invite le public. Un des comédiens en fait la démonstration dans la pièce : un objet anodin comme une canette de soda peut revêtir une importance ultra symbolique pour une personne et aucune pour d'autres, mais, dans la fiction que je propose, nous pouvons lui attribuer une valeur égale au chant des baleines ou à la mort d'une mère. Bien sûr, l'hétérogénéité des matériaux mentionnés est simulée : il y a eu un filtrage, tout n'a pas été placé de façon aléatoire. Nous avons exclu certains éléments qui auraient pu heurter le public – mais nous avons conservé la casquette de Michel Fourniret.

C'est là le risque d'une telle proposition : tout relativiser, tout mettre sur le même plan. Sous son air inoffensif, ce postulat fait-il grincer ?

On m'accuse depuis longtemps de nihilisme, y compris parmi mes proches. Il serait « impossible moralement » de placer des faits graves à côté d'autres plus légers ou anodins. C'est une critique qui relève d'un principe moral, que l'on pourrait émettre sans avoir vu le spectacle. Or, selon moi, cela dépend de comment on le fait. Le spectacle contient un poème sur Gaza et son intégration a été le fruit de débats extrêmement vifs dans l'équipe, et de mille questionnements sur la façon la plus intelligente et délicate de procéder. Si nous avions réellement suivi le concept de la pièce, nous l'aurions placé n'importe où mais, bien sûr, nous ne l'avons pas fait. Gaza n'apparaît pas entre les chips à l'ancienne et une canette de Fanta. Nous avons une responsabilité : nous avons par exemple choisi d'exclure les violences sexuelles. Ce nihilisme qu'on me reproche n'est pas le mien : c'est celui de l'époque qui nous contraint à recevoir tout le réel de manière égale, en simultané. Les réseaux sociaux nous font passer d'une pub contre le cancer à des chatons, de Chappell Roan à un bombardement. Où dois-je cliquer ? Par ailleurs, le spectacle n'a rien de cynique. Dans une scène, les interprètes se concentrent sur une chose quelconque jusqu'à provoquer chez eux une émotion réelle et les faire pleurer. C'est peut-être ridicule, mais nous le faisons réellement : en se forçant, et avec beaucoup d'amour, on peut atteindre cet endroit depuis lequel un rouleau compresseur de chantier est profondément poignant.

Cette utopie d'inclusivité optimale résonne bien avec la forme du spectacle : la comédie musicale, un genre populaire, et une esthétique pop attrayante, qui tranche avec vos précédentes créations, d'apparence plus conceptuelle. Nexus viserait-il un public plus large ?

J'ai sans doute très mal intitulé mes précédents spectacles : l'*Encyclopédie de la parole Suite n° 1, 2*, etc. Plein de programmeurs ne les ont jamais vus parce qu'ils s'imaginaient que c'était intel et élitiste. Quand ils ont fini par les découvrir, ils les ont trouvés hyper accessibles, truffés de références populaires. Et j'ai toujours voulu cela : des formes conceptuelles pour manipuler des matériaux prélevés dans la vie courante. Pour autant, *Nexus* ne relève pas d'un désir d'accessibilité, mais bien de musique. J'ai souhaité composer moi-même les chansons, et la dimension musicale du projet s'est affirmée à la suite d'une rencontre fortuite : à une conférence de la militante décoloniale Houria Bouteldja, Léo Libanga, étudiant en son à la recherche d'un stage, s'est présenté à moi. Au final, il fait partie des interprètes de la pièce, et les morceaux les mieux produits sont ceux auxquels il a contribué. Cette immersion dans les musiques actuelles a été l'occasion de prendre conscience de ce qui séparait le théâtre et la pop. À un concert, ce sont principalement des fans qui composent le public : ils connaissent les chansons et ils viennent pour les entendre. Au théâtre, c'est plutôt l'inverse. Souvent, tu ne sais pas ce que tu vas voir et dans la salle, c'est plus diversifié : ça va des scolaires qu'on a ramenés « de force » jusqu'à des abonnés d'un certain âge. D'où la nécessité de varier tant que possible les références dans nos énumérations. Au Festival d'Avignon, quand on évoquait une vidéo d'amateurs de Pokémon Go, on voyait bien qu'on perdait une partie du public, mais elle pouvait toujours se raccrocher à autre chose un peu plus tard.

Vos spectacles rendent tous compte de l'extrême hétérogénéité de nos quotidiens augmentés. Est-ce un trait de notre condition moderne ?

Notre expérience sensible du monde aujourd'hui est inévitablement différente de celle d'il y a 20, 50 ou 100 ans. Par le passé, celle-ci était plus homogène. Certes, il était sans doute possible, même au XVII^e siècle, de passer d'un environnement ou d'un système de signes à un autre dans une même journée. Aujourd'hui, ces transitions sont beaucoup plus nombreuses et rapides. En ville, on traverse une multitude d'espaces différents, d'un magasin à une gare, on attrape des paroles à la volée dans la rue, et sur notre téléphone défilent des contenus disparates. Nous le savons : notre cerveau doit désormais s'adapter à une vitesse qui n'est pas celle pour laquelle il a été conçu, et il n'arrive plus à suivre. Malgré cela, cette disjonction croissante à laquelle nous sommes soumis, je la trouve poétique. C'est ce qui nourrit depuis toujours mon travail. Une des définitions les plus larges de la poésie est de relier des mots et des choses très éloignés, d'en réaliser un montage : c'est ce qui est à l'œuvre dans *Nexus*. Les réseaux sociaux opèrent d'une manière similaire, c'est pourquoi ceux-ci provoquent chez moi à la fois fascination et écœurement. Il est devenu nécessaire d'élaborer des stratégies pour ne pas devenir fou face à ces supports. Si je ne souscris pas à la thèse d'un art « curatif », je crois toutefois que les formes artistiques nous permettent d'autres connexions qui rendent plus libre. Le théâtre en particulier, par la force de la coprésence, nous arrache du virtuel, du doomscrolling [aliénation liée à la consultation excessive de contenus en ligne, pour la plupart anxiogènes, Ndlr].

« Joris Lacoste : « On me reproche le nihilisme de l'époque » », par Thomas Corlin, 09/2025

Pourtant, le *doomscrolling* menace toujours. Si *Nexus* est soigneusement équilibré entre violence, joie et humour, un autre de vos spectacles a plutôt penché vers le *dark* : *Suite n° 3*, en 2017.

C'était une expérience qu'on a tentée avec un proche collaborateur, le compositeur Pierre-Yves Macé : interpréter, sous la forme noble du récital musical, des documents désagréables à écouter. Le récital, c'est la haute culture européenne du XIX^e siècle et, dans la pièce, celui-ci devient le support de divers discours extrémistes, ou encore un récit d'automutilation à la première personne. La musique peut être plaisante à écouter alors que le sens suscite le rejet. Le spectacle, très *dark* en effet, a produit un malentendu à un autre niveau. Nous l'avons voulu multilingue afin d'explorer un maximum de langues et de jouer avec leur musicalité. Nous avons donc regroupé les 24 langues de l'Union européenne et le spectacle est devenu, au gré des conversations avec les coproducteurs, une sorte de portrait de l'Europe – je l'avais plus ou moins vendu ainsi. Sauf que, au vu des documents interprétés, certains pays étaient particulièrement mal représentés : cela provoquait un effet Eurovision tout à fait involontaire.

Cette sur-thématisation des objets culturels est de plus en plus débattue aujourd'hui, par les artistes comme par le public. Chaque œuvre se doit de traiter d'un sujet clairement énoncé et d'émettre un discours intelligible. Ressentez-vous cela comme une injonction ?

Disons que c'est le jeu. Les lieux de diffusion ont besoin d'une *baseline* pour communiquer et, après tout, ils savent mieux que nous, artistes, comment ramener du public dans leur salle. Parfois, cela donne lieu à des quiproquos : si tu lâches un mot comme « queer » en réunion avec eux, tu peux être sûr qu'ils s'en serviront pour parler de ton spectacle dans leur plaquette de saison. Il faut alors rétro-pédaler, leur expliquer que ce n'est pas vraiment ça, mais ce n'est pas bien grave. Après, il est vrai que l'époque n'est pas à la production de grands spectacles abstraits ni à la recherche formelle, à moins de ne produire que des solos très peu couteux. Un Bob Wilson, qui nous a quittés cette année, aurait du mal à produire ses gigantesques formes aujourd'hui. Même *Nexus*, avec ses neuf interprètes en plateau, n'a pas été facile à financer, et ce malgré la notoriété que j'ai pu acquérir au bout de vingt ans de carrière – mais je ne me plains pas. Tout n'est pas perdu : à nous d'être malins et de parvenir à faire exactement les spectacles que nous voulons en les présentant de façon à rester dans les clous du marché.

Avez-vous déjà procédé ainsi pour produire un spectacle ?

Plus ou moins oui, mais à une autre époque, bien avant les difficultés économiques que la culture traverse aujourd'hui. En 2007, j'étais artiste associé au Théâtre de la Colline à Paris. J'étais en plein dans ma phase « rapports entre le théâtre et le réel » et je voulais faire une pièce sur la catharsis, au sens qu'Aristote lui donne : la purge par la terreur et la pitié. J'étais obsédé par la prise d'otages qui s'était produite dans un théâtre à Moscou en 2002 : un groupe de terroristes tchétchènes avait tiré en l'air dans la salle, interrompant une comédie musicale sur la Seconde Guerre mondiale. Les spectateurs les ont applaudis, pensant que cela faisait partie du spectacle, avant de comprendre ce qui se passait. Ça a donné *Purgatoire*, une pièce cynique, agressive – qui était assez éloignée de ce que j'avais vendu à la base, du moins j'étais resté vague. La scène était souvent vide, parfois dans le noir, il y avait beaucoup d'effets techniques en plateau et les comédiens décrivaient la prise d'otage sans qu'on puisse tout à fait les comprendre. Très vite, le public se scindait en deux groupes : certains comprenaient l'ironie et s'en amusaient, d'autres enrageaient. J'ai vu une femme en frapper une autre avec son sac. Un mec a grimpé sur scène pour me menacer de me casser la gueule – je suis resté bien planqué en régie... Je n'aurais jamais imaginé qu'un spectacle puisse être pris aussi littéralement. La Colline l'a détesté, d'autant que j'y tournais en dérision certains clichés du théâtre contemporain. Je suis devenu persona non grata là-bas, c'était violent. L'équipe déconseillait même aux pros de venir la voir, à tel point que ça a attiré le milieu de l'art contemporain sur les dernières représentations, j'ai fait plein de rencontres comme ça. Mais dans le réseau arts vivants, je suis passé pour un branleur pendant des années. Il a fallu attendre 2009 avec *Parlement*, un solo pour une comédienne produit avec l'aide d'un autre réseau, pour me réhabiliter.

« Joris Lacoste : « On me reproche le nihilisme de l'époque » », par Thomas Corlin, 09/2025

Parlement est le premier spectacle issu de l'*Encyclopédie de la parole*, projet pour lequel vous êtes le plus identifié. Il s'agit d'une bibliothèque d'enregistrements oraux provenant d'une immense variété de sources, reproduits à la lettre par des comédiens. Cette écriture hétéroclite, composée de *ready-made*, a-t-elle été facile à imposer dans la sphère théâtrale ?

Cela a pris du temps. Je suis arrivé dans ce milieu à la grande époque de Stanislas Nordey et des dernières pièces de Claude Régy. Le texte de théâtre était sacré : il se devait d'être original et protégé de toute corruption par le capitalisme. Alors, faire interpréter mot pour mot une pub Quick et porter des Adidas en plateau, cela constituait un péché mortel. Ce qui m'a toujours intéressé, c'est l'oralité et non le texte. Je venais de la poésie-performance, qui florissait au tournant des années 2000. En arrivant dans le théâtre, j'y ai trouvé une parole très plate, limitée. Je voulais l'alimenter avec les libertés et l'énergie de la langue du quotidien. Cela s'inscrit dans un courant de pensée, porté notamment par Félix Guattari, selon lequel les expériences esthétiques se trouvent partout, pas seulement dans les arts. Patti Smith et le Tiercé, certes, ce n'est pas la même chose, mais les deux inventent une façon bien à soi de se dire. Julien Lepers, quand il déroule ses devinettes dans *Questions pour un champion*, n'a rien à envier au débit en saccades du poète-performeur Charles Pennequin.

Depuis près de vingt ans, vous alimentez cette *Encyclopédie* avec l'aide d'un réseau d'artistes, entre autres. Cela vous a-t-il permis d'observer quelque évolution dans nos manières de parler ?

À l'origine, cette collection était personnelle. J'ai toujours été un voyeur de la parole, et j'en réunissais des extraits dans mon coin. Il s'agissait de bouts de conférences, de films, de procès – comme celui de Klaus Barbie par exemple. C'était bien avant qu'Internet ne donne accès à peu près à tout. En s'ouvrant à d'autres contributions, intégrées lors de réunions surnommées des « ruches », l'*Encyclopédie* a pris forme. Nous ne nous sommes jamais réclamés d'une expertise scientifique, ni ne souhaitons parodier la recherche universitaire en reproduisant la classification [à retrouver sur le site internet de l'*Encyclopédie*, *Ndlr*]. Les catégories que nous avons définies – « cadence », « saturations », etc. – ne sont guère rigoureuses. Mais c'est cette liberté qui a séduit, notamment des scientifiques – le sociologue Bruno Latour nous a encouragés par courrier. Plus généralement, j'ai souvent entendu les spectateurs, à la sortie des *Suites*, dire qu'ils prêtaient une attention très différente à ce qu'ils entendaient dans la rue. C'est aussi ce qui nous est arrivé à force d'entretenir cette collection : notre écoute n'est plus la même. Un changement dans l'adresse du locuteur, ou des effets de résonance entre deux élocutions : nous les repérons tout de suite. Quant aux mutations dans les formes orales, la plus frappante est l'émergence de nouvelles façons de parler, de nouvelles adresses, permises par la multiplication des supports numériques. Parmi les plus récentes : le vocal. Celui-ci se distingue du bon vieux message sur répondeur par son abandon de la dramaturgie classique : les gens ne disent plus « bonjour, c'est untel, etc., au revoir », ils entrent directement dans le vif du sujet.

Le projet a aussi trouvé sa forme la plus ouverte et participative avec les *Jukebox* : un ou plusieurs comédiens performant à la demande des paroles sélectionnées par des habitants d'un territoire donné, la playlist étant fournie au public sur une feuille. Qu'est-ce que ces expériences ont révélé des lieux qui les ont accueillies ?

C'est un moyen fantastique d'entrer dans la culture d'une ville, d'un pays. Après l'Île-de-France, nous avons reconduit plusieurs fois l'opération à l'étranger : à Conakry, à Ouagadougou, à Thessalonique, actuellement à Göteborg. Il n'y a qu'un seul endroit où les choses ont pris une tournure inattendue : à Saint-Petersbourg en Russie, où nous étions invités par un festival en 2019. Le travail de collecte avec les locaux s'est tenu dans la bibliothèque d'une école polytechnique dont la gérante nous était plutôt hostile. L'équipe du festival nous avait alertés de deux contraintes : les documents ne devaient parler ni de politique ni d'homosexualité, c'était la loi. Or, il en existait une troisième : cinq injures étaient proscrites, et notre sélection en était truffée. L'équipe avait oublié cette règle, les contrôles étant rares sur la scène du théâtre alternatif en Russie. À notre surprise, lors de la générale, la bibliothécaire en chef était très réceptive et amusée, elle avait même invité une copine. En fait, elle nous a dénoncés. Dès le lendemain, une commission nous a convoqués et nous a contraints à écarter un tiers des documents. Au début, j'ai fait le Français, « *Comment ça ? Et la liberté d'expression !* », mais j'ai vite compris qu'il faudrait faire avec, sinon il n'y aurait pas de spectacle. Nous avons trouvé une parade : quand le public demande un document censuré dans la liste, le comédien déclame un texte stipulant que telle loi l'empêche de l'interpréter. J'ai même ajouté des faux documents dont l'intitulé laissait comprendre qu'ils traitaient d'homosexualité ou de politique. La pièce a fait l'objet de deux articles dans la presse locale : d'un *Jukebox*, c'est devenu un travail sur la censure en Russie.

Propos recueillis par Thomas Corlin
Photographie : Manuel Obadia-Wills, pour *Mouvement*

« « Nexus de l'adoration » : Joris Lacoste interroge notre monde contemporain dans un spectacle bouillonnant, mais au discours un peu vain ; Marie-José Sirach, Automne 2025

THÉÂTRE

NEXUS DE L'ADORATION

Joris Lacoste interroge notre monde contemporain dans un spectacle bouillonnant, mais au discours un peu vain.



Fumée, lumières vives, aveuglantes et colorées, musique qui tourne en boucle, hypnotique, jusqu'à l'épuisement des corps... Bienvenue dans *Nexus de l'adoration* (conception, texte, musique et mise en scène de Joris Lacoste), dans ce cabaret étrange, ces jeux du cirque modernes pleins de bruit et de fureur. Sagement assis, les spectateurs en prennent plein les yeux et les oreilles. Les acteurs sont partout, forment un chœur des plus hétéroclites quand ils ne s'échappent pas dans des solos pour haranguer le public. Objectif : Terre. La nôtre, ce bas monde où rien ne tourne décidément rond. Nous sommes ici pour « contempler non seulement le mystère des numéros surtaxés et des huiles essentielles bio, mais aussi celui de notre participation à la vie de la communauté. [...] Nous sommes réunis loin de la folle agitation du monde pour partager un moment de calme et de contemplation et chanter ensemble le ciel étoilé ».

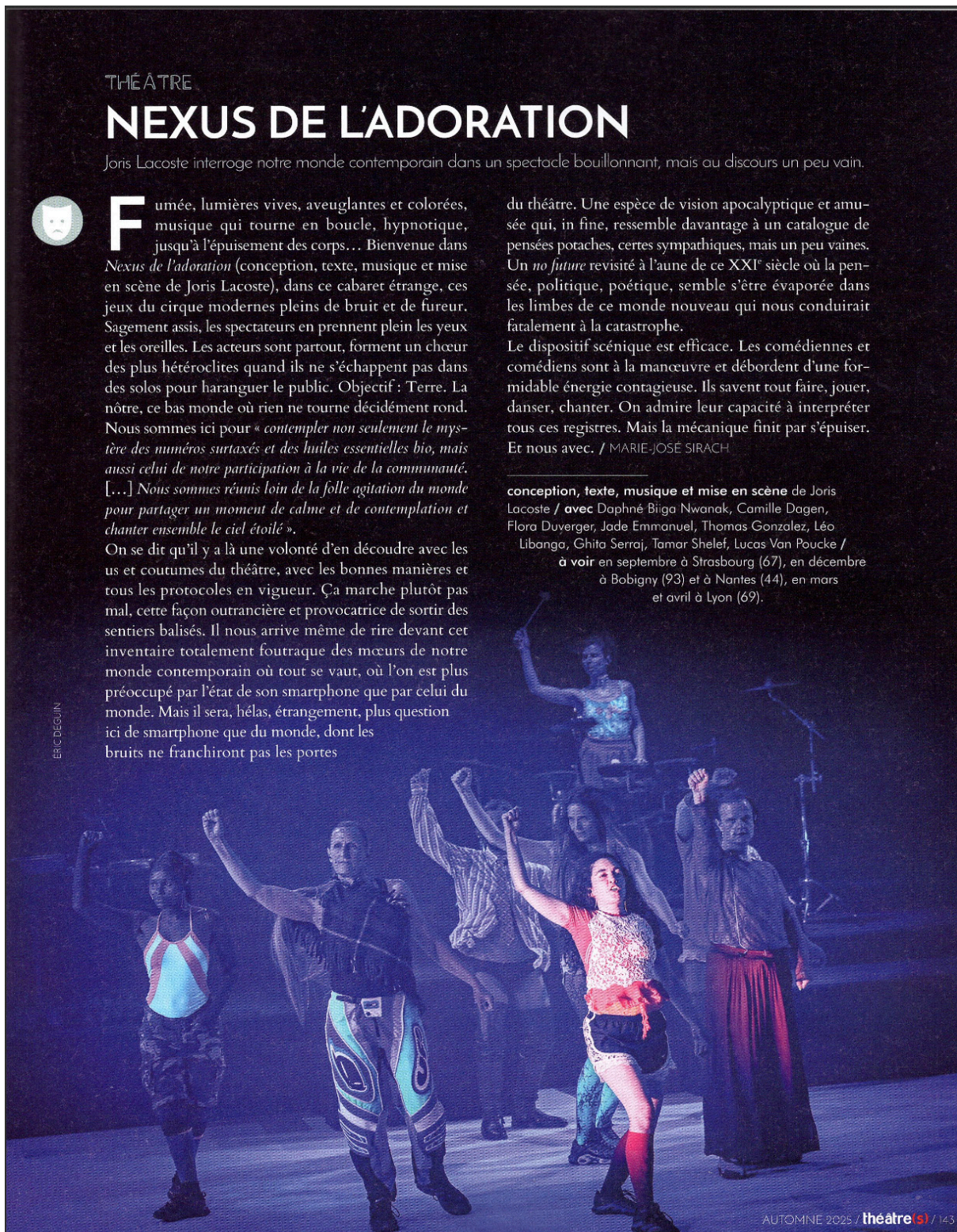
On se dit qu'il y a là une volonté d'en découdre avec les us et coutumes du théâtre, avec les bonnes manières et tous les protocoles en vigueur. Ça marche plutôt pas mal, cette façon outrancière et provocatrice de sortir des sentiers balisés. Il nous arrive même de rire devant cet inventaire totalement foutraque des mœurs de notre monde contemporain où tout se vaut, où l'on est plus préoccupé par l'état de son smartphone que par celui du monde. Mais il sera, hélas, étrangement, plus question ici de smartphone que du monde, dont les bruits ne franchiront pas les portes

du théâtre. Une espèce de vision apocalyptique et amusée qui, in fine, ressemble davantage à un catalogue de pensées potaches, certes sympathiques, mais un peu vaines. Un *no future* revisité à l'aune de ce XXI^e siècle où la pensée, politique, poétique, semble s'être évaporée dans les limbes de ce monde nouveau qui nous conduirait fatalement à la catastrophe.

Le dispositif scénique est efficace. Les comédiennes et comédiens sont à la manœuvre et débordent d'une formidable énergie contagieuse. Ils savent tout faire, jouer, danser, chanter. On admire leur capacité à interpréter tous ces registres. Mais la mécanique finit par s'épuiser. Et nous avec. / MARIE-JOSÉ SIRACH

conception, texte, musique et mise en scène de Joris Lacoste / avec Daphné Biiga Nwanak, Camille Dagen, Flora Duverger, Jade Emmanuel, Thomas Gonzalez, Léo Libanga, Ghita Serraj, Tamar Shelef, Lucas Van Poucke / à voir en septembre à Strasbourg (67), en décembre à Bobigny (93) et à Nantes (44), en mars et avril à Lyon (69).

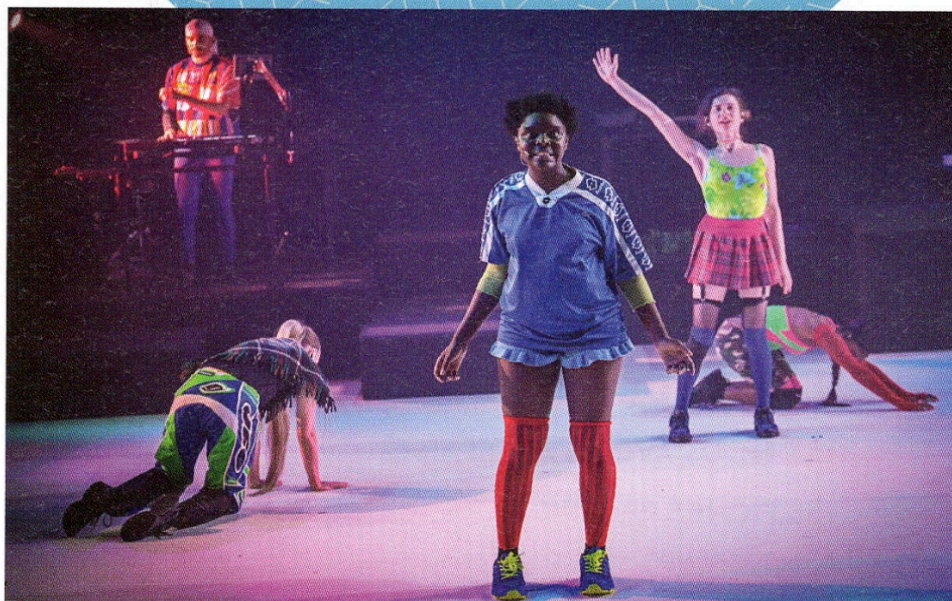
ERIC DÉCUN



AUTOMNE 2025 / théâtre(s) / 143

« « Nexus de l'adoration » : La rédaction a adoré Daphné Biiga Nwanak
Automne 2025

LA RÉDACTION A ADORÉ



ÉRIC DEGUIN

DAPHNÉ BIIGA NWANAK

La comédienne nous subjugue dans la nouvelle création de Joris Lacoste *Nexus de l'adoration*. Diplômée de l'école du Théâtre national de Strasbourg (Haut-Rhin), elle s'intéresse également à la danse contemporaine. Au théâtre, on l'a vue notamment dans *Les Nègres*, de Jean Genet, dans une mise en scène de Bob Wilson, et dans *Absalon, Absalon !*, de Faulkner, mis en scène par Séverine Chavrier.

PORTRAIT



« «Nexus de l'adoration» de Joris Lacoste, une comédie musicale queer qui fonde une nouvelle religion, tout est permis ! » par Anaïs Heluin, 20 juin 2025

Entretien / Joris Lacoste

Nexus de l'adoration

GYMNASSE DU LYCÉE AUBANEL / CONCEPTION, TEXTE ET MISE EN SCÈNE JORIS LACOSTE

Dans *Nexus de l'adoration*, Joris Lacoste partage sous la forme d'une comédie musicale queer la fiction d'une nouvelle religion fondée sur le principe d'inclusivité maximale à toute forme de vie (et de non-vie). Toutes les performances sont permises.

Avec *Nexus de l'adoration*, vous sortez du cadre de L'Encyclopédie de la parole, projet collectif que vous lancez en 2007 afin, l'it-on sur le site internet qui lui est consacré, d'« explorer l'oralité sous toutes ses formes ». S'agit-il là d'une rupture totale ou retrouvez-vous dans la nouvelle création des points communs avec les précédentes ?

Joris Lacoste : Quand je me suis demandé ce que je voulais faire après L'Encyclopédie de la parole, m'est apparue l'envie de poursuivre mon exploration de l'hétérogénéité. Celle-ci était présente dans L'Encyclopédie pour laquelle nous recueillions toutes sortes de paroles orales, mais elle n'était pas au centre de la démarche. J'ai toujours été très intéressé de voir ce que produisait chez le public la cohabitation de sujets différents, et

j'ai voulu aller plus loin dans cette voie en imaginant une forme théâtrale elle-même hybride. Nos modes d'existence sont hétérogènes, et il me semble que le théâtre doit prendre cela en considération.

Vous imaginez pour déployer une forme hétérogène la fiction d'une nouvelle religion. Pour quelle raison ?

J.L. : Je voulais explorer de nouveaux types de relations avec le public. L'idée du rituel musical m'est apparue idéale, afin de démultiplier au sein d'un même spectacle les adresses possibles au spectateur. Cette cérémonie célèbre tous types d'objets, vivants ou non, sans aucune forme de hiérarchie. Elle participe de la fiction d'une religion fondée sur les principes d'ouverture et d'inclusivité.



© Marion Bizet

Vous avez rassemblé pour l'occasion des artistes issus de disciplines diverses et d'âges différents.

J.L. : Afin de développer la forme hétérogène que je désire, il était évident pour moi de faire appel à des personnes qui appréhendent le monde d'autres façons que moi, qui aient d'autres références. Avec ces huit artistes qui viennent des milieux de la musique, du théâtre ou encore de la performance - Daphné Biiga-Nwanak, Camille Dagen, Flora Duverger, Jade Emmanuel, Thomas Gonzalez, Léo Libanga, Ghita Serraj, Tamar Shelef, Lucas Van Poucke -, nous avons établi une liste d'objets et d'idées à célébrer. Nous avons travaillé par improvisations, qui sont la base de l'écriture.

« Nos modes d'existence sont hétérogènes, et il me semble que le théâtre doit prendre cela en considération »

Quelle est la place attribuée au spectateur dans ce singulier rituel ?

J.L. : Les artistes mènent leur cérémonie comme s'ils étaient devant un public de fidèles qui en connaissent déjà les codes. Il n'y a donc pas de présentation de la religion en question, simplement un discours d'accueil et quelques prises de parole aux allures de prêches ou d'homélies qui viennent rythmer les célébrations d'objets. Le spectacle fait entrer petit à petit le public dans la fiction très pop et pleine d'un humour absurde qui naît du passage d'une chose à une autre. Si j'ai beaucoup lu sur différents rituels pour écrire ce spectacle, la religion qui s'y célèbre ne ressemble à aucune autre tout en étant accueillante à toutes celles qui existent.

Propos recueillis par Anaïs Heluin

Festival d'Avignon. Gymnase du lycée Aubanel, 14 rue Palapharnerie, 84000 Avignon. Du 6 au 9 juillet à 18h. Tél. : 04 90 14 14 14. Durée : 2h15.

« Solène Wachter, lumières sur l'envers du décor »
par Olivier Frégaville-Gratian d'Amore, 20 juin 2025

Solène Wachter, lumières sur l'envers du décor



Solène Wachter © Cristina Gavello

À l'autre bout du fil, sa voix est vive et chaleureuse. On y devine parfois un accent discret, une nuance du sud, comme une résonance de ses Pyrénées natales. Elle précise d'emblée, « *je viens de Bagnères-de-Bigorre* », comme on revient à une source. Fille d'artistes – mère danseuse, père organiste, tante violoncelliste –, **Solène Wachter** grandit entourée de musique, de mouvement, de scène. « *Chez nous, on chantait, on jouait, on dansait. La pratique de l'art était là, tout simplement.* » Elle commence par la pratique, bien avant d'être spectatrice, comme une évidence. « *J'ai toujours eu besoin de bouger, de chanter. C'était naturel, comme un prolongement de moi.* »

Un corps qui pense

Très jeune, elle entre au Conservatoire National Supérieur de Paris, à seulement seize ans. Elle y découvre la rigueur technique. « *C'était une formation très physique, très codée, qui m'a permis d'acquérir des outils solides en tant que danseuse et interprète.* » Puis, elle poursuit à P.A.R.T.S., à Bruxelles et s'ouvre à un autre monde. « *J'ai découvert des formes très diverses de danse contemporaine, une pensée du mouvement. Cette formation étant plus axée sur la chorégraphie et la composition, cela m'a permis de m'ouvrir de manière plus large au milieu culturel actuel.* » C'est à ce moment qu'elle commence à écrire, à réfléchir au langage de la scène, à l'adresse au public. « *J'ai eu besoin de poser un regard, de penser à ce que je faisais. J'avais envie d'être autrice autant qu'interprète.* »

Ce besoin se précise par les spectacles qu'elle voit, les rencontres qu'elle fait. « *Il y a eu un moment où le corps et l'esprit se sont vraiment connectés. Où l'envie d'inventer, de chercher, de déconstruire est devenue centrale.* »

« Solène Wachter, lumières sur l'envers du décor » par Olivier Frégaville-Gratian d'Amore, 20 juin 2025

Le choc des rencontres

D'abord, il y a [Boris Charmatz](#), qui la fait entrer dans [10 000 gestes](#) en 2018. « C'étaient mes premiers pas dans le monde professionnel. Avec Boris, le mouvement part d'une nécessité, d'un élan vital. Il place l'interprète comme un-e artiste à part entière. » Depuis, elle continue à travailler avec lui, dernièrement dans [Liberté Cathédrale](#) ou Cercle.

Autre lien essentiel pour la jeune chorégraphe, celui qu'elle a construit sur les bancs du Conservatoire à Paris puis à P.A.R.T.S avec [Némo Flouret](#), chorégraphe et compagnon de route. Elle cite aussi d'autres artistes et ami.e.s de sa génération qui au travers de discussion, d'échanges d'outils ou d'idées créent un terrain propice à la création. Cette énergie collective la porte, tout comme sa collaboration avec **Margaux Roy**, qui l'accompagne dans la structuration de son travail. « *Elle a cru en moi en tant qu'autrice. Elle m'aide à affiner ma vision, à formuler les choses et à les rendre concrètes. C'est précieux.* »

Des formes qui déplacent

En 2022, elle signe *For You / Not For You*, un solo percutant présenté au Festival d'Uzès. Le point de départ est « *un solo à deux lectures possibles, pensé du point de vue du spectateur.* » Le public est divisé en deux, installé face à face, chacun voyant un spectacle différent. Sur scène, elle incarne tour à tour la technicienne, la diva, la danseuse en plein doute. Avec humour, elle déjoue les attentes, renverse les perspectives. « *Je voulais révéler les coulisses du divertissement, faire bouger les lignes entre ce qui est montré et ce qui est caché.* »

La pièce fait sensation. À la Ménagerie de Verre, **Joris Lacoste** la découvre, revient plusieurs fois, puis l'invite à collaborer sur *Nexus de l'adoration*. Elle y intervient comme aide au mouvement. « *Il y avait beaucoup d'acteurs non-danseurs. Mon rôle, c'était d'amener des outils de composition, de créer des partitions gestuelles simples. C'était passionnant de naviguer dans un univers déjà très écrit, très textuel.* »

Une artiste à suivre

Dans le cadre de *Vive le sujet !*, elle retrouve la performeuse américaine **Bryana Fritz** pour *logbook*, une création à quatre mains. « On s'est rencontrées sur *10 000 gestes*, puis on s'est suivies comme spectatrices du travail de l'autre. Cette invitation à Avignon était l'occasion rêvée pour une collaboration. » cette performance est pensée comme un terrain de jeu, une tentative sans hiérarchie. « On est venues avec nos sacs à dos pleins de désirs, d'idées, d'objets qui n'avaient jamais trouvé leur place ailleurs. On les a jetés au plateau. »

**« Solène Wachter, lumières sur l'envers du décor »
par Olivier Frégaville-Gratian d'Amore, 20 juin 2025**

À l'horizon, *Machine à Spectacle* s'annonce pour mars 2026 au CNDC d'Angers. Une création nourrie lors d'une résidence à la Villa Médicis, autour de la figure des cascadeuses. *« Elles sont virtuoses, mais invisibles. Toujours en train de tomber, de mourir à répétition, mais on ne voit jamais leur visage. C'est une pratique cousine de la danse, dans la précision, le risque, mais c'est aussi un métier de l'ombre. Ce paradoxe m'inspire. »* Elle évoque aussi les questions de point de vue, de machinerie, de technique, qui prolongent les fils de *For You / Not For You*. *« Il y a toujours ce désir de désosser les rouages du spectacle. De voir ce que produit le cadrage, ce qu'il cache. »*

L'avenir au pluriel

Aujourd'hui, à tout juste vingt-neuf ans, Solène Wachter est à la fois sur scène, dans les coulisses, dans les textes, dans les gestes. Elle garde un pied dans l'interprétation — avec Boris Charmatz ou Némò Flouret — mais consacre de plus en plus de temps à son écriture. *« C'est là que je me sens en lien, en vie. Créer, c'est accepter de ne pas tout savoir. Il y a du doute, du vertige, mais c'est pour ça qu'on fait du spectacle vivant. »*

Elle revendique une forme d'artisanat, un goût pour l'imprévu. *« Je remplis un sac à dos de références, de rêves, de bouts de scénographie ou de sons. Puis j'entre en studio et je vois où ça nous mène. Je ne veux pas de méthode figée. Chaque création est un saut. »* Elle aime aussi cette lente digestion de l'œuvre, parfois postérieure à la première. *« Je comprends souvent une pièce après l'avoir jouée. C'est en la traversant qu'elle se révèle. »*

La signature Wachter est là, dans une lucidité joyeuse, une pensée en mouvement, un désir obstiné de rendre visible ce qui, d'ordinaire, reste dans l'ombre.

Logbook de Solène Wachter et Bryana Fritz
Vive le Sujet ! Tentatives – Série 3 – [Festival d'Avignon](#)
du 23 au 26 juillet 2025

Nexus de l'adoration de Joris Lacoste
Gymnase du lycée Aubanel – [Festival d'Avignon](#)
du 6 au 9 juillet 2025
durée 2h30

Portrait

Joris Lacoste

Le metteur en scène invente un art vivant à part dans le paysage français. À la lisière du théâtre, de la littérature, de la performance, des arts visuels et de la musique, il questionne le langage et sa représentation.

Impulsée en 2007, enrichie par de nombreuses contributions extérieures, L'Encyclopédie de la parole (encyclopediedelaparo.org) constitue le projet-phare de Joris Lacoste. Rassemblant un immense corpus d'enregistrements de paroles méthodiquement répertoriés selon leurs modalités ou leur registre, cette entreprise de longue haleine explore en profondeur la sphère de l'oralité et donne lieu à des expériences scéniques aux formes diverses, parmi lesquelles le spectacle *Parlement* et la série des *Suites chorales*. Sa dernière création, *Nexus de l'adoration*, résonne directement avec son encyclopédie : « Celle-ci m'a conduit à concevoir des spectacles avec une grande variété de types de parole et de formes de vie, explique l'artiste. La nation d'hétérogénéité s'y révélait cruciale et intéressante pour deux raisons. D'abord, au niveau formel, je suis curieux de voir ce qu'elle produit sur scène, et comment elle est constitutive de notre subjectivité contemporaine ; cette façon que nous avons d'être au centre de multiples flux d'information, sans aucune relation, ou transition – sur les réseaux sociaux, notamment. Ensuite, sous un angle plus social et politique, j'aime l'interroger dans sa relation avec le public. Sur scène, comment porter cette hétérogénéité en réussissant à parler au plus grand nombre ? Au lieu de chercher une parole un peu

neutre, qui conviendrait à priori à tout le monde, je préfère assumer les singularités et les spécificités – dans les références ou les modes de parole. En luttant au maximum contre l'uniformité, j'aspire à une communauté de l'hétérogénéité. »

Dans le spectacle, cette communauté s'agrége autour d'une religion imaginaire qui célèbre toutes les choses du monde. Aussi hospitalière que possible, celle-ci donnerait lieu à différents rituels, conçus comme des « nexus de l'adoration ». Ce mot, « nexus », désigne un point où se croisent des éléments multiples. Utilisé dans la science-fiction ou dans certains jeux vidéo, il peut revêtir une connotation spirituelle dans certains contextes.

Kaléidoscope scénique

Le principal rituel consiste à nommer oralement à l'infini toutes les choses du monde, des plus nobles aux plus triviales : des objets de la vie quotidienne aux concepts philosophiques, des personnes réelles ou fictives aux lieux, des sentiments aux événements historiques, des moments anodins aux animaux... « Nous faisons comme si les codes de cette nouvelle religion étaient déjà connus du public, précise le metteur en scène. Rien n'est jamais clairement explicité, même si quelques indices sont disséminés de-ci, de-là. J'essaie de ne pas jouer avec les codes attendus d'un rituel

cérémonial. Ce dispositif m'intéresse par la liberté qu'il procure en matière de performance. C'est quelque chose de très ouvert : on peut chanter, danser de plein de façons différentes, faire de la poésie sonore, raconter des histoires, énoncer des discours... »

Très coloré et mouvementé, ce spectacle s'apparente à un genre de kaléidoscope scénique. Correspondant à une esthétique futuriste, il mêle l'univers des concerts pop et des jeux vidéo des années 1980. Pour la première fois, Joris Lacoste a composé lui-même toute la musique, dans la veine d'une pop mutante, voire déviante. Des chansons peu orthodoxes, parlées ou chantées, qui alternent avec des interludes instrumentaux joués en live. Orchestrée par la jeune chorégraphe et performeuse Solène Wachter, dont le solo *For You/Not For You* a fortement marqué Joris Lacoste, la danse – qui s'inspire beaucoup de clips ou de concerts – y est omniprésente et flirte avec la comédie musicale. « Ce spectacle est à la comédie musicale ce que *Einstein on the Beach* est à l'opéra, avance-t-il, avec une nuance de circonstance. Je ne voudrais pas créer de fausses attentes : ce n'est pas *Starmania*. Ce genre, je l'aborde via le rapport au public, dans la quête d'un sentiment d'émerveillement et d'une forme de communion. »

Portrait

Un mode de travail collectif

Jonglant sans distinction entre musique, danse, comédie et performance, les neuf interprètes forment un aréopage d'une hétérogénéité crépitante, en adéquation avec le concept-clé du spectacle :

"Si je veux atteindre une vraie justesse dans la diversité, je dois faire appel à des personnes de générations, de genres et de cultures différentes, chacune apportant l'authenticité irréductible de son expérience propre et de ses références. Par exemple, si j'essayais d'évoquer moi-même l'expérience trans, je pense que j'arriverais à produire uniquement du cliché."

Le processus créatif au plateau s'est ainsi réalisé suivant un mode de travail collectif. Le principal défi a consisté à trouver une forme globale cohérente et à élaborer une structure dramaturgique pour cristalliser les multiples éclats du matériau. Démarrant avec une longue litanie énumérative qui tend vers l'absurde, le spectacle s'engage progressivement dans la voie de la fiction, au gré d'extrapolations

diverses, et s'attache à *"faire exister ensemble – de manière inattendue – des réalités qui apparaissent d'abord séparées, et qui normalement ne devraient pas se rencontrer"*. Comme une utopie prenant vie, drôlement enchantée. **♥ Jérôme Provençal**

Nexus de l'adoration, conception, texte, musique et mise en scène Joris Lacoste, au gymnase du lycée Aubanel, du 6 au 9 juillet à 18h



Marion Elzer

Portrait

Solène Wachter

À 29 ans, cette chorégraphe installée à Bruxelles s'impose avec trois projets : *Nexus de l'adoration* de Joris Lacoste, *Derniers Feux* de Némio Flouret, et *Logbook*, dont elle est l'autrice et l'une des performeuses avec Bryana Fritz.

Si Solène Wachter est avant tout une danseuse, elle est aussi et surtout multi-casquettes. Sous le cagnard avignonnais, elle sera ainsi vue sous celles d'autrice et performeuse (dans *Logbook*, qu'elle signe et danse avec Bryana Fritz) ; de collaboratrice à la chorégraphie (pour *Nexus de l'adoration*,

de Joris Lacoste) ; de conseillère artistique (sur *Derniers Feux*, sous la direction de Némio Flouret) ; et d'artiste tournée vers l'avenir (pour son prochain projet, *Machin à spectacle*, qu'elle défendra auprès de la plateforme de création mise en place par le festival, pour qu'il puisse voir le jour). Chapeau, non ? *"Je suis très bien entourée, commente-t-elle humblement. J'ai ravie de pouvoir montrer toutes les facettes*

d'un travail qui est toujours collaboratif."

Comme quoi, le tour de tête est de taille plutôt raisonnable. Il n'empêche, cette jeune femme de 29 ans installée en Belgique et originaire des Hautes-Pyrénées est dans le coup, et cet été, elle joue gros.

Côté formation, elle est issue des rangs de P.A.R.T.S., l'école bruxelloise fondée par Anne Teresa De Keersmaecker.

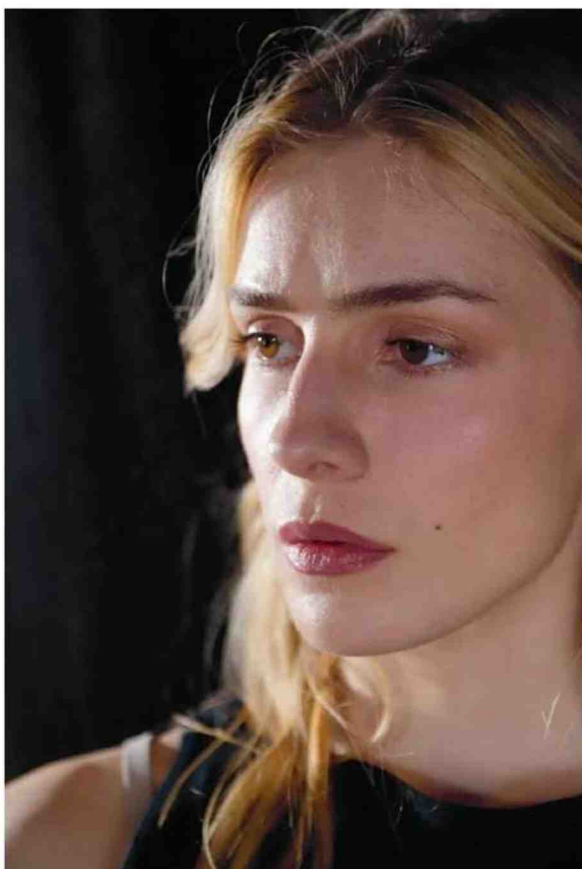
Face au public, elle fait ses premiers pas aux côtés de Boris Charmatz, Némio Flouret, Maud Le Pladec, Ashley Chen et Anne Teresa De Keersmaecker (encore elle), avec lesquelles elle continue de collaborer. Mais c'est avec son premier solo, en 2024, *For You/Not For You*, qu'elle s'impose comme une artiste à suivre.

Côté inspiration, elle assimile des références drôlement éclectiques (entre pop, classique, chorégraphie de clip), qu'elle assemble en mode zapping. C'est le cas dans *Logbook* : *"Un spectacle conçu comme une surcharge cognitive, une écriture du chaos et du discontinu, une tentative d'embrasser un champ plus vaste que ce qu'une performance peut contenir."*

Chorégraphiquement parlant, la lisibilité est sa ligne directrice. *"Je cherche et j'expérimente une danse claire, optant pour une gestuelle découpée dans l'espace."*

Tranchante, a-t-on envie d'ajouter. Carrément musclée, même... Conseil d'ami, mieux vaut venir reposé-e et vitaminé-e à une performance de Solène Wachter. Car comme le dirait un vieux boomer : *"Ça déménage !"* ■ Igor Hansen-Løve

Logbook, chorégraphie Solène Wachter et Bryana Fritz, dans le jardin de la Vierge du lycée Saint-Joseph, du 23 au 26 juillet à 10h30 et 18h.



WEB
WEB



« Nexus de l'adoration », le prime de Joris Lacoste au festival d'Avignon »
par Amélie Blaustein-Niddam, 7 juillet 2025

« Nexus de l'adoration », le prime de Joris Lacoste au festival d'Avignon

Le fondateur de l'Encyclopedie de la parole malaxe une nouvelle fois son immense bibliothèque de mots et d'intonations dans un trip hippie-kitsh-pop.



Le fondateur de l'Encyclopedie de la parole malaxe une nouvelle fois son immense bibliothèque de mots et d'intonations dans un trip hippie-kitsh-pop. « Allez mes petites beautés, c'est parti, on envoie la sauce »

« L'Encyclopédie de la parole » est un collectif de performeurs et performeuses qui, depuis 2007, « cherche à appréhender transversalement la diversité des formes orales ». Que ce soit avec Parlement , solo en anadiplose, Le Vrai Spectacle , séance d'hypnose collective, ou ses différentes Suites , Joris Lacoste ne cesse de mettre en scène sa compilation de paroles de façon renouvelée. Pour Nexus , nous sommes quelque part entre une cérémonie religieuse, une comédie musicale, ou, on préfère cette idée, un soir de prime time pour un télécrochet.

« Prière et salutation sur toi »

Pendant l'entrée du public, le groupe se chauffe en mode respiration Pilates. On devine des tenues typiques de clips des années 80, avec la lumière qui va avec : des spots roses, mauves, bleus, rouges. Il y a une estrade à différents niveaux en fond de scène pour accueillir des musicien·ne·s. Daphné Biiga Nwanak, Camille Dagen, Flora Duverger, Jade Emmanuel, Thomas Gonzalez, Léo Libanga, Ghita Serraj, Tamar Shelef, Lucas Van Poucke se mettent en ordre de marche, ou plutôt en ordre de liste vocodée. Un peu à la manière de 10 000 gestes de Boris Charmatz, Lacoste propose des milliers de mots ou blocs de mots. Un chargeur de téléphone, un volcan sous-marin, le tango... tout y passe, ou presque. Les interprètes, en tenues très foutraques, ressemblent à des candidat·e·s de la Star Ac' , tout y est : les moments de danse ensemble, écrits par Solène Wachter, de la bonne danse chorale, très addictive. On se marre face à une humaine IA qui, les yeux hagards, accumule cette liste à la Prévert 2025. On adore aussi les références aux jeux vidéo, quand ils ou elles ondulent sur place, dans un rebond qui ressemble à celui de Link dans Zelda , quand il attend une commande de notre part.

« Un emoji cœur, suivi d'un emoji pêche, suivi d'un emoji langue »

**« Nexus de l'adoration », le prime de Joris Lacoste au festival d'Avignon »
par Amélie Blaustein-Niddam, 7 juillet 2025**

Mais voilà, le rythme se perd rapidement pendant la première partie, franchement trop répétitive. Lacoste n'arrive pas à nous faire adhérer à cette proposition-là, alors que toutes les précédentes étaient plus claires. Cela s'explique par un pas de côté important dans sa carrière. Dans le travail de « l'Encyclopédie », jusqu'ici, la forme primait sur le sens. Ce qui comptait, c'étaient la sonorité, les aspérités, tout ce qui fait un accent, une personnalité. Là, et cela est intéressant, il passe au réel, aux témoignages concrets.

« Une affaire classée sans suite est une affaire enterrée »

Heureusement, Lacoste a la bonne idée de mettre côte à côte le sexe et la mort. Thomas Gonzalez s'en mêle sérieusement en nous racontant une séance de cul très crade dans les thermes de Caracalla, juste après que Tamar Shelef a raconté les shivas (la semaine de deuil dans le judaïsme) qui ont suivi la mort de sa mère, survenue alors qu'elle était sur scène. Elle raconte, dans sa voix, dans son émotion, pleine de douceur, que dans sa famille, « on ne voile pas les miroirs ». Et c'est à ces deux moments que la pièce prend tout son sens et qu'elle devient limpide. La parole du témoin, dans ce qu'elle a de plus pur, est aussi un récit à porter au corpus de « l'Encyclopédie ». On le voit, tout comme on peut passer d'une guerre à une pub, on peut passer d'une anecdote rigolote à une autre, ritualisée et triste.

La pièce est vraiment coupée en deux par ce moment, et une fois celui-ci passé, on entre dans un show parfait où les codes de la culture télé et pop sont très bien exploités. Il ne manque rien, ni les danseuses, ni les choristes. On retrouve avec délice le Lacoste des lipsyncs improbables sur une série de notes vocales, SMS, DM. Il nous propose une efficace battle de hashtag, en anglais et en français, s'arrêtant sur le #Maintenant. Les mots deviennent des phrases dont pas mal sont politiques.

« Sorry not sorry »

Au final, Nexus de l'adoration trouve son rythme, mais malheureusement sans faire l'économie d'un problème de structure. Tous les ingrédients sont là, réunis pour que ce spectacle fonctionne comme tous ceux de Lacoste. Sa grande force, celle du zapping ou du scroll, est maîtrisée à la perfection, il sait très bien nous faire passer du coq à l'âne pour nous montrer que tout est toujours lié, même quand les liens sont invisibles. Nexus veut utiliser la parole comme un outil de fédération, un moment de vivre ensemble où le tout et le rien, le futile et le grave dialoguent. Pour y arriver complètement, pour être un portrait via la parole de notre époque, de notre #Maintenant, la pièce doit être resserrée pour gagner en cohérence.

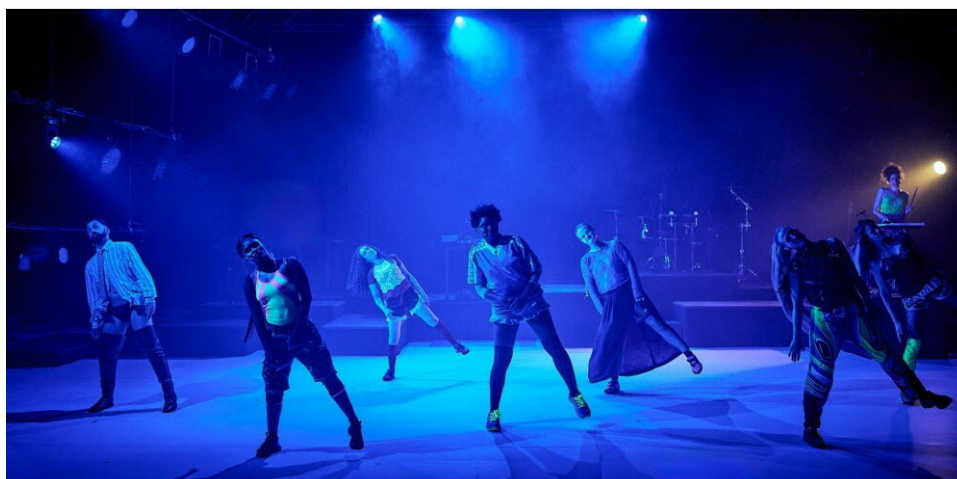
« Nexus de l'adoration », le prime de Joris Lacoste au festival d'Avignon »
par Amélie Blaustein-Niddam, 7 juillet 2025

عرض «نكسوس» لجوريس لالكوست وجماعة «موسوعة الكلمة» يتنقل بين الطقوس الدينية، العروض التلفزيونية، والكوميديا الموسيقية، مستعرضاً آلاف الكلمات والشهادات التي تشكل نسيجاً شفهياً فريداً. رغم تكرار ممثل في البداية، تنجح المسرحية في إمساك بالالحظة عند تقاطع الحياة والموت، الجنس والفقد. النصف الثاني ينبض بالحياة والذكاء البصري، لكنه لا يعوض تماماً خللاً في الهيكل العام. العمل دعوة للتأمل في الكلام كأداة جماعية وطقسية، تحتاج فقط إلى بعض التركيبات لتكتمل.

Joris Lacoste's Nexus , created with the collective L'Encyclopédie de la parole , hovers between ritual, musical, and televised spectacle, showcasing thousands of spoken fragments. Though the first part feels repetitive and disjointed, the performance gains clarity and emotional depth through powerful moments juxtaposing sex and death. The second half becomes a visually compelling pop-tuned show, but the piece overall suffers from a lack of structural coherence. Nexus aspires to use speech as a tool for collective experience, where the trivial and the profound coexist. To fully succeed, the piece needs a tighter focus.

« Festival d'Avignon. « Nexus de l'adoration » : une cérémonie pour tous les possibles » par Sonia Garcia Tahar, 8 juillet 2025

Festival d'Avignon « Nexus de l'adoration » : une cérémonie pour tous les possibles



Et si l'on vouait un culte à... tout ? À l'ère d'internet, où tout et n'importe quoi se côtoient sur le même écran dans un monde globalisé, Joris Lacoste nous offre "Nexus de l'adoration", une (longue) cérémonie rock dans laquelle les neuf officiants s'engagent à rendre culte à toutes choses existantes. Avec un souci d'exhaustivité qui aura parfois lassé. Car quel point commun entre une canette, la mort de sa mère, l'identité nationale et l'anniversaire de Sylvester Stallone ? Celui d'exister !

Des airs de Paris-Bercy

Poussé dans ses retranchements, le spectateur ne quittera la scène qu'au bout de deux heures et demie, en acceptant indéfiniment l'existence des concepts et des choses les plus abjects. Il fallait sans doute se laisser porter par la musique et les litanies des acteurs, pour arriver à un état qui confinait à la transe.

Les projecteurs, en surnombre, donnaient au plateau un air de Paris-Bercy des grands soirs. Les officiants, eux, répondaient au même casting de diversité : de tous âges, de toutes origines et de tous genres. On saluera, au passage, leur performance : ils chantent, ils dansent, ils sont drôles, émouvants, hypnotiques... On l'aura compris, ils sont "tout". Et sans doute à force, lassants.

"Nexus de l'adoration", cependant, aura fait des adeptes. Joris Lacoste est un poète des temps modernes, composant avec la matière qui lui est donnée. Dans le flux des assemblages surréalistes, les collisions inattendues n'ont pas manqué de susciter les rires du public. Taquin, un monsieur loyal en slip noir et chemise rayée, finit par lancer : « C'est tout à fait normal de ne pas comprendre ! » Et on ferait sans doute bonne route avec le "Nexus de l'adoration"... si l'absence de sens, comme celle de l'existence, ne nous fichait pas le bourdon.

À 18 heures, au gymnase du Lycée Aubanel jusqu'au 9 juillet. Durée : 2 h 15.

« « Nexus de l'adoration » : l'envoûtant rituel pour le temps présent de Joris Lacoste »
par Vincent Bouquet, 8 juillet 2025

« Nexus de l'adoration » : l'envoûtant rituel pour le temps présent de Joris Lacoste



Photo: Christophe Raynaud de Lage / Festival d'Avignon, lacoste-cree-nexus-de-ladoration-au-festival-davignon-2025.jpeg

Au Festival d'Avignon, le dramaturge et metteur en scène Joris Lacoste réussit son pari fou de compilation des choses de notre monde, dont, au long d'une comédie musicale aux codes détournés, il montre la richesse et célèbre la diversité.

Magnétique, *Nexus de l'adoration* l'est avant même d'entrer dans le vif de son sujet. Alors que les spectatrices et spectateurs du Festival d'Avignon prennent encore place dans les gradins du Gymnase du Lycée Aubanel, une curieuse cérémonie semble déjà se jouer sur le plateau. Installé au synthétiseur, **Léo Libanga** fait résonner quelques notes d'orgue, selon un cycle précis de quatre accords répété en boucle. À ses côtés, dans un clair-obscur travaillé, huit silhouettes évoluent lentement, quasi mécaniquement, à la manière d'automates coincés dans une série de postures, et occupés à prononcer des mots à peine audibles pour le commun des mortels. Une fois tout le monde assis, il suffit d'un geste unique, d'un simple signe de la main adressé au public, pour que le *Nexus* de Joris Lacoste s'ouvre et endosse son rôle d'interface vers l'autre, de portail vers l'ailleurs, et que les spectatrices et spectateurs soient invités à y pénétrer. Comme un écho lointain à ses quatre *Suites* [<https://sceneweb.fr/suite-n4-de-joris-lacoste/>], qui constituaient une partie de son *Encyclopédie de la parole*, où les interprètes étaient dépositaires de paroles qui n'étaient pas les leurs, mais qu'ils devaient reproduire le plus fidèlement possible, ses comédiennes et ses comédiens se mettent à égrener, tout en constituant un chœur de plus en plus fourni, une litanie de choses du monde sur le mode du parlé-chanté dopé au vocodeur. Il est alors question, pêle-mêle, d'un chargeur de téléphone, d'un coup de franc de Kolo Muani, d'une jalousie dévorante, de la langue d'une girafe, d'une allocation d'aide au retour à l'emploi, d'un CRS tatoué au visage, d'une clôture de fils barbelés, d'une story Instagram, d'une *dick pic* non sollicitée et, enfin, d'un piano désaccordé. Un objet dont la convocation soudaine, et répétée, apparaît ironique, tant elle concorde avec la réunion de ces fidèles, désormais pris dans un total unisson.

« « Nexus de l'adoration » : l'envoûtant rituel pour le temps présent de Joris Lacoste » par Vincent Bouquet, 8 juillet 2025

En se détachant du groupe, **Daphné Biiga Nwanak** s'impose bientôt comme maîtresse de cérémonie. « *Mesdames et messieurs, cher public, bonsoir. Soyez tous et toutes les bienvenus ici, au Festival d'Avignon, dans ce Nexus de l'adoration des choses. C'est avec une joie profonde et une immense gratitude que nous nous réunissons aujourd'hui pour nous élever ensemble au niveau zéro et chanter la gloire du Tout-Venant* », expose-t-elle avec une voix métallique qui n'a d'égale que le caractère robotique de ses mouvements. Cette annonce d'accueil, la comédienne à l'incroyable présence la décline sur tous les tons, sous toutes les formes et à travers toutes les attitudes, du politique – « *Madame la ministre, madame le Maire, monsieur le président du conseil départemental* » – au sectaire – « *Mes amis, ce soir, nous allons être invités à contempler non seulement le mystère des numéros surtaxés et des huiles essentielles bio, mais aussi celui de notre participation à la vie de la communauté* » –, du religieux – « *Aujourd'hui, nous sommes réunis loin de la folle agitation du monde pour partager un moment de calme et de contemplation et chanter ensemble le ciel étoilé* » – au parler jeune – « *Mes boomeurs, mes boomeuses, mes grosses, mes gros, vous n'êtes pas là par hasard* » –, en passant par le streamer – « *Donc l'équipe, mettez-vous bien, installez-vous confortablement et restez avec nous parce que ce soir on va kiffer, on va s'éclater, on va tout whippin' !* ». Émaillée de « *prières et salutations* » à Pina Bausch, Bad Bunny, Karl Lagerfeld et Yoko Ono, cette entrée en matière drolatique n'a rien d'anecdotique, mais pose le cadre, et le principe, de tout ce qui va suivre, de cette entreprise de compilation du monde dans laquelle Joris Lacoste et ses acolytes se sont lancés pour « *caresser le grand Tout et casser le cul du Temps* ».

Portés par une composition musicale hypnotique – co-signée par Joris Lacoste et Léo Libanga – et par le puissant travail sur les lumières de **Florian Leduc** qui, à lui seul, sculpte la totalité de l'espace, ces missionnaires des temps modernes, habillés dans des costumes qui reprennent tous les codes de la mode actuelle, vont alors s'adonner à une cérémonie en plusieurs étapes qui, à intervalles réguliers, dans sa façon de mêler chant et danse, reprend, tout en les détournant, les codes de la comédie musicale. Aux listes strictes de choses, événements, personnes, titres et autres hashtags, dont l'ampleur fait craindre, un temps, que le spectacle ne s'en contente, se mêlent rapidement des textes qui, s'ils restent fragmentaires, sont plus étoffés, comme si la pièce se déployait et déployait, tout à la fois, un langage et une pensée, qui, en même temps que le plus général, désirait englober le particulier. Fondé sur des mentions et des associations d'idées aux atours tantôt humoristiques, tantôt politiques, mais aussi sur un art du décalage et de la surprise savamment dosé – à l'image de l'explication du fonctionnement de la carte fidélité de La Mie Câline de Saint-Nazaire –, **ce cheminement furieusement iconoclaste ne tarde pas à réussir son pari un peu fou, à condenser la pluralité des existences et la diversité du monde en un seul et même mouvement**. Dans ces morceaux de miroir assemblés, se reflètent les maux et les joies, les fragments d'histoire et les instants de vie, la culture pop et la culture savante, les stars et les quidams, les modes d'adresse et les domaines d'expertise, la nature et le cyberspace, et nombre d'autres éléments qui structurent, plus ou moins puissamment, notre quotidien, mais qu'il serait impossible de citer dans leur intégralité tant le travail quasi anthropologique de Joris Lacoste accouche d'une fresque étourdissante de richesse. Car, non content de collecter ces choses qui constituent nos sociétés, le dramaturge et metteur en scène amasse aussi, de façon plus subreptice, les styles musicaux et d'écriture – de l'alexandrin aux conversations WhatsApp –, qu'il utilise comme vecteurs multiples de restitution, et les postures corporelles que les comédiennes et les comédiens enchaînent dans la pénombre, d'une lecture sur la plage au tapotement sur un clavier d'ordinateur, en passant par le jeu de mains enfantin traditionnellement exécuté au rythme des chansons de cour de récré *Trois petits chats* ou *Un éléphant qui se balançait*.

« « Nexus de l'adoration » : l'envoûtant rituel pour le temps présent de Joris Lacoste » par Vincent Bouquet, 8 juillet 2025

Un temps volontairement déconcertante – « *J'aurais c'est normal de ne pas comprendre, mais c'est aussi normal de ne pas pas-comprendre* », est-il d'ailleurs assumé dans l'unique intermède du spectacle –, cette performance qui enchaîne toutes les prises de risques emporte définitivement la mise lorsqu'elle s'offre une percée vers le territoire de l'intime, lorsque les interprètes livrent un bout d'eux-mêmes – car, elles et eux aussi, finalement, font partie de notre monde –, lorsque **Tamar Shelef**, partant de la ville où vivait sa mère, décrit les derniers instants de sa vie, lorsque chacune et chacun développe, plus ou moins ironiquement, son attachement à une chose particulière, du rouleau compresseur de chantier à Chantal Ladesou, en passant par les thermes de Caracalla, réhabilitées dans un passage jouissivement digressif grâce à l'habileté de **Thomas Gonzalez**. Source d'émotion et de beauté, ce mouvement se double d'une évolution de la gestuelle des comédiennes et comédiens qui, à mesure que le temps passe, comme si la vie qu'ils s'échinent à décrire les emplissait, délaissent à pas de loup leur rectitude première pour tendre vers beaucoup plus d'humanité et de sensibilité. **Preuve du travail d'orfèvre de Joris Lacoste, qui parvient, tel un poète, à ce que le fond et la forme s'épousent jusqu'à devenir organiques l'un de l'autre, il est aussi représentatif de l'incroyable talent et de l'engagement sans faille des interprètes qu'il a réunis au plateau.** En plus de celles et ceux déjà cités, **Camille Dagen, Flora Duverger, Jade Emmanuel, Ghita Serraj et Lucas Van Poucke** s'imposent comme des piliers aux mille facettes et compétences scéniques, capables de chanter et de danser, de se fondre dans un groupe ou de s'illustrer en solo, d'être, tout en même temps, acteurs et passeurs, interprètes et vecteurs. Alors, lorsqu'au terme de cette cérémonie d'un genre nouveau et unique, toutes et tous, avant de sublimement retourner à leur état initial, proposent aux spectatrices et spectateurs de saisir leur relais et de prendre en charge certaines choses qui constituent notre monde, personne ne se fait (trop) longtemps prier.

Vincent Bouquet – www.sceneweb.fr

Nexus de l'adoration

Conception, texte, musique, mise en scène Joris Lacoste

Interprétation et participation à l'écriture Daphné Biiga Nwanak, Camille Dagen, Flora Duverger, Jade Emmanuel, Thomas Gonzalez, Léo Libanga, Ghita Serraj, Tamar Shelef, Lucas Van Poucke

Scénographie et lumière Florian Leduc

Collaboration à la danse Solène Wachter

Collaboration musicale et sonore Léo Libanga

Costumes Carles Urraca

Son Florian Monchatre

Assistanat à la mise en scène et à la dramaturgie Raphaël Hauser

Coaching vocal Jean-Baptiste Veyret-Logerias

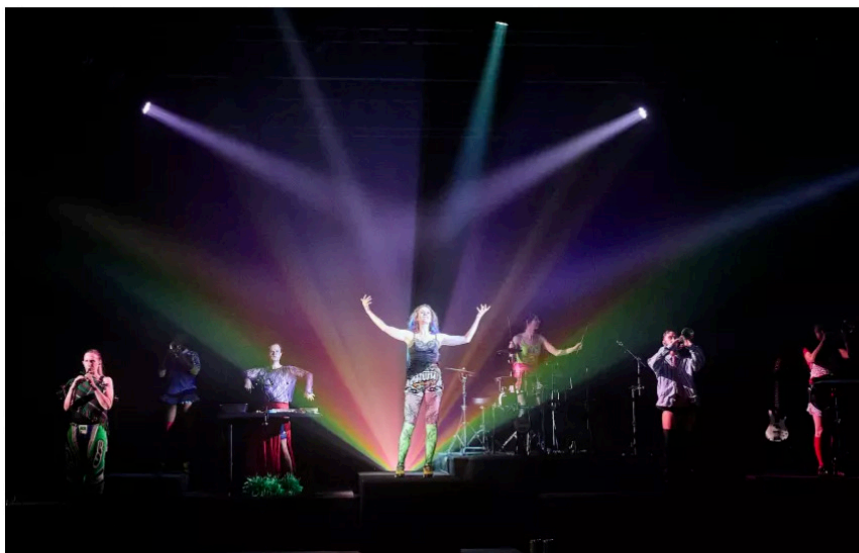
Production déléguée Compagnie Échelle 1:1

Production associée La Muse en Circuit Centre national de création musicale

Coproduction Bonlieu Scène nationale d'Annecy, MC93 Maison de la Culture de Seine-Saint-Denis, Théâtre Garonne Scène européenne (Toulouse), Les Célestins Théâtre de Lyon, Festival d'Automne à Paris, Festival d'Avignon, Centre Dramatique National Orléans / Centre-Val-de-Loire, Festival Musica Strasbourg

« Journal de bord d'Avignon 8 juillet 2025 : quelques ratés, un "Canard sauvage" correct et un beau Joris Lacoste » par Igor Hansen-Løve, 9 juillet 2025

Journal de bord
d'Avignon 8 juillet
2025 : quelques ratés,
un "Canard sauvage"
correct et un beau
Joris Lacoste



↑
"Nexus de l'adoration" Conception, texte, musique, mise en scène Joris Lacoste © Avignon 2025

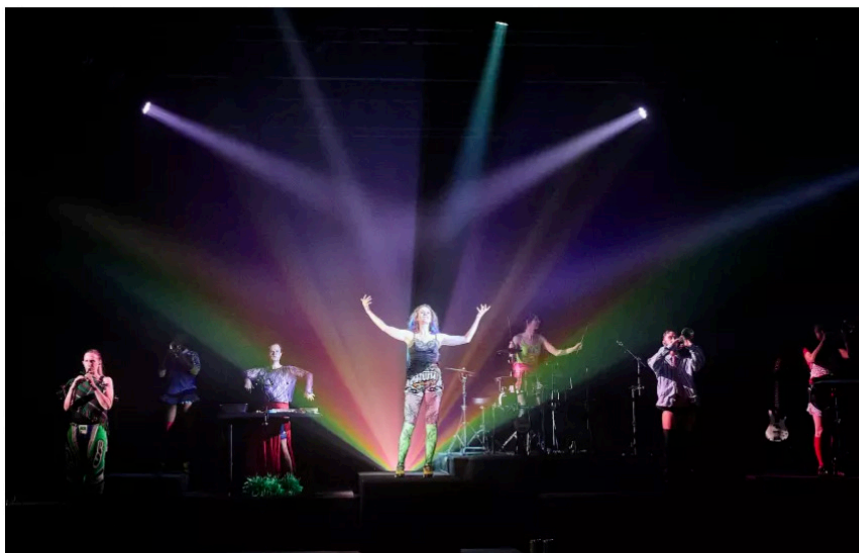
Premier compte rendu de la 79e édition du festival d'Avignon, avec les critiques de "Nexus de l'adoration" de Joris Lacoste, "BREL" d'Anne Teresa De Keersmaecker et Solal Mariotte, et "Le Canard sauvage" de Thomas Ostermeier.

Avignon, mardi 8 juillet 2025. Voilà quatre jours que le festival a commencé. Quatre jours que les premières impressions, les émotions et les idées provoquées par les premières pièces décantent. Tandis que le corps se fait cagnard et au rythme du spectaculaire, on commence à voir un peu plus clair.

Les (grandes) déceptions des premiers jours ont fait place à quelques chouettes surprises. La bonne humeur est donc de retour, et la dernière pièce de Joris Lacoste, *Nexus de l'adoration*, y est certainement pour quelque chose (alors longue vie à Joris Lacoste).

« Journal de bord d'Avignon 8 juillet 2025 : quelques ratés, un "Canard sauvage" correct et un beau Joris Lacoste » par Igor Hansen-Løve, 9 juillet 2025

Journal de bord d'Avignon 8 juillet 2025 : quelques ratés, un "Canard sauvage" correct et un beau Joris Lacoste



↑
"Nexus de l'adoration" Conception, texte, musique, mise en scène Joris Lacoste © Avignon 2025

On s'explique : dans le gymnase surchauffé et moite du lycée Aubanel, il met en scène neuf performeur·ses tout de spandex fluo vêtus (imaginez des profs d'aérobic catapultés des années 1980). Leur tâche consiste à énoncer toutes les choses du monde, dans le désordre (genre : "*opération à cœur ouvert*", "*parcours sup*", "*forfait sosh sans engagement*" et "*amanite tue-mouches*"). En les chantant (souvent), et en les adorant (toujours). Euphoriques, ces acteurs-danseurs prônent l'amour du tout qui évoquent tantôt les adeptes d'une secte de dingos, ou une IA sous ecsta. Les associations provoquent son lot d'images en vrac et autant de rapprochements incongrus, et même quelques vertiges existentiels. La quantité de nos inventions, absurdes et aberrantes, témoignent de notre développement exponentiel et mortifère.

Et puis il y a la technicité des performeur·ses qui bluffe et nous fait rire aux larmes, comme toujours chez Joris Lacoste. Mention spéciale à Daphné Biiga Nwanak qui imite aussi bien mille voix qu'elle fait le robot comme personne.

Nexus de l'adoration de Joris Lacoste



L'auteur et metteur en scène Joris Lacoste nous convie à une cérémonie d'un culte nouveau. Un culte sans dogme, ni dieu, où le plateau devient l'endroit d'une connexion festive entre nos infinies singularités. Un *Nexus de l'adoration*, à la fois mystique et joyeux.

Voix d'IA à l'inquiétante bienveillance, Daphné Biiga Nwanak ouvre la célébration. Daphné Biiga Nwanak, Camille Dagen, Flora Duverger, Jade Emmanuel, Thomas Gonzalez, Léo Libanga, Ghita Serraj, Tamar Shelef et Lucas Van Poucke seront les officiants de la cérémonie.

Sur fond de musique électronique, la représentation se construit sur une énumération vertigineuse. Une litanie de mots, d'objets, de concepts, qui composent des fragments de notre quotidien. Sans ordre, ni logique apparente, les éléments se succèdent comme un immense flux mental : un scroll sémantique qui s'émancipe de toute corrélation, toute hiérarchie.

Les références, diverses, éparées, ouvrent un champ infini de résonances. En démultipliant les possibles de l'identification, chacun trouve un écho qui déclenche, sans jamais exclure, ici, un rire connivent, là, une frustration de ne pas en être.

Entrecoupée de séquences plus narratives, la représentation laisse alors émerger des récits plus personnels. Une rencontre, la perte d'une mère, autant d'expériences individuelles qui cohabitent et qui viennent nourrir l'espace de la communion.

Se jouant des codes de la représentation, Joris Lacoste imagine un espace où l'individualité se célèbre en commun. *Nexus de l'adoration* devient le lieu possible d'un partage sans fusion, d'une communion sans sacrifice.

« Nexus de l'adoration : Joris Lacoste cherche un sens à notre époque »
Peter Avondo, 11 juillet 2025

Nexus de l'adoration : Joris Lacoste cherche un sens à notre époque

Au Festival d'Avignon, Joris Lacoste crée "Nexus de l'adoration", une comédie musicale aussi subtile que nébuleuse sur notre époque.



Au Festival d'Avignon, l'artiste aux multiples casquettes investit le gymnase du lycée Aubanel avec une comédie musicale sans égal. Il y porte un regard inédit sur notre ère, au gré d'une fresque aussi subtile que nébuleuse.

Il aurait pu s'agir d'une comédie musicale dédiée à tout ce qui peut exister, du plus réjouissant au moins acceptable. D'ailleurs, la scénographie et les lumières de Florian Leduc s'inspirent d'un concert, avec ses instruments en arrière-plan et son avant-scène dégagée. En réalité, ce que propose Joris Lacoste avec Nexus de l'adoration tient davantage d'une tentative poétique qui dresse un constat du monde à l'instant T. Avec une écriture en majorité composée d'une infinie liste de choses, et accompagné sur la chorégraphie par Solène Wachter, le metteur en scène propose une performance qui n'a rien d'une évidence. Au contraire, il met le public à l'épreuve dans ce portrait d'une époque plus complexe qu'il n'y paraît.

Une messe pour l'univers

Plus que le dispositif scénique qui laisse d'office imaginer pléthore d'effets à venir, c'est le texte qui surprend. Avec des voix modifiées à l'extrême, les interprètes se lancent dès les premiers instants dans l'énumération de noms, d'objets, de concepts ou de références. Sur la musique produite au plateau par Léo Libanga, tout existe, a existé ou finira par exister. C'est au carrefour de tout cet inventaire que se place ce spectacle, qui se donne pour mission de répertorier le monde dans son intégralité. Autant dire que la tâche est grande, d'autant que nous traversons une période qui voue un véritable culte à la possession.

« Nexus de l'adoration : Joris Lacoste cherche un sens à notre époque » Peter Avondo, 11 juillet 2025

Les mélodies, les instruments ou les styles musicaux ont beau varier, c'est bien à une messe que Joris Lacoste convie les spectateurs. Celle-ci a pour divinités l'accumulation et l'hétérogénéité. Et si, au premier abord, la litanie psalmodiée par la petite dizaine d'interprètes semble insensée, chaque chose y est en réalité à sa bonne place. Car en dépit de sa volonté d'être exhaustif, Nexus de l'adoration ne peut évidemment pas résumer l'univers en deux heures. Il a donc fallu faire des choix pour composer cette poésie contemporaine, dans un fourmillement dont le sens se révèle dans la globalité.

Vision d'ensemble

© Christophe Raynaud de Lage / Festival d'Avignon

C'est là que la dramaturgie de Joris Lacoste éclate. Parmi son encyclopédie, l'artiste offre à certaines occurrences bien choisies une place toute particulière qui vient briser le rythme et lui donner un nouveau souffle. Au milieu de la redondance à laquelle il l'a habitué, le metteur en scène réserve au public le plus impliqué quelques épiphanies. Dans ces parenthèses qui suspendent un instant l'inexorable cours des événements, il donne fond et forme à ce qu'il estime essentiel. Ainsi vibre-t-on au récit de la perte d'une mère. Ainsi entend-on, le temps d'un poème en arabe, toute la désolation qui plane sur Gaza. Dans le nœud du chaos qui déforme les voix et superpose les éléments, on entend très clairement ce qui doit l'être.

Avec beaucoup d'autodérision, Nexus de l'adoration s'assume comme un capharnaüm qui ne cède rien à la facilité. C'est probablement pour cette raison que certains spectateurs finissent par abandonner. Pourtant, c'est précisément dans son entièreté qu'il convient de s'approprier cette pièce à force de patience. Après tout, comment résister sans effort à l'époque qui nous traverse ?

À n'en plus finir

La logorrhée des choses, quant à elle, semble ne jamais pouvoir finir. Après les saluts, le recensement se poursuit de manière plus informelle, éprouvant toujours plus la ténacité des derniers curieux qui n'ont pas encore pris la décision de quitter la salle. C'est presque à regret qu'il faut pourtant partir, l'esprit durablement marqué par une création qui déplace de par son originalité. La question d'avoir aimé ou détesté viendra plus tard, ou bien elle ne se posera pas.

Nexus de l'adoration de Joris Lacoste Gymnas du Lycée Aubanel – Festival d'Avignon Du 6 au 9 juillet 2025

Durée 2h30

« Corps feuilletés, voix lointaines et choses éternelles – sur le Festival d’Avignon 2025 »
par Bastien Gallet, 18 juillet 2025

Spectacle vivant

Corps feuilletés, voix

lointaines et choses

éternelles – sur le Festival

d’Avignon 2025

Par **Bastien Gallet**

Philosophe et écrivain

Une fête sans fin, une cérémonie bataillienne, des corps pris dans des devenirs
contraires, une Eurovision des choses, des voix errantes entre passé et futur : la
première semaine de la nouvelle édition du Festival d’Avignon fut riche et
joyeusement disparate. Placée sous l’auspice de la langue arabe, elle nous a
notamment permis de découvrir plusieurs créations venues du Proche-Orient et
d’Afrique du Nord où la danse est à l’honneur, sous toutes ses formes et dans tous
ses styles.

Favoris
agrandir
partager

« Corps feuilletés, voix lointaines et choses éternelles – sur le Festival d'Avignon 2025 » par Bastien Gallet, 18 juillet 2025

bluesky
facebook
linkedin
copier le lien
mail

Il y a les corps : celui de Mohamed Toubakri dans *Every-Body-Knows-What-Tomorrow-Brings-And-We-All-Know-What-Happened-Yesterday*, qui danse pendant que parle en arabe une voix que je ne comprends pas et que derrière lui des phrases s'affichent, que je note dans un cahier posé sur mes genoux : « Les corps archivent des langues oubliées », « Les corps n'ont pas de sous-titres », « Écouter une langue qu'on ne comprend pas », « Certaines parties de mon corps ne veulent pas être traduites », etc. ; ceux de *Magec/the Desert* de Radouan Mriziga qui émergent de la pénombre de la cour du cloître des Célestins comme autant d'animaux fantastiques dont on ne sait s'ils viennent du passé (celui de la culture berbère, amazigh, du désert saharien) ou du futur (nés des 17 essais nucléaires que la France a réalisés dans le sud algérien et qui viendraient prendre leur revanche sur les humains soixante ans plus tard) ; ceux de *Delirious Night* de Mette Ingvartsen, frénétiques et changeants, nus/habillés, masqués/démasqués-mais-maquillés, sautant/courant, chantant/dansant, haranguant/aboyant, corps qui passent du carnavalesque au canin en transitant par l'humain ou bien corps d'humains qui débordent de leur condition pour en éprouver d'autres, inédites et jouissives ; ceux de la Compagnie Greffe de la danseuse et chorégraphe Cindy Van Acker, enfoncés dans les embrasures des fenêtres d'une salle de l'exposition *Même les soleils sont ivres* à la Collection Lambert, ils sont animés d'un mouvement presque indiscernable, lent comme une éclosion, déploient et recroquevillent leurs membres, pivotent leur tête, s'arc-boutent aux montants, tout sauf une danse, pendant que le bruit blanc des ventilateurs de l'installation de Žilvinas Kempinas (*Fountains*) s'étend dans l'espace, travaillé par le ressac des basses de Denis Rollet.

« Corps feuilletés, voix lointaines et choses éternelles – sur le Festival d'Avignon 2025 » par Bastien Gallet, 18 juillet 2025

Mohamed Toubakri danse. Il danse et cette danse est son discours ou son poème, intraduisible sinon par elle-même, un mouvement par un autre. Les phrases projetées derrière lui, les paroles en arabe non traduites, l'identification répétée du corps à la langue, tout cela a quelque chose de démonstratif, mais cette démonstration n'a rien de redondant. Elle nous fait voir ce qui n'est pas immédiatement visible, un corps qui nous parle. Mohamed Toubakri est né à Tunis mais il a été formé en Europe et il vit aujourd'hui à Bruxelles. Sa danse est d'abord pleine de ces mouvements appris, exercices de danse classique que l'on fait devant le miroir – porté et pointe –, qu'il réalise dos au public face au mur en fond de scène, traversées de plateau où se mêlent l'influence de la postmodern dance et la rigueur formelle d'une certaine danse contemporaine, celle qu'on lui enseigna à P.A.R.T.S., l'école d'Anne Teresa de Keersmaecker. Mohamed Toubakri accomplit ces mouvements comme autant de phrases appartenant à des langues apprises mais qui, parce qu'elles l'ont formé, sont devenues une seconde nature, archives d'un corps capable de les convoquer à sa guise, de les rejouer, de les hybrider. Ces langues demeurent étrangères cependant, pour les apprendre, il faut s'exiler, traverser la mer, changer de culture. Elles furent pour lui ce qu'est l'arabe pour la majorité des spectateurices qui le regardent danser, un autre monde. « *Hip to know, Hop to move* », « *Hip is the knowledge, Hop is the movement* » dit la voix de KRS-One et l'on entend les sons des rues de New York, le bruit de fond des débuts du rap, pendant que Mohamed Toubakri enchaîne les couronnes et les headspins. Le hip-hop était sa première danse mais elle revient ici transformée par celles qu'il a apprises depuis, comme s'il était parvenu à faire entrer le lexique hip-hop dans une autre grammaire où l'enchaînement, c'est-à-dire le discours, l'emporte sur la virtuosité de la figure. Un corps qui parle en même temps plusieurs langues, impur, glossolalique, enchevêtrement de cultures et de territoires, radicalement intraduisible, est celui que nous donne à voir Mohamed Toubakri au terme de *Every-Body-Knows-What-Tomorrow-Brings-And-We-All-Know-What-Happened-Yesterday* : contrairement à ce son titre énonce et que vient souligner le gilet par balles qu'il découvre sous son hoodie au moment du salut, personne ne peut savoir ce que demain apportera si demain est fait de corps comme le sien.

« Corps feuilletés, voix lointaines et choses éternelles – sur le Festival d'Avignon 2025 » par Bastien Gallet, 18 juillet 2025

Il y avait quelque chose de cathartique dans ce moment où on les voyait pour la première fois tous débarrassés de leurs peaux animales, l'hétérogénéité de leurs corps et styles ramassée en un unique mouvement collectif

Ces corps feuilletés sont nombreux à Avignon cette année. On s'attendait à les voir peupler la cour d'honneur le 5 juillet mais le spectacle de Marlene Monteiro Freitas, *Nôl*, s'est révélé, après un prélude pourtant prometteur où l'on retrouvait une partie de son lexique et de ses figures, étonnamment vain. Les amateurs de la chorégraphe et danseuse capverdienne auront cependant le loisir de se consoler le 25 juillet avec l'extraordinaire *RI TE*, son duo avec le maître espagnol du flamenco novo, Israel Galván. Il y a beaucoup de choses dans ce spectacle-rencontre entre deux corps qui ne cessent de s'imiter l'un l'autre tout en demeurant inconciliables (comme les syllabes du titre), la principale étant de danser le flamenco. Marlene Freitas s'y essaiera pendant tout le spectacle. À plusieurs reprises, elle s'apprêtera à dire le « Olé », prendra la posture, se lancera, mais le « Olé » restera coincé dans sa gorge, il l'étouffera, bloquera son corps, elle sera prise de spasmes, toussera, éructera, et quand il sortira finalement, ce sera en voix de tête, faiblard et minuscule. Alors on dansera le flamenco sans le danser, on épuisera son lexique codifié, les marques de son style, gestes, regards, postures, décor, tout ce qui signale l'art sans en être, le flamenco sans le *duende*, le flamenco en morceaux. Le seul *zapateado* auquel on aura droit se frappe avec des bottes en caoutchouc et s'interrompt à mi-parcours. Israel Galván est un des maîtres de cette gestualité distanciée, qui défait pour refaire autrement. Avec Marlene Freitas, le jeu prend une autre dimension. Le flamenco n'est plus une danse, c'est un mouvement aberrant qui s'empare des corps, les transforme en pantins, contrarie leurs gestes, passe de l'un à l'autre comme une fièvre soudaine ou un vent violent. S'il y a *duende*, il ne peut venir que par effraction, sans qu'on l'ait voulu, et moins d'un excès d'art que de son absence. *RI TE* dit le feuilletage forcé des styles dans des corps qui s'y refusent et les effets, plus burlesques que tragiques, qui en résultent.

Les corps de *Magec/the Desert* et de *Delirious Night* travaillent un autre registre que celui de Mohamed Toubakri. On retrouve dans le spectacle de Radouan Mriziga, né à

**« Corps feuilletés, voix lointaines et choses éternelles – sur le Festival d'Avignon 2025 »
par Bastien Gallet, 18 juillet 2025**

Marrakech et vivant à Bruxelles, un même enchevêtrement de cultures et de styles, entre danse traditionnelle réinventée (et imaginée), hip-hop et danse contemporaine. La différence est qu'ils sont ici plusieurs, six hommes et une femme, sept à occuper l'espace du cloître dans la pénombre de la nuit tombée avant que Deen Abdelwahed ne quitte le groupe pour générer les sons qui accompagneront la suite du spectacle. Les corps sont d'abord mutants, figures animales qui semblent empruntées au mythe mais qui font aussi penser à l'imaginaire afro-futuriste – cornes, fourrure, casque, écailles – ils rampent, tournent, ondulent, sautent, prennent des postures d'affût ou de célébration. Puis, peu à peu, ils se dévêtissent et s'humanisent, (re)deviennent des danseurs. La partie centrale est la moins convaincante, où les solos virtuoses se succèdent entre hip-hop et danse contemporaine sans que l'on comprenne ce qui relie ces corps à ce qui a précédé, au long poème en langue amazigh qui s'est affiché derrière eux (de Mahmoudan Hawad), aux images d'essais nucléaires et aux figures godzillesques qui émergent ensuite du désert. La dernière partie est néanmoins très belle, qui voit les six danseurs se réunir et performer ensemble. Il y avait quelque chose de cathartique dans ce moment où on les voyait pour la première fois tous débarrassés de leurs peaux animales, l'hétérogénéité de leurs corps et styles ramassée en un unique mouvement collectif, l'intensité de leur présence dans la lumière du cloître qui prenait le public à témoin de la réalisation d'une mue qui aurait commencé bien avant le début du spectacle, bien avant le genre homo, quelque part dans la nuit des grottes sahariennes.

Ils entrent sur le plateau et s'y postent de manière à en couvrir l'espace, sentinelles d'un événement à venir. Ils portent des masques de mort et de fête, des hoodies et des jeans. Ils nous regardent. Ils relèvent leur capuche et font lentement glisser les fermetures éclair de leur hoodie. Leur torse est nu. À court, une femme claque dans ses mains un rythme que les autres reprennent peu à peu, dont elle frappe bientôt sur le sol les temps forts. Un des masques s'installe à la batterie et commence à jouer, reprend le rythme. Le déchaînement peut commencer. Il durera un peu plus d'une heure et ne s'interrompra qu'un moment, avant de reprendre plus frénétique encore. Onze corps tous ensemble et tous séparés,

« Corps feuilletés, voix lointaines et choses éternelles – sur le Festival d'Avignon 2025 » par Bastien Gallet, 18 juillet 2025

éperdus, débordés, courant-sautant-criant, corps qui grimpent aux mâts, chantent, aboient, se mettent à quatre pattes pour tirer la langue, s'assemblent et se défont, assènent des coups dans le vide, dansent parfois, brièvement, avant de courir à nouveau, l'un·e vers l'autre pour se frôler en riant et recommencer, toujours recommencer, seul l'épuisement pourrait avoir raison de ce mouvement aberrant dont Mette Ingvarsten parvient à conserver l'aberration jusqu'à la fin. Spectacle de fête, *Delirious Night* n'en retient que l'apex, la frénésie, le moment de la nuit où les corps font l'expérience de la perte de contrôle et, d'une certaine manière, la surjouent, veulent affecter et être affectés, donner et recevoir autant qu'il leur est possible, se vider et se remplir en même temps, éprouver leur sensibilité jusqu'à la saturation, joie qui n'existe qu'en s'augmentant sans cesse. Mais il le fait sans que jamais le collectif ne perde sa cohérence incohérente, son élan partagé, le jeu de signes et de déplacements qui lui donne sa forme informe et débordante. Cette forme tient beaucoup à la récurrente mutation des corps. Régulièrement, ils se transforment, s'habillent et se déshabillent, enlèvent leur masque, en mettent un autre, mais ils le font de telle manière qu'il est très difficile de les prendre sur le fait et le chaos ambiant perpétuel rend par ailleurs toute vision d'ensemble presque impossible. Ainsi mutent-ils sous nos yeux comme si le temps s'était déplacé ou soudainement accéléré. Onze corps parlant trop vite pour qu'on puisse les comprendre et nous en acceptons l'augure avec une joie contenue.

Il y a les choses : celles de *Nexus de l'adoration* de Joris Lacoste, si nombreuses et envahissantes qu'elles semblent occuper tout l'espace disponible, physique et mental, imaginaire et symbolique, social et affectif, mais qu'il faut dire toutes l'une après l'autre, faire entrer dans le temps de la parole articulée, qui les réfléchit et les isole, les extrait un moment du flux dans lequel dans lequel elles sont prises pour les élever dans celui de la scène, clos et éphémère, glorieux et pop : « Le groupe WhatsApp de la famille royale britannique », « Le bilan carbone de la Suisse », « La scolie de la proposition 23 de la cinquième partie de l'Éthique », « Le porte-avion à propulsion nucléaire Charles de Gaulle », « La tierce picarde », « Les Thermes de Caracala », etc., etc., etc.

« Corps feuilletés, voix lointaines et choses éternelles – sur le Festival d'Avignon 2025 » par Bastien Gallet, 18 juillet 2025

Si nous déplions le scolie de la proposition 23 de la cinquième partie de l'*Éthique*, et il faut le déplier car une chose est pleine de surfaces repliées les unes sur les autres, nous pouvons y lire cette phrase célèbre : « Et cependant nous sentons, nous éprouvons que nous sommes éternels. » Ce qui est paradoxal dans la mesure où nous sentons et éprouvons par le corps qui, lui, est appelé à mourir. Mais, pour Spinoza, l'âme est capable de penser, non pas sans le corps, mais le corps et toutes choses sous l'espèce de l'éternité, autrement dit l'essence éternelle des choses et du corps. Et cette capacité propre à l'âme, ce mode ou cette perspective singulière, est ce qui la rend éternelle. Penser sous l'espèce de l'éternité et être éternel est la même chose pour Spinoza. Plus on pense sous ce mode, plus on gagne en puissance et en réalité, et plus on est éternel. Il me semble que c'est exactement ce que font Joris Lacoste et ses neuf comédien·nes et musicien·nes : performer les choses, métonymiquement toutes les choses, sous l'espèce de l'éternité. Plutôt que toutes les nommer, ce qui prendrait un temps très long (pas infini mais très long) : les éterniser. Il y a une joie contagieuse à faire cela et c'est peut-être la raison pour laquelle le spectacle est à ce point pop, ressemble tant à une Eurovision des choses. Il peut sembler frappant de voir Joris Lacoste prendre un tournant réaliste après avoir si longtemps travaillé les régimes et les médias de la parole. Mais ce serait oublier que les choses n'existent ici que parce qu'elles sont énoncées sous tous les modes et de toutes les manières, qu'elles nourrissent donc une parole qui n'hésite pas à user des choses pour proliférer à son tour.

L'Encyclopédie de la parole était une manière indirecte de jouer avec les réalités que la parole convoque, tandis que *Nexus de l'adoration* est une manière indirecte de mettre en scène la parole que les choses suscitent.

Il y a l'image : celle d'un corps suspendu qui se balance au-dessus du plateau, pendant qu'un acteur décrit une scène de l'*Histoire de l'œil* de Georges Bataille dans *Historia do Olho* de Janaina Leite. Le spectacle est en même temps insupportable et fascinant, l'œil irrémédiablement fixé sur ce qu'il ne veut pas voir, capturé par l'image. La femme est allongée. Des tatouages couvrent son corps. On perce la peau sur sa jambe gauche et en haut de sa poitrine pour y insérer des crochets. On y attache les câbles qui pendent des

« Corps feuilletés, voix lointaines et choses éternelles – sur le Festival d'Avignon 2025 » par Bastien Gallet, 18 juillet 2025

cintres. Plusieurs bras tirent sur une corde. La peau se tend. Le corps s'élève jusqu'à deux mètres du sol, lentement. Des mains lui impriment un mouvement ample de balancier. Le corps bouge et gémit doucement. Les dessins sur sa peau semblent s'animer. Le mouvement ralentit. Le corps s'immobilise. Des bras le font descendre jusqu'au sol. Au moment précis où la tension des crochets sur la peau se relâche, le corps étouffe un cri dont on ignore s'il est de douleur ou de jouissance.

Historia de Olho est une longue cérémonie articulée autour du livre de Georges Bataille. Les actrices ont toutes et tous des pratiques sexuelles extrêmes ou pornographiques. Au cours du spectacle, elles témoigneront et feront de leur pratique la démonstration réelle ou simulée, jouée ou participante. Mais avant et après chaque témoignage et démonstration, elles liront un passage ou joueront une scène de *l'Histoire de l'œil*. Ce passage par le jeu et la fiction, c'est-à-dire par le théâtre et la représentation, fonctionne comme une double médiation : pour elles qui ont pu réfléchir leur pratique par la scène et constitué ce faisant un collectif de jeu dont on sent immédiatement la puissance, pour nous qui ont eu accès aux témoignages et aux démonstrations par le prisme de la fiction et de l'expérience collective de la représentation. Bataille est ici l'intercesseur. Grâce à lui, et à la sincérité burlesque de son incarnation scénique, nous passerons assez vite de la curiosité à la participation. Une spectatrice acceptera de se prêter au jeu de la fessée quand une autre osera le fist-fucking (l'une et l'autre en tant qu'agentes). Rien d'obscène ou de malsain dans ces moments mais au contraire une communion profonde et inattendue. Janaina Leite parvient à nous faire partager ces pratiques et l'intimité de leurs actrices sans jamais que nous les ressentions comme des provocations, et sans exercer sur nous aucune violence, visuelle ou sonore, que nous n'ayons par avance accepté. Assister à ces scènes n'en demeure pas moins une expérience singulière et, à certains moments, cathartique.

Il y a les voix : celle de la grand-mère décédée d'un des deux personnages de *La Lettre* de Milo Rau, qu'une I.A. reproduit pour qu'elle puisse jouer au côté de son petit-fils dans *La Mouette* de Tchekhov, elle Nina, lui Constantin ; celles du père et de la fille de *La Distance*

« Corps feuilletés, voix lointaines et choses éternelles – sur le Festival d'Avignon 2025 » par Bastien Gallet, 18 juillet 2025

de Tiago Rodrigues, séparés par 225 millions de kilomètres de vide interplanétaire, qui se parlent par messages successifs pendant que le plateau tourne sans fin, révélant d'un côté la Terre et de l'autre Mars comme si l'un et l'autre devenaient interchangeables, la seconde miroir de l'avenir de la première, puis celle de Caetano Veloso chantant « Sonhos », la chanson préférée de la mère disparue, que le père envoie à sa fille pour qu'elle se souvienne de ce qui les lie l'un à l'autre ; celles d'Annette dans *Annette* de Clémentine Colpin, sa voix enregistrée racontant sa vie, sa voix sur le plateau la racontant une deuxième fois, Annette s'écoutant et se commentant, ajoutant à sa première confession une seconde pendant que des actrices rejouent sous ses yeux les grandes scènes de son existence.

Cette énumération merveilleusement hétérogène dit bien ce que peut être l'art théâtral aujourd'hui, l'exercice de puissances conjointes : celles de faire voir, entendre et sentir, de rendre disert (voire bavard) ce qui ne l'est pas et de prendre le public à témoin.

Nexus de l'adoration, Joris Lacoste, du 6 au 9 juillet, Gymnase du lycée Aubanel

Every-Body-Knows-What-Tomorrow-Brings-And-We-All-Know-What-Happened-Yesterday, Mohamed Toubakri, du 10 au 20 juillet, Les Hivernales, CDCN d'Avignon

Magec/the Desert, Radouan Mriziga, du 7 au 12 juillet, Cloître des Célestins

Delirious Night, Mette Ingvartsen, du 7 au 12 juillet, Cour du lycée Saint-Joseph

La Lettre, Milo Rau, du 8 au 26 juillet, spectacle itinérant

La Distance, Tiago Rodrigues, du 7 au 26 juillet, Vedène

RI TE, Marlene Monteiro Freitas et Israel Galván, 25 juillet, La Fabrica

Annette, Clémentine Colpin, du 6 au 25 juillet, Théâtre des Doms

Historia de Olho, Janaina Leite, du 5 au 13 juillet, Théâtre de la Manufacture, Château de Saint-Chamand

Bastien Gallet

Philosophe et écrivain

Nexus de l'adoration, texte et m e s Joris Lacoste

— Par Dominique Daeschler —

Avant d'aborder le plateau, il nous faut rappeler que Joris Lacoste vient de la poésie et a fondé le collectif Encyclopédie de la parole où, à partir d'enregistrements sonores, de sources variées, il travaillait sur les dissonances . Enfin le mot nexus désigne un point de connexion où de multiples éléments se rencontrent, dans les réseaux, en science-fiction, dans les jeux vidéo où l'on passe dans des mondes parallèles.

Nous voilà prévenus, ce qu'il nous est donné à voir et à entendre célèbre l'hétérogène, où rien n'est exclu , où nos modes d'existence se côtoient, abordant le monde des choses et des réalités possibles permettant la mise place d'une cérémonie qui crée ses rites, sa liturgie. Ainsi les neufs officiants créent des situations scéniques apparemment sans queue ni tête , passant du coq à l'âne , de la confidence à la conférence, de l'information sur Gaza aux réseaux sociaux, utilisant l'art du cut up. Dans ces flux absolus, tous registres confondus, on danse, on chante, on fait de la musique, performe, on parle par sentences , slogans publicitaires. Pour Lacoste, cette cacophonie est un rituel joyeux où peut entrer un public qui, arrivé avec une culture différente, se reconnaît dans une histoire, une chanson populaire, une référence. Cette possibilité d'identification de chacun crée une harmonie, un » vivre ensemble ». C'est décapant et si la tête tourne un peu on passe sans broncher de la confidence sur la mort de la mère à l'anniversaire de Stallone avec un détour sur l'identité nationale. Le plateau vibre en permanence avec ces acteurs performeurs ,musiciens, danseurs, dans une orchestration très rigoureuse qui permet d'entrer dans cette hétérogénéité sans lassitude, en valorisant le talent des acteurs.

Avignon, la folie des quêtes de soi

Le festival d'Avignon nous fait découvrir une foule de personnages désorientés. Le deuxième volet de notre reportage critique revient sur les spectacles de Joris Lacoste, Christoph Marthaler et Tiago Rodrigues.



Plus on avance dans la 79^e édition du festival d'Avignon, plus on croise des personnages qui ne savent plus où ils sont, avec qui et pourquoi. En groupe, ou isolés dans une foule, ce sont des êtres perdus dans un monde qu'ils ne comprennent pas. Ils échangent entre eux en empruntant un langage rituel ou en construisant une communauté tels les « officiants » de Joris Lacoste qui a créé *Nexus de l'adoration*, ou bien ils se retrouvent dans un chalet mal identifié inventé par Christoph Marthaler. On ne sait pas si ce Sommet accueille des randonneurs ou une réunion de hauts responsables politiques. Sans oublier dans *La Distance* cette vaine tentative d'un père inventé par Tiago Rodrigues de comprendre sa fille partie sur la planète Mars. Autant de situations et de personnages qui expriment notre époque et les blessures du monde. Nous nous arrêterons à ces trois créations qui ont marqué les spectateurs pendant la première partie du festival, et qui paraissent révélatrices de cette quête de soi que beaucoup partagent. Elles seront visibles cet automne dans plusieurs autres festivals et théâtres en France. Joris Lacoste | *Nexus de l'adoration* En 2025 au Maillon à Strasbourg les 25-26 septembre, au Festival d'Automne MC93 4-7 décembre, Nantes Le Lieu Unique 19-20 décembre & en 2026 à la Comédie de Clermont-Ferrand en janvier, à la Scène nationale de Blois en mars, et au théâtre des Célestins de Lyon en avril.

Connaissez-vous le nexus ? C'est un lieu où les hétérogénéités de nos vies se rencontrent, où nos connaissances et informations quotidiennes déboulent rapidement comme sur le fil d'un réseau social. Le terme est utilisé dans les milieux de la technologie ou dans certains jeux vidéo. Il désigne souvent un portail permettant de passer dans des univers parallèles, explique Joris Lacoste. Metteur en scène, il est l'auteur de plusieurs spectacles où les formes ne cessent de s'interpénétrer, de passer de la poésie à la musique, de la performance à la danse. Il a longtemps travaillé à une « Encyclopédie de la parole » qui collectait des discours très hétérogènes. Entre un discours politique, une déclaration d'amour, un règlement de la Sécurité sociale, une prière, l'image d'un tremblement de terre, une femme qui rit dans la rue, des chevaux morts ou des cours de yoga, il a découvert tant d'expressions qu'il refusait de les hiérarchiser. Avec Nexus, il rassemble ce kaléidoscope, en fait une cérémonie sur la scène théâtrale, un rituel où des officiants disent un texte poétique. « L'idée est de créer cette impression de totalité d'un monde dont rien n'est a priori exclu [...] C'est un endroit de performativité plus que de représentations », explique-t-il.

Malgré ces explications abstraites, Lacoste bâtit un spectacle extraordinaire de 2 h 15. Les neuf officiants arborent des costumes tout aussi hétérogènes. Le plus grand a la barbe courte bien taillée, en slip noir il porte des cuissardes également noires, sous une chemise bleue rayée de gros traits et d'une cravate rose, c'est le trompettiste. La plus petite, c'est la batteuse, tout aussi époustouflante, munie d'une courte jupe plissée rouge, d'un corsage vert et de bas résille avec jarretelles à moitié recouverts par de grosses chaussettes bleues. Ainsi, chacun porte une personnalité en affichant de beaux costumes hétéroclites et une orientation sexuelle parfois incertaine. Commence alors une longue déclamation. Sont dits des vers courts qui font penser aux écritures d'avant-garde du début du XX^e siècle, mais avec des mots, des situations, des musiques piochés dans la postmodernité et la haute technologie d'aujourd'hui (un texte que l'on aimerait lire d'ailleurs !). On rit beaucoup durant ce spectacle, mais pas aux mêmes passages. Des récits stupéfiants et de courtes situations apparaissent sous la parole, dans les images et les mouvements de ce « spectacle pop-liturgique ».

Nexus de l'adoration, nous dit le programme, « se présente comme une cérémonie musicale et queer, un grand sabbat de l'hyper-hétérogénéité où neuf officiants font s'entremêler poèmes minimalistes, discours galvanisants, refrains pop, prières matérialistes, méditations rythmiques, chorégraphies K-pop, dialogues absurdes, confidences troublantes, bruits de bouche et litanies sans fin ». Les spectateurs s'enivrent. Ils sont convaincus de baigner dans une forme de joie que Lacoste compare à une communion, non pas religieuse – bien qu'il fasse du nexus une ouverture sur un nouveau culte –, mais proche de l'ambiance d'une pseudo comédie musicale (sans narration), un concert de dissonances, à l'image de « toutes les choses du monde ». Aussi se donne-t-il aux plaisirs envoutants des folies joyeuses.

« Nexus de l'adoration : Accueillir toute chose » par Marie-Laure Barbaud, 19 juillet 2025

Chorégraphie Joris Lacoste



© Christophe Raynaud de Lage

De façon audacieuse et originale, avec sa nouvelle création *Nexus de l'adoration*, Joris Lacoste transforme le plateau en rituel pop et queer, fusionnant liturgie décalée, comédie musicale et inventaire infini du monde contemporain.

Nexus de l'adoration : Accueillir toute chose

Êtes-vous prêts pour entrer dans la célébration d'un nouveau culte ? Celui de *Nexus*, où il s'agit d'exalter toutes les choses du monde. Sans limite. ni hiérarchie, de façon exhaustive, dans l'infini des possibles.

Nexus de l'adoration de Joris Lacoste convoque avec humour la religion comme une architecture symbolique. Il s'agit de tenter d'embrasser l'hétérogénéité du monde contemporain. En détournant les codes de la liturgie et de la comédie musicale, le metteur en scène invente un rituel scénique inédit. Celui-ci s'apparente à une cérémonie queer et performative, où la parole, le chant et le geste fusionnent pour célébrer un monde saturé d'éléments disparates, sans jamais les classer, ni les ordonner. Ce projet, aussi conceptuel qu'organique, ne cherche pas à imposer une vision. Toutes les formes, toutes les voix, tous les récits, jusqu'aux plus triviaux, peuvent être accueillis.

Dès les premières minutes, au ralenti, au cœur d'une brume bleutée, les danseurs prennent la parole. Leurs voix presque synthétiques entament la liste des choses à adorer d'égale manière. Un chargeur de téléphone, un battement de cœur, un fusil chargé, un sonnet de Shakespeare, un conseil indésirable... Parmi ces interprètes, Daphné Biiga Nwanak, qui confirme depuis *Absalon, Absalon !* la puissance de son jeu, officie en maître. Dès lors, le spectacle se déploie sous le signe du fragmentaire et de l'inclusif.

Habillés de costumes dépareillés, les interprètes incarnent cette hybridité jusque dans leur corps. En évoluant entre chant, danse, prêche et parfois stand-up, ils rejouent les rituels d'une société éclatée, où les références individuelles se heurtent, se croisent, se répondent sans jamais se fondre. Joris Lacoste ainsi célèbre la friction des singularités. Chaque spectateur est libre de relever une phrase, un geste, une mélodie, selon son vécu ou ses rêveries du moment.

Rassembler ce qui semblait éparé

Même si on peut regretter certaines longueurs, *Nexus ou l'adoration* propose une construction dramaturgique d'une grande rigueur. Le spectacle ne se contente pas d'aligner des fragments. Il les chorégraphie, les agence avec une sensibilité poétique qui dépasse le simple collage. Certaines séquences ouvrent des brèches d'intimité. Comme le récit personnel sur la mort d'une mère, un jour de première. Ces moments touchants font comprendre au spectateur que cette célébration de la diversité cherche aussi, avec douceur, à recréer du lien. Derrière le foisonnement, le spectacle tente de rassembler ce qui semblait éparé.

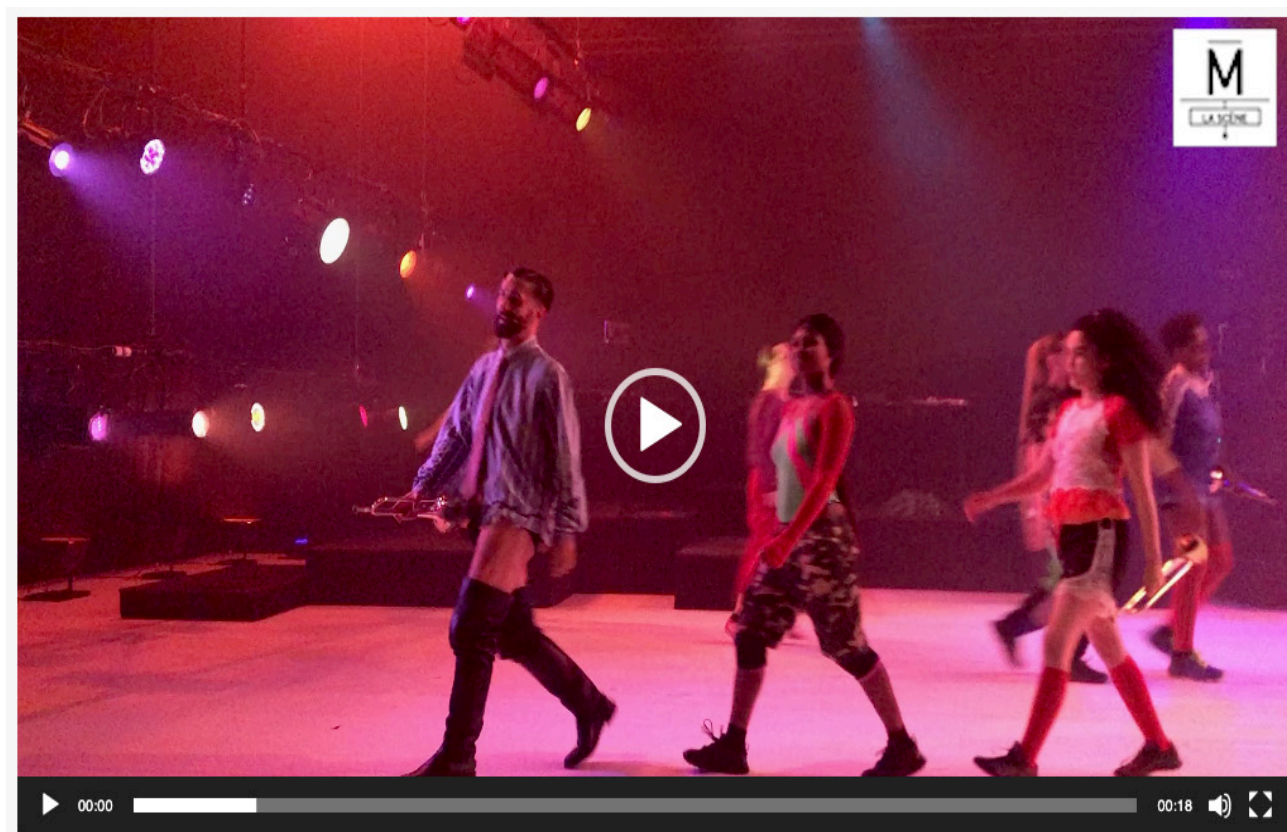
Au terme de ces deux heures foisonnantes, *Nexus de l'adoration* apparaît comme une fresque polyphonique dense. Le spectacle refuse la narration pour mieux faire vibrer la complexité du réel. Joris Lacoste ne propose pas un récit du monde, mais un inventaire exalté et généreux de ses traces. Porté par tous ses interprètes, le spectacle construit un véritable *nexus*. Ce point de convergence où les différences peuvent, un instant, cohabiter en paix.

Nexus de l'adoration de Joris Lacoste est un spectacle foisonnant et poétique qui fait du plateau un espace de célébration totale et joyeusement chaotique du monde.

Les LM de M La Scène : LMMMMM

**« Nexus de l'adoration : Accueillir toute chose »
par Marie-Laure Barbaud, 19 juillet 2025**

Applaudissements après la représentation du 9 juillet au lycée Aubanel - Festival d'Avignon 2025



« [Festival d'Avignon 2025] Nexus de l'adoration de Joris Lacoste » par Frères Charles, Rémy, Simon, Thierry et Thomas, juillet 2025

[Festival d'Avignon] Nexus de l'adoration de Joris Lacoste



Le « Cantique des choses » de frère Joris

Venez, adorons ! Il y a le « Cantique des créatures » de frère François d'Assise, et le « Cantique des Choses » du frère Joris Lacoste. Dans ce dernier, pas de transcendance créatrice à laquelle rapporter ce que l'on chante, mais seulement l'infini monde immanent des choses. Oui, Joris et sa troupe d'« officiants » nous offrent cette année en Avignon comme la grand'messe d'une « nouvelle religion » des « choses », dans un poème à la maîtrise parfaite et joyeuse. Geste lumineuse sans narration, avalanche de mots musicale et chorégraphiée, ce spectacle fourmillant de références prosaïques ou philosophiques, spirituelles ou matérielles, suscite notre désir de pouvoir un jour en écouter l'album, tant la composition s'avère parfois jubilatoire, à la manière d'une comptine dadaïste qui donne envie de danser ensemble sur ce que l'on ne comprend pas et que l'on aime en même temps.

Mais arrêtons-nous un instant sur le terme de « nexus », que celui d'adoration vient compléter dans le titre du spectacle. Il est employé dans le monde de la science-fiction ou celui des jeux vidéo, pour désigner le point où se rencontrent de multiples éléments étrangers : portail permettant de passer d'un monde à l'autre, il s'agirait ici du « nexus » présent en chaque chose séparément, ouvrant à l'émerveillement adorateur d'une collectivité rassemblée à partir des « choses ».

D'Horace à Kafka, de sainte Thérèse de Lisieux à une poétesse gazouie victime de la guerre, d'Oswar Wilde à Aristote en passant par Nietzsche et Jésus-Christ, ce bateau ivre nous met en garde contre le démon des associations trop faciles.... Au-delà de tout discours, c'est une célébration évocatoire qui sans éluder le tragique et à la mort, parvient à faire exister sur scène les insaisissables ressorts sociétaux de notre monde contemporain : les flux d'informations et des réseaux, l'évolution franglaise de la langue, la multiplication des produits de consommation et de leur mode d'emploi... Délaissant le monde de nos aïeux et ses codes traditionnels repérables, cette « nouvelle religion » a pour seule fin, aussi baroque qu'utopique, de nommer les choses dans leur singularité propre, et, dès lors toutes les choses dans leur hétérogénéité, jusqu'à la fin des temps.

« [Festival d'Avignon 2025] Nexus de l'adoration de Joris Lacoste » par Frères Charles, Rémy, Simon, Thierry et Thomas, juillet 2025

Si saint Jean terminait son évangile en affirmant que s'il fallait consigner tout ce qu'avait fait Jésus-Christ durant sa vie, le monde entier ne suffirait pas à en contenir les livres qu'on en écrirait (Jn 21, 25), lors de la première de nos rencontres « Foi et culture » de la 79e édition du Festival d'Avignon, dans la chapelle des Italiens, Joris Lacoste nous a expliqué que dans la « nouvelle religion » de son théâtre, on pourrait dire de même à propos de n'importe qui et de toute chose : nous sommes dépassés en même temps que reliés par celles-ci. Or cette impossible mission de les embrasser - « impossible » car il faudrait vraiment de « très, très longs bras » - est néanmoins ce qui est porteur de joie. Pour Joris Lacoste, le très sérieux co-auteur de l'Encyclopédie de la parole, consultable sur encyclopediedelaparole.org, c'est une « alliance » non pas avec le Créateur mais avec l'immanence des choses, du Tout-Venant, qui anime son chant. Il nous dévoile ainsi le spirituel et le potentiel de communion au cœur du matériel diffracté et de son énumération joyeuse. On nous l'a en effet dit sur la scène de Nexus : « toutes les choses sont promises, et toutes les choses sont dues ».

Nexus de l'adoration de Joris Lacoste au Gymnase du Lycée Aubanel, les 6, 7, 8 et 9 juillet à 18h

Frères Charles, Rémy, Simon, Thierry et Thomas

« Un 79e Festival d'Avignon en mal de découvertes »
par Vincent Bouquet, 25 juillet 2025

Un 79e Festival d'Avignon en mal de découvertes



<https://sceneweb.fr/wp-content/uploads/2025/07/eric-ruf-et-la-comedie-francaise-presentent-le-soulier-de-satin-de-claudel-dans-la-cour-dhonneur-au-festival->

Photo Christophe Raynaud de Lage / Festival d'Avignon

Au-delà de rares promesses tenues et de quelques coups d'éclat, tels l'*Hommage à Gisèle Pelicot* rendu avec force par Milo Rau et *Le Soulier de Satin* donné dans la Cour d'honneur, la 79e édition du Festival d'Avignon, où la langue invitée, l'arabe, s'est trop peu fait entendre, aura manqué d'audace dans ses choix de programmation et de radicalité dans ses propositions.

« Un 79e Festival d'Avignon en mal de découvertes » par Vincent Bouquet, 25 juillet 2025

Sur le papier, tout était clair comme de l'eau de roche [<https://sceneweb.fr/festival-davignon-2025-programmation/>], et pourtant, il aura fallu attendre la toute dernière semaine du Festival d'Avignon, qui s'achève ce samedi 26 juillet sur un taux de fréquentation dépassant les 98%, pour que son directeur, **Tiago Rodrigues**, se rende à l'évidence et reconnaisse, à l'occasion de la conférence de « pré-bilan » [<https://sceneweb.fr/festival-davignon-2026-coreen-langue-invitee/>], qu'il aurait « *voulu avoir plus de théâtre en langue arabe* » lors cette 79e édition. Contrairement à l'anglais et à l'espagnol, qui avaient eu les honneurs de la manifestation au cours des deux dernières années, la langue invitée du cru 2025 n'aura été en lien qu'avec 30% de la programmation, reconnaît désormais le metteur en scène. Un déficit d'autant plus criant, et symbolique, qu'il arrive au plus mauvais moment, à l'heure où, de l'autre côté de la Méditerranée, le désastre humanitaire enduré par la population de la Bande de Gaza [https://www.lemonde.fr/international/article/2025/07/24/dans-la-bande-de-gaza-les-ravages-de-la-famine_6623463_3210.html] s'est, durant les trois semaines qui viennent de s'écouler, accru de jour en jour. Arguant de « *contraintes de programmation* » et promettant que deux spectacles de théâtre en langue arabe initialement prévus cette année seront présentés l'an prochain, Tiago Rodrigues a, semble-t-il, voulu se raccrocher aux branches. Au-delà de quelques éphémères manifestations à caractère événementiel, tels le concert-hommage à la chanteuse **Oum Kalthoum**, *La Voix des femmes*, organisé dans la Cour d'honneur du Palais des Papes, et une sensible « *célébration poétique de la langue arabe* » intitulée *Nour* [<https://sceneweb.fr/nour-une-celebration-poetique-de-la-langue-arabe/>], le directeur du Festival d'Avignon a condamné, dans un bref communiqué publié le 2 juillet, le « *massacre de Gaza* » et s'est associé à la « Nouvelle Déclaration d'Avignon », prononcée sur la place du Palais des Papes dix jours plus tard [<https://sceneweb.fr/nouvelle-declaration-davignon-au-nom-de-la-palestine/>], pour dénoncer « *les massacres orchestrés par l'État israélien à Gaza et dans les territoires occupés* » ; mais, d'un point de vue artistique, le mal était fait.

« Un 79e Festival d'Avignon en mal de découvertes » par Vincent Bouquet, 25 juillet 2025

Car, exception faite des quelques bribes captées lors du magnétique *When I Saw the Sea* d'**Ali Chahrouh** [<https://sceneweb.fr/when-i-saw-the-sea-de-ali-chahrouh/>] et du plus problématique *Laaroussa Quartet* conçu par **Selma & Sofiane Ouissi** [<https://sceneweb.fr/laaroussa-quartet-de-selma-sofiane-ouissi/>], il aura fallu attendre le cinquième jour du Festival pour que l'arabe entre véritablement, mais discrètement, en scène et s'installe au centre du plateau, et de la dramaturgie, du délicat *Chapitre quatre* de **Wael Kadour**, donné au sein du petit écrin du Jardin de la Vierge du Lycée Saint-Joseph, dans le cadre de la première série de *Vive le sujet ! Tentatives* [<https://sceneweb.fr/vive-le-sujet-tentatives/>], avec le très instructif *Un spectacle que la loi considérera comme mien* d'**Olga Dukhovna** comme solide acolyte. À sa suite, seuls l'un des volets du *Radio Live* d'**Aurélié Charon** [<https://sceneweb.fr/radio-live-vivantes/>] (*Nos vies à venir*) et le confus *Yes Daddy* [<https://sceneweb.fr/yes-daddy-de-bashar-murkus-et-khulood-basel/>] des Palestiniens **Bashar Murkus et Khulood Basel**, présents pour la troisième fois en terres avignonnaises, auront mis l'une des langues arabes au coeur de leur réacteur. Pis, les autres artistes inclus par le Festival dans ce « focus », à l'image de **Mohamed Toukabri** et son trop fragile *Every-Body-Knows-What-Tomorrow-Brings-And-We-All-Know-What-Happened-Yesterday* [<https://sceneweb.fr/every-body-knows-what-tomorrow-brings-and-we-all-know-what-happened-yesterday-de-mohamed-toukabri/>], de **Radouan Mriziga** et sa belle exploration dansée des zones désertiques, *Magec / the Desert* [<https://sceneweb.fr/magec-the-desert-de-radouan-mriziga/>], de **Bouchra Ouizguen** et son chaotique *They Always Come Back* [<https://sceneweb.fr/bouchra-ouizguen-fait-danser-des-avignonnais-dans-they-always-come-back/>] et, surtout, de **Tamara Al Saadi**, qui présentait son bouleversant *Taire* [<https://sceneweb.fr/taire-de-tamara-al-saadi/>], après sa création en janvier dernier au Théâtre de la Criée, sont toutes et tous solidement implantés en Europe depuis de nombreuses années. Preuve, s'il en fallait une, que le Festival d'Avignon, guidé par ses amitiés – la quasi-totalité des chorégraphes présents ayant, de façon remarquable, été formés par l'école de danse P.A.R.T.S. d'**Anne Teresa De Keersmaecker**, elle-même programmée avec son amusant *BREL* [<https://sceneweb.fr/anne-teresa-de-keersmaecker-et-solal-mariotte-rendent-hommage-a-brel/>], co-créé avec le jeune **Solal Mariotte** – et ses relations étroites avec d'autres manifestations internationales, comme le Festival TransAmériques, n'a pas su jouer son rôle essentiel de tête chercheuse, et n'a, contrairement à certains de ses homologues, pas cru bon de franchir la Méditerranée pour mettre en lumière le travail d'artistes du Maghreb, d'Égypte, du Proche et du Moyen-Orient, qui, en ces temps plus que troublés, en auraient pourtant eu singulièrement besoin.

« Un 79e Festival d'Avignon en mal de découvertes » par Vincent Bouquet, 25 juillet 2025

En lieu et place de toute prise de risques, cette 79e édition a surtout préféré miser sur des valeurs considérées comme sûres – sans pour autant, et de façon étonnante, poursuivre son compagnonnage avec des artistes qui ont fait ses beaux soirs lors des moutures précédentes, à l'instar de Carolina Bianchi et de Miet Warlop, qui, cette année, lui ont préféré le Kunstenfestivaldesarts [<https://sceneweb.fr/delirium-de-miet-warlop/>] de Bruxelles et le Festival d'Automne à Paris pour présenter leur dernière création [<https://sceneweb.fr/the-brotherhood-de-carolina-bianchi/>] –, mais qui, pour l'essentiel, ont déçu. À commencer par **Thomas Ostermeier**, dont le retour à Avignon après dix ans d'absence s'est soldé par un échec, celui de sa mise en scène du *Canard Sauvage*, beaucoup trop apathique pour faire tourner à plein régime la mécanique ibsénienne [<https://sceneweb.fr/thomas-ostermeier-met-en-scene-le-canard-sauvage-dapres-henrik-ibsen/>], **Gwenaël Morin**, dont le projet au long cours *Démonter les remparts pour finir le pont* a débouché sur une version sans saveur des Perses d'Eschyle [<https://sceneweb.fr/les-perses-la-tragedie-deschyle-vue-par-gwenael-morin/>], **Samuel Achache** et son hasardeux opéra Les Incrédules [<https://sceneweb.fr/les-incrédibles-de-samuel-achache/>], **Némo Flouret** et ses Derniers Feux en forme de pétard mouillé [<https://sceneweb.fr/derniers-feux-de-nemo-flouret/>], **Mette Ingvartsen** et son vain Delirious Night [<https://sceneweb.fr/delirious-night-de-mette-ingvartsen/>], **Frédéric Fisbach** et sa sage adaptation du Petit Pays de Gaël Faye [<https://sceneweb.fr/dida-nibagwire-et-frederic-fisbach-mettent-en-scene-gahugu-gato-petit-pays-dapres-le-roman-de-gael-faye/>], mais aussi, dans une moindre mesure, par **Amrita Hepi** et son trop référencé Rinse [<https://sceneweb.fr/rinse-de-amrita-hepi-et-mish-grigor/>] et par **Marlene Monteiro Freitas**. Trop lointainement inspiré des *Mille et Une Nuits* et peu à son aise dans la Cour d'honneur du Palais des Papes où il était présenté en ouverture, son NÔT a laissé plus d'une spectatrice et plus d'un spectateur sur sa faim [<https://sceneweb.fr/not-de-marlene-monteiro-freitas/>], en regard du panache de ses créations passées. À l'image d'un festival qui, dans sa globalité, s'est avéré en manque d'audace et de radicalité, à l'exception notable des trois séries de *Vive le sujet ! Tentatives* qui, grâce au talent d'Olga Dukhovna, Wael Kadour, **Yasmine Hadj Ali** [<https://sceneweb.fr/vive-le-sujet-tentatives-serie-2-avec-soa-ratsifandrihana-yasmine-hadj-ali-antoine-kobi-et-ike-zacsongo-joseph/>], **Solène Wachter** et **Suzanne de Baecque** [<https://sceneweb.fr/vive-le-sujet-tentatives-serie-3-avec-solene-wachter-et-suzanne-de-baecque/>], ont confirmé le rôle de précieux laboratoire de ce programme conduit avec la SACD, les deux patrons du théâtre européen, Tiago Rodrigues et Milo Rau, l'ont, de leur côté, joué respectivement en mode mineur, avec deux formes modestes aux fortunes diverses : le décevant La Distance [<https://sceneweb.fr/la-distance-de-tiago-rodrigues/>], programmé durant trois semaines à l'Autre Scène du Grand Avignon, à Vedène, et le plus stimulant La Lettre, [<https://sceneweb.fr/arne-de-tremerie-et-olga-mouak-dans-la-lettre-de-milo-rau/>] présenté en itinérance et, pour l'essentiel, à l'extérieur des remparts.

« Un 79e Festival d'Avignon en mal de découvertes » par Vincent Bouquet, 25 juillet 2025

En mal de réelles découvertes, y compris du jeune artiste grec d'origine albanaise **Mario Banushi** et de son *MAMI* [<https://sceneweb.fr/mami-de-mario-banushi/>], dont le sacre un peu trop annoncé a pu occasionner quelques déceptions, ce 79e Festival d'Avignon a néanmoins pu compter, pour redresser la barre, sur quelques coups d'éclat qui marqueront sans doute son histoire, comme le troublant *Hommage à Gisèle Pelicot* [<https://sceneweb.fr/hommage-a-gisele-pelicot-milo-rau/>] orchestré d'une main de maître – mais seulement le temps d'une soirée – par Milo Rau et l'intense *Soulier de Satin* mis en scène par **Éric Ruf**, qui, après sa création l'hiver dernier à la Comédie-Française [<https://sceneweb.fr/eric-ruf-met-en-scene-le-soulier-de-satin-de-paul-claudel/>], a permis à la langue de Claudel de briller, à nouveau, sous le ciel avignonnais, et certains moments de grâce. Au-delà de la présence trop furtive du **Théâtre du Radeau** et de ses deux ultimes, et sublimes, création *Item* [<https://sceneweb.fr/item-francois-tanguy-par-amour-du-theatre/>] et *Par autan* [<https://sceneweb.fr/par-autan-de-francois-tanguy/>], et de l'éruptif *Sommet* de **Christoph Marthaler** [<https://sceneweb.fr/le-sommet-de-christoph-marthaler/>], le pas de deux facétieux et émouvant de **Mohamed El Khatib** et **Israel Galván**, malicieusement intitulé *Israel & Mohamed* [<https://sceneweb.fr/israel-mohamed-disrael-galvan-et-mohamed-el-khatib/>], a fait plus qu'honneur aux artistes dûment installés, tout comme l'ovniesque *Fusées* de **Jeanne Candel** [<https://sceneweb.fr/fusees-de-jeanne-candel/>], seul rescapé d'une programmation jeune public réduite, cette année, à peau de chagrin, et le truculent *Coin Operated* de **Jonas&Lander** [<https://sceneweb.fr/coin-operated-de-jonaslander/>]. Également porteurs d'espoir, l'envoûtant *Nexus de l'adoration* de **Joris Lacoste** [<https://sceneweb.fr/nexus-de-ladoration-de-joris-lacoste/>], le sublime *Prélude de Pan* de **Clara Hédouin** [<https://sceneweb.fr/prelude-de-pan-de-clara-hedouin-dapres-jean-giono/>], le saisissant *One's own room Inside Kaboul* de **Caroline Gillet** et **Kubra Khademi** [<https://sceneweb.fr/ones-own-room-inside-kabul-de-caroline-gillet-kubra-khademi-et-sumaia-sediqi/>] et le plus tranchant *Affaires familiales* d'**Émilie Rousset** [<https://sceneweb.fr/affaires-familiales-demilie-rousset/>] auront, chacun à leur endroit, réussi à tenir leurs promesses. Reste à savoir si, à l'occasion de sa 80e édition, où, en forme de nouveau défi, le coréen fera office de langue invitée, le Festival d'Avignon réussira à renouer avec l'audace qui a présidé à sa création, ou s'il restera enfermé dans la recherche de ce consensus confortable où, aujourd'hui, il paraît se complaire.

Vincent Bouquet, pour l'équipe de sceneweb – www.sceneweb.fr

Sélection Libé Théâtre : les spectacles à ne pas manquer cet automne

◆ **Réservé aux abonnés** Adèle Haenel, Vimala Pons, Pascal Rambert ou Christophe Honoré, des textes féministes portés haut, la guerre disséquée sur un plateau et la question sociale en force... «Libé» a fait ses choix dans une rentrée «scènes» engagée.



«Honda Romance», de Vimala Pons, «le Sommet», de Christoph Marthaler et «le Paradoxe de John», de Philippe Quesnes et Laura Vazquez. (Matthias Horn. Vivarium Studio/Vimala Pons Image générée IA)

« «Nexus de l'adoration» de Joris Lacoste : un carnaval chatoyant, un voving musical décapant inoxydable. »
par Geneviève Charras, 26/09/25

vendredi 26 septembre 2025

● "Nexus de l'adoration" de Joris Lacoste : un carnaval chatoyant, un voving musical décapant inoxydable.



Créé avec succès au Festival d'Avignon en juillet, le dernier projet de Joris Lacoste est un spectacle « pop-liturgique » sur l'hétérogénéité de nos modes d'existence et de nos expériences du monde.

Nexus de l'adoration imagine un nouveau culte pour notre temps, une religion de l'inclusivité maximale dont le principe serait d'embrasser toutes les formes de vie (et de non-vie), de respecter toutes les manières d'être, de célébrer toutes les choses : une cigarette électronique et un amas galactique, une mitochondrie et le dernier son de Jul, un cerf dans la brume et un orgasme multiple, un triple-double de Simone Biles et une fausse moustache, une motion de censure et un grec complet sauce algérienne. Cette multiplicité radicale est une condition de notre temps. Réunissons-nous pour inventer la cérémonie qui la célébrerait.

« «Nexus de l'adoration» de Joris Lacoste : un carnaval chatoyant, un vowing musical décapant inoxydable. »
par Geneviève Charras, 26/09/25

Un nexus est une connexion, généralement là où de multiples éléments se rencontrent. Lien, liaison, communion, tout contribue ici à tisser des relations entre les protagonistes, les situations, les disciplines artistiques requises pour faire union, réunion, assemblée, forum, agora Alors voici un portail grand ouvert pour passer murailles incultes mais épris de cérémonies spirituelles d'un genre nouveau. La scène devient lieu de partage et de communion pour une tribu, une gentille horde, une meute docile et bien dressée à de nouveaux instruments de foi et de croyances... Une célébration païenne se profile au fur et à mesure dans l'arène scénique où chacun existe, connecté, relié comme cette fleur "la renouée". C'est la danse, la chorégraphie qui soude l'ensemble dépareillé de cette fresque épique et picaresque à la diable. Les officiants de cette grand-messe sans nef ni clocher sont unis par une singulière parole, des gestes mesurés, souples aléatoires dans ce grand espace ouvert, habité par les musiciens et leurs instruments. La musique, hybride et déjantée sourd de cette assemblée explosive qui rayonne, bon-enfant, bienveillante. Comédie musicale ou divertissement savant, cet opus est source de diversité, d'engagement pour œuvrer vers un langage commun que chacun peut utiliser à sa guise pour naviguer sur cette mer intranquille. Nexus sera le dieu des divergences, du soulèvement jubilatoire des corps vêtus de lambeaux chatoyants, d'un pelage quasi animal révélant nos inclinaisons vers d'autres mondes. De ce joyeux fatras ambiant, cette cavalcade intranquille colorée et burlesque, on ressort essoré mais ni blanchi ni repassé: pas de manières, de codes imposés pour cette représentation d'une cour des miracles utopique, ludique. Les règles du jeu ne sont pas communion solennelle ni repentir ou confession: si une nouvelle religion est née c'est une façon d'être plurielle, La parole n'est pas divine, elle est danse et musique, expression de l'altérité dans une agora rythmique facétieuse. Au final de ces deux heures d'office pour pèlerins assoiffés, encore quelques injonctions en direction du public: en voulez-vous, en voilà de farces et attrapes de comédie humaine bien relevée. "J'adore....." aurait chanté Katerine!

« «Nexus de l'adoration» de Joris Lacoste : un carnaval chatoyant, un vowing musical décapant inoxydable. »
par Geneviève Charras, 26/09/25

Déroutant, Hybride, Captivant.

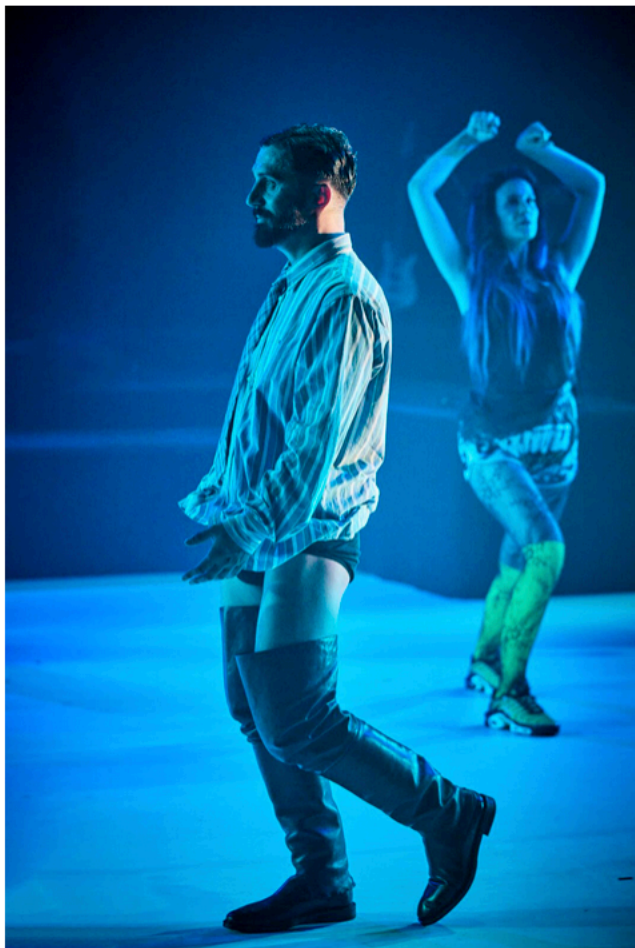
Joris Lacoste, auteur et metteur en scène depuis les années 2000, explore les frontières entre poésie, performance, musique et danse. En 2007, il fonde le collectif Encyclopédie de la parole, créant des pièces présentées dans le monde entier. Son nouveau spectacle est pop-liturgique : neuf interprètes chantent, dansent et prennent la parole pour inventer un culte inédit. Il célèbre la différence, la dissonance et la diversité, sans chercher l'uniformité.



Photos © Christophe Raynaud de Lage

Le plateau est presque vide. Et pourtant, tout s'y joue. Neuf interprètes occupent l'espace, chacun porteur de son propre monde. Corps, voix, gestes, objets, instruments : tout circule, tout se répond, tout coexiste. La cérémonie commence comme une litanie : objets du quotidien, icônes pop, souvenirs intimes, événements historiques se mêlent. Les interprètes scandent, chantent et jouent avec leur voix, formant un chœur envoûtant où tout se répond et se transforme. *Nexus de l'adoration* ne suit pas d'histoire linéaire. Il montre la diversité du monde et des expériences humaines. Les interprètes, par leurs corps, voix, gestes et instruments, donnent vie à cette pluralité. Un spectacle surprenant qui amuse, fascine et se découvre.

« «Nexus de l'adoration» de Joris Lacoste : un carnaval chatoyant, un voving musical décapant inoxydable. »
par Geneviève Charras, 26/09/25



Photos © Christophe Raynaud de Lage

La mise en scène et la musique, toutes deux signées **Joris Lacoste**, orchestrent le spectacle avec minutie. Le chaos s'organise avec fluidité : gestes, regards, voix, objets et chorégraphies se répondent et coexistent. Poésie, humour et inventivité transforment le quotidien en magie. Pop, électronique, vocale et répétitive, la musique accompagne les litanies, les danses et les improvisations. Les sons se mêlent et se répondent, créant une énergie vibrante qui entraîne le public.

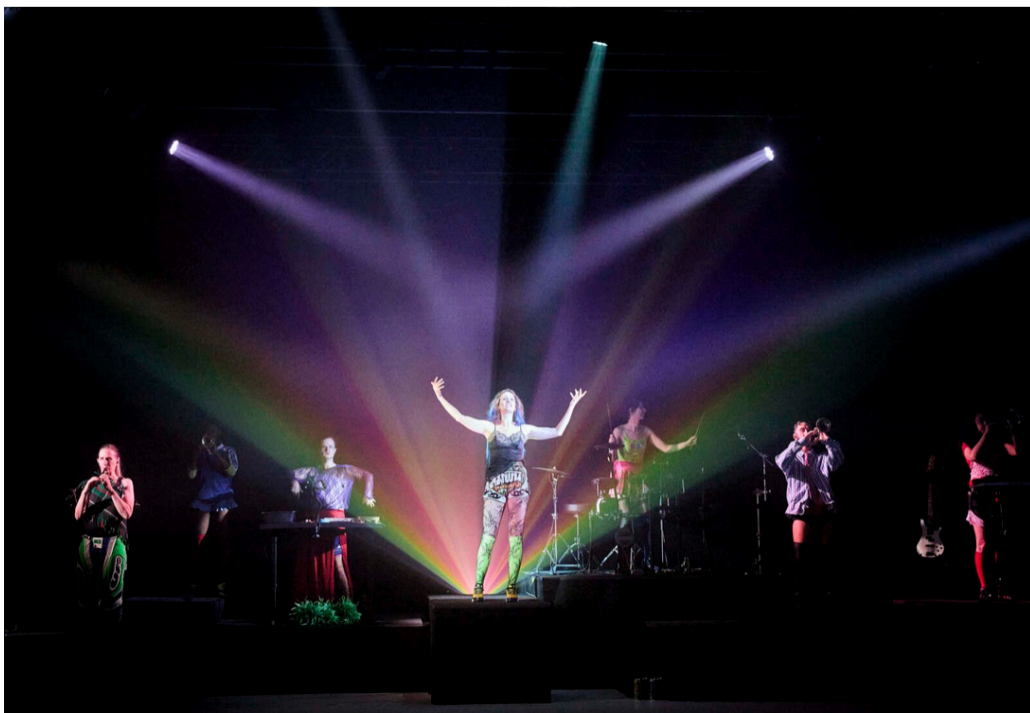
La scénographie et la lumière, toutes deux conçues par **Florian Leduc**, plongent le spectateur dans l'univers du spectacle et font ressentir l'intensité de chaque scène.

Le plateau, dégagé et ponctué de quelques plateformes, permet de voir chaque geste, chaque mouvement, chaque interaction. Des faisceaux colorés — roses, bleus, rouges — sculptent l'espace, en modulent l'atmosphère et orientent le regard du spectateur. La lumière renforce l'intensité de chaque tableau.

« «Nexus de l'adoration» de Joris Lacoste : un carnaval chatoyant, un voving musical décapant inoxydable. »
par Geneviève Charras, 26/09/25

Les costumes de **Carles Urraca**, éclatants et originaux, se déclinent en body fluo, streetwear hybride, mini-kilt, avec des touches glam et queer. Chaque tenue apporte couleur et vitalité, donnant vie à chaque geste sur scène.

Les interprètes: **Daphné Biiga Nwanak, Camille Dagen, Flora Duverger, Jade Emmanuel, Thomas Gonzalez, Léo Libanga, Ghita Serraj, Tamar Shelef, Lucas Van Poucke**, certains jouent des instruments — synthétiseurs, percussions, claviers, boîtes à rythmes — tandis que d'autres chantent, parlent, dansent ou improvisent. Tous alternent les rôles, se croisent, se déplacent ; corps, voix et son se mêlent. Chorégraphies, confidences intimes, discours vifs : chaque geste, chaque son, chaque parole rend le spectacle vivant et vibrant.

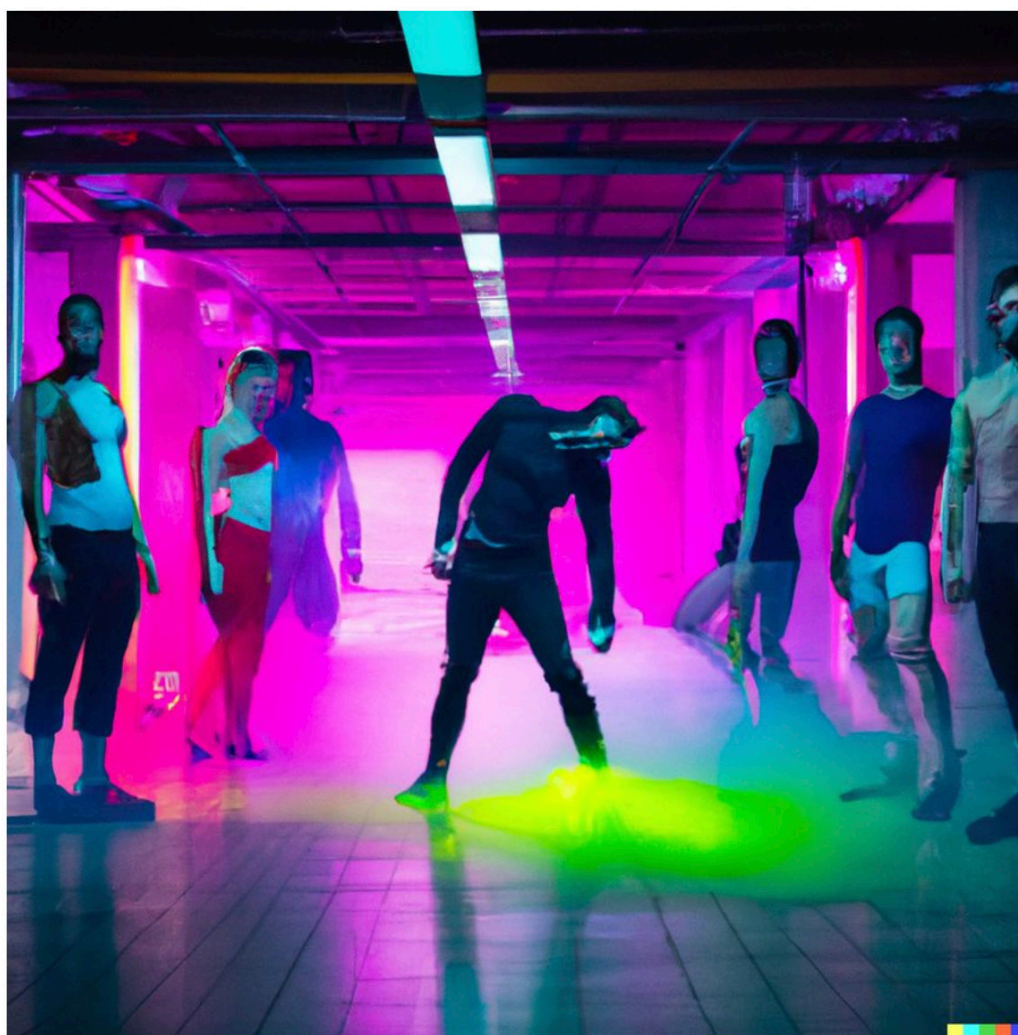


Photos © Christophe Raynaud de Lage

Nexus de l'adoration est un spectacle vivant et surprenant, où musique, gestes, paroles, lumière et costumes se mêlent. Poétique, drolatique, percutant et inventif, il célèbre la diversité, la différence, la dissonance sans chercher l'uniformité. Un univers éloquent, captivant, plein de vitalité et de magie.

« «Nexus de l'adoration», le flamboyant inventaire du monde de Joris Lacoste
par Arthur Lefebvre, 8/12/25

« NEXUS DE L'ADORATION », LE FLAMBOYANT INVENTAIRE DU MONDE DE JORIS LACOSTE



« «Nexus de l'adoration», le flamboyant inventaire du monde de Joris Lacoste
par Arthur Lefebvre, 8/12/25

**NEXUS DE L'ADORATION – Conception, texte, musique, mise en scène,
chorégraphie Joris Lacoste – MC 93 Bobigny – Du 4 au 7 décembre 2025. Dans le
cadre du Festival d'automne à Paris.**

*(Une fois n'est pas coutume, nous publions un autre regard sur cette pièce, en
contrepoint de l'article que nous avons publié de notre chroniqueuse qui l'avait vue -et
peu appréciée- lors du dernier festival d'Avignon)*

C'est une lente chorégraphie des officiants dans une brume discrète. Fond d'orgue à
tendance répétitive hypnotique. L'adoration a déjà commencé quand nous entrons. Peut-
être depuis longtemps. Ou peut-être que rien n'est fini. L'espace semble immense.
Comme une cathédrale païenne bardée de lumières disco. C'est Nexus. Joris Lacoste en
maître d'œuvre accompagné d'une bande d'acteurs musiciens danseurs performeurs tous
formidables au féminin et au masculin. Ils et elles vont manier avec un indéniable brio
l'art de la liste. Près de deux heures trente mais tout pourrait ainsi perdurer. Le temps des
choses deviendrait infini. Ou plutôt ne semblerait plus exister.

Nexus. En latin « lié ». Connexion entre différents éléments. Et aussi jonction
intercellulaire. Et aussi psychotrope. Et aussi vocable employé dans les jeux vidéos. Et
aussi dans la Rome antique, citoyen ne pouvant payer ses dettes et devenant esclave de
son créancier. Et aussi d'autres choses. Toutes ces « choses » justement. Car c'est bien
de cela dont il s'agit. Les choses. Un grand récitatif finement orchestré de tous ces
concepts divers et variés qui agitent le monde. Le forment et le déforment. Dans une
globalité ouverte. Lui donnent sens ou non sens. L'emplissent ou le vident. Choses du
quotidien ou d'ailleurs. Futiles inutiles volatiles ou fertiles. Et nous, « frères humains »
unis dans le grand fatras du monde comme soudain peuple d'une planète qu'on pourrait
dire surréaliste. Unis au gré des listes. Des convergences. Des divergences. Des
ressemblances. Des différences. Des utopies et des croyances. De nos banalités perdues.
Éclats de nos jours fragiles. De nos parcours tangente. De nos folies. Solos ou
collectives. Fragments de notre consumérisme effréné. Fulgurances intellectuelles.
Chants monstrueux de nos désordres. Le Nexus devient un long poème de nos
quotidiens épiques et désordonnés. De nos conquêtes. Abandons. De nos espoirs.

« «Nexus de l'adoration», le flamboyant inventaire du monde de Joris Lacoste
par Arthur Lefebvre, 8/12/25

C'est chanté. Dansé. Scandé. Passé au vocodeur. Empli de musique et de lumière. C'est joyeux. Tonique. Ironique et cruel. Intime et universel. Sublime et dérisoire.

C'est un cérémonial qui feuillette le monde avec lucidité. Parfois même à l'envers. Ce sont des actrices et des acteurs – ceux qui actent- qui ont visiblement plaisir à nous énumérer ce que nous inventons pour vivre et peut-être parfois survivre. Slip rose Barbie et cuissardes de cuir noir short de boxe ou mini kilt sur bas résilles. À la trompette au synthé à la guitare ou à la batterie, pétillants langoureux séducteurs ou nostalgiques ils nous tendent leur miroir avec légèreté malice et gravité. Nous donnent à voir et à entendre ce long et beau poème. Nexus le poème de vie. De mort. Peut-être d'une autre vie.

Arthur Lefebvre

« «Nexus de l'adoration», une inextinguible et flamboyante « messe pour le temps présent »
par Marie-Hélène Guérin, 9/12/25



Nexus de l'adoration : une inextinguible et flamboyante « messe pour le temps présent »

9 décembre 2025 / 0 Commentaires / dans Critiques, Et Compagnies..., Théâtre contemporain / par Marie-Hélène Guérin

Joris Lacoste, auteur créateur protéiforme, a fondé en 2007 le collectif Encyclopédie de la parole qui explore le langage, « l'oralité » dans sa diversité, par la collecte, le répertoire et la ré-appropriation de toutes formes d'expressions orales, privées ou publiques, institutionnelles ou spontanées, chorales ou solitaires, pour en faire matériau, rythme, chair, de création. Ce « Nexus » pourrait être une extrapolation de ce vaste projet.

Le titre « Nexus de l'adoration » apocope le programme du spectacle : c'est à un prolifique, encyclopédique, foisonnant « nexus de l'adoration des choses » que Joris Lacoste et ses comparses nous invitent.

Un nexus, c'est un nœud, un lien, un entrelacement, une imbrication. L'endroit où tout se rejoint. *Nexus de l'adoration*, c'est un torrent inextinguible, une pelote qui se dénoue, la célébration des choses, c'est-à-dire du monde, des humains, de leurs objets et peurs, de leurs joies et paysages, de leurs enfantillages et de leurs inventions.

Dans une fumée rampante, avec des lenteurs de butôt les officiants de la cérémonie déambulent, mécaniques fermés sur eux-mêmes encore, corps et tenues hétérogènes, peaux, âges, genres et silhouettes diverses, en leggings et résille, jupes longues ou courtes, bottes et sneakers, costumes au fluo urbain, lycra et synthétique, assemblages disparates et dysfonctionnels. Leurs paroles indistinctes prennent corps, les mots se détachent et commencent une étrange litanie, sur les sons électro coulant des claviers de Léo Libanga, co-auteur de la captivante création musicale.

« «Nexus de l'adoration», une inextinguible et flamboyante « messe pour le temps présent » par Marie-Hélène Guérin, 9/12/25

« La langue d'une girafe, une story instagram, un courrier indésirable, un odeur de chien mouillé, une chanson de Luis Mariano, un piano désaccordé »

Inventaire d'un monde technologisé mondialisé

inventaire de ce qui laisse des émotions

inventaire de ce qu'on oublie

inventaire de ce qui nous importe

En un prologue virtuose – gestuelle millimétrée de robote maîtrisant son nervousebreakdown, IA démente qui bugue, et change de voix pour citer (« *prières et salutations sur eux* ») en VO Pina Bausch, Karl Marx ou Bad Bunny -, Daphné Biiga Nwanak se fait marraine-présentatrice du projet « *Mesdames et messieurs, cher public, bonsoir. Soyez tous et toutes les bienvenus dans ce Nexus de l'adoration des choses. C'est avec une joie profonde et une immense gratitude que nous nous réunissons aujourd'hui pour chanter la gloire du Tout-Venant* ». Nous voilà prévenu, personne ne sera pris en traître : « *ça va nous prendre un peu de temps, mais la vie est infinie alors on s'en bat les couilles* ».

« La moindre des choses est venue ce soir.

Elles sont toutes là.

Toutes les choses sont libres et égales en droit »

On va chanter et danser toutes les choses – sans hiérarchie ni ordre.

La litanie paraît tautologiquement systématique, mais déjà des grains de sable se glissent dans la mécanique. Les interprètes ne sont plus seulement les vecteurs du nom des choses, mais s'en font les commentateurs par de modestes « ouais », « carrément » qui en succinctes syllabes anéantissent l'apparente neutralité de la profération.

Ils vont bientôt s'emparer, chacun son tour, d'une chose chère à leur cœur, un sachet d'aspegic, une tierce picarde, un sachet de whitewidow weed, un rouleau compresseur, les thermes de Caracalla, dire ce qu'on aime et pourquoi. La liste accepte de se déployer, se déplier, les mots se nourrissent des corps et des esprits de leurs locuteurs pour se faire fragments de vie.

« «Nexus de l'adoration», une inextinguible et flamboyante « messe pour le temps présent » par Marie-Hélène Guérin, 9/12/25

Une femme patchwork-cadavre exquis – cheveux d'Ariana Grande, yeux de MBappé, oreilles de Sigmund Freud, peau de Marie Curie -, se détache du groupe : à elle seule elle est la fractale du spectacle, condensant la proposition du spectacle d'englober le monde et ses richesses minuscules ou imposantes, dérisoires ou apocalyptiques.

« Un Picsou géant, une nouvelle période glaciaire, un championnat interdépartemental de motocross, une ivresse des profondeurs, la mise à jour d'un système d'exploitation »

Forme et sujet se répondent : à la volonté programmatique de dresser la liste exhaustive des choses fait miroir la multiplicité des langages mis en jeu, des figures de style, des registres musicaux, des tentatives chorégraphiques.

Langages de métier, de gamer, langages hermétiques-toc, listes de courses, protocole http, SMS, confessions, péroraions / Voix nues ou ultravocodées, phonation inversée (démonstration et justification morales irrésistibles par Lucas Van Poucke) et vocalises, langues multiples / Pop acidulée, slam méridional, incantations, pop-rap, romantico-K-pop avec chœurs suaves et lumière rose, mélancolique trompette naturelle, et même de l'eau sonorisée (et c'est très beau) / Sardane, sarabande, modernjazz, irish step dance, solo frénétique : *Tentative d'épuisement d'un lieu parisien* croisé *Exercices de style*, geste péreco-quenaldien de s'emparer de tout, pour évoquer tout.

Les neuf interprètes, dont on peut saluer la plasticité et l'engagement physique et sensible, sont infatigables jongleurs de sensations et de verbe, rouages dans l'engrenage de la machine à dire les choses ou flamboyants soliloqueurs.

Il y a beaucoup de drôlerie dans cette performance collégiale, télescopages volontairement farfelus, saynètes burlesques, jeux de mots et de gestes.

Mais dans cette grande farce du monde, dans cette avalanche de mots qui racontent aussi une société saturée d'objets autant que de concepts, de pensées fossilisées et de faux-semblants, Joris Lacoste et ces interprètes et co-auteurs imposent des silences, des respirations, et le surgissement de l'intime, du grave, de l'émotion. Telle la magnifique parenthèse, sobre, poignante, de Tamar Shelef, toute agitation tue, debout seule pudique et généreuse, livrant les choses – moments, gestes et sentiments – du deuil de sa mère. Volonté de montrer que dans cet inventaire des choses, tout a sa place, l'impalpable, le fondamental comme l'anecdotique. Volonté aussi de laisser chacun évaluer ce qui pèse et ce qui est négligeable, car qui sait ce qui mérite d'être chanté ? qui sait si cette canette de soda n'est pas l'enfance perdue, la madeleine de Proust, de quelqu'un ? qui sait si une chose forte n'est pas égale à une chose fragile ?

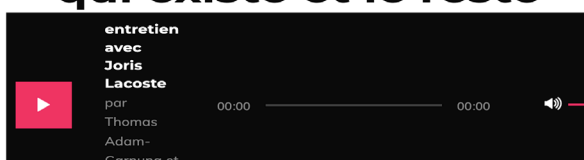
Ce *Nexus* ne se laisse pas appréhender facilement. Touffu, fantasque, répétitif et disruptif, il peut déranger, déstabiliser – laisser perplexe ?

« *C'est normal, y'a beaucoup de choses dans le monde, on peut pas tout comprendre, tout com-prendre, tout saisir ensemble, tout embrasser, confirme l'impeccable Thomas Gonzales – parfait dans toutes ses incarnations. J'dirais c'est normal de ne pas tout comprendre, mais c'est aussi normal de ne pas pas-comprendre. Parce que c'est simple.* »

« « Nexus de l'adoration », messe pour tout ce qui existe et le reste »
par Thomas Adam-Garnung, 09/12/25



messe pour tout ce qui existe et le reste



Il s'agit d'une cérémonie. D'une célébration. D'une messe, disons-le sans détour. Une messe qui entreprend de chanter les choses du monde, toutes les choses du monde, celles qu'on chérit comme celles qu'on abhorre, celles qui nous traversent, nous encomrent, nous enchantent ou nous abîment. Un chant liturgique qui pourrait se poursuivre jusqu'à la fin des temps, au-delà même du spectacle, dans cette logique de continuation infinie qui rappelle *L'île du salut* de Mathias Langhoff : un spectacle sans fin pour une matière sans bord.

C'est donc moins une pièce qu'un concert auquel nous sommes conviés. Un concert étiré, ralenti, délicieusement suspendu, comme s'il obéissait à un commandement de John Cage : « si tu peux le faire en deux minutes, fais-le en quatre ». Une comédie musicale *hippie chic new age queer* qui glisse tranquillement vers le cours de fitness doux, le rituel communautaire ou la prière profane. Une chorale de fées radicales (oui, fées, parce que leur puissance tient moins à leur voix qu'à cette façon de faire apparaître le monde en chantant) qui juxtaposent, sans hiérarchie apparente, les éléments de l'étant passé, présent et à venir. Rien n'est oublié. Tout est accueilli. Et le public n'est jamais loin de chanter avec elles ; il ne manque réellement que les textes sur les prie-Dieu pour qu'on puisse suivre les litanies comme on suit un chant grégorien

C'est impitoyablement drôle. C'est d'une intelligence rare. Et surtout, c'est remarquablement composé. Car tout est écrit, millimétré, même quand cela donne l'impression de se déployer avec la légèreté d'une improvisation cosmique. Le spectacle repose sur un double plan : celui de la fiction : célébrer le tout-venant dans une joie sans cynisme, et celui de sa propre mise en scène, qui organise avec une mauvaise foi réjouissante ce qui sera célébré et dans quel ordre. Mis côte à côte, les insignifiants se mettent à parler, à produire du sens, à tisser du lien. Le monde devient une constellation où les choses se répondent malgré elles. C'est souvent absurde, évidemment, comme

« « Nexus de l'adoration », messe pour tout ce qui existe et le reste »
par Thomas Adam-Garnung, 09/12/25

Le spectacle, malgré la virtuosité de sa construction, reste d'une grande douceur. Une méditation guidée, oscillant entre tragique et farce sans jamais verser dans l'un ou l'autre. On y cherche malgré soi ce qui tiendrait lieu d'homélie, ce qui évoquerait la paix du Christ, ce qui dans ce rituel profane fait signe vers le sacré. Même la société de consommation y apparaît comme un rituel à part entière, un fétichisme de la marchandise qu'un marxiste pur et dur, car Lacoste en est un, pointe avec une habileté tranquille, presque invisible.

On pourrait croire que la juxtaposition de tout ce qui existe mène au relativisme. C'est l'inverse. Tout est organisé. Le plateau affiche des identités queer. La recette du cocktail Molotov, la kétamine et la white widow côtoient deux évocations de Spinoza et, en creux, le rhizome deleuzien (on l'a dit), le panopticon foucauldien. On est clairement chez les wokistes et c'est tant mieux. Lacoste permet aux choses que l'on désire et à celles qu'on voudrait éviter de s'entrechoquer, poussant l'intersectionnalité à son point de combustion. Produisant ici un espoir incandescent dans un monde si sombre.

Et puis il y a les formes. Une suite de choses devenue suite de formes : cours de fitness aérobic, sermon d'une intelligence artificielle, coaching de développement personnel, concert electro à la Laurie Anderson (vocodeur en majesté), stand-up, chorégraphies qui convoquent tour à tour Pina Bausch et Anne Teresa de Keersmaecker (Rosas danst rosas est bien cité). Une liste à la Pérec, et, plus profondément encore, une mise en œuvre de la méthode W, cette boîte à outils indispensable pour penser le spectacle vivant. Rien n'est laissé au hasard. Et au moment même où le spectacle pourrait sembler distant, presque froid, surgit l'évocation du décès de la mère de l'une des interprètes, instant de grâce intime immédiatement suivi d'une farce de Thomas Gonzalez, comme pour rappeler que le pathos n'est pas leur langue.

Dans *1984*, Orwell décrivait la novlangue comme une arme pour empêcher la révolte : si on supprime le mot, on supprime l'idée. Ici, tout se passe comme si Lacoste nous rendait notre pouvoir en nommant les choses. Toutes les choses. Il y a là un geste politique profond, un véritable empowerment : redonner aux mots leur pouvoir d'agir.

Nexus de l'Adoration est une forme poétique, jouissive, absurde, nécessaire. Un spectacle qui transforme presque malgré nous les spectateurs en adeptes. Non pas d'une idéologie, mais d'un regard : celui qui accepte enfin que tout soit lié, que tout fasse monde, que tout soit digne d'être chanté. Un spectacle d'une générosité rare, d'une intelligence joueuse, d'une beauté discrète et entêtante. Un spectacle qui nous donne envie, oui, d'adorer le monde, même ses détails les plus infimes.

N'en déplaise aux haters.

Thomas Adam-Garnung

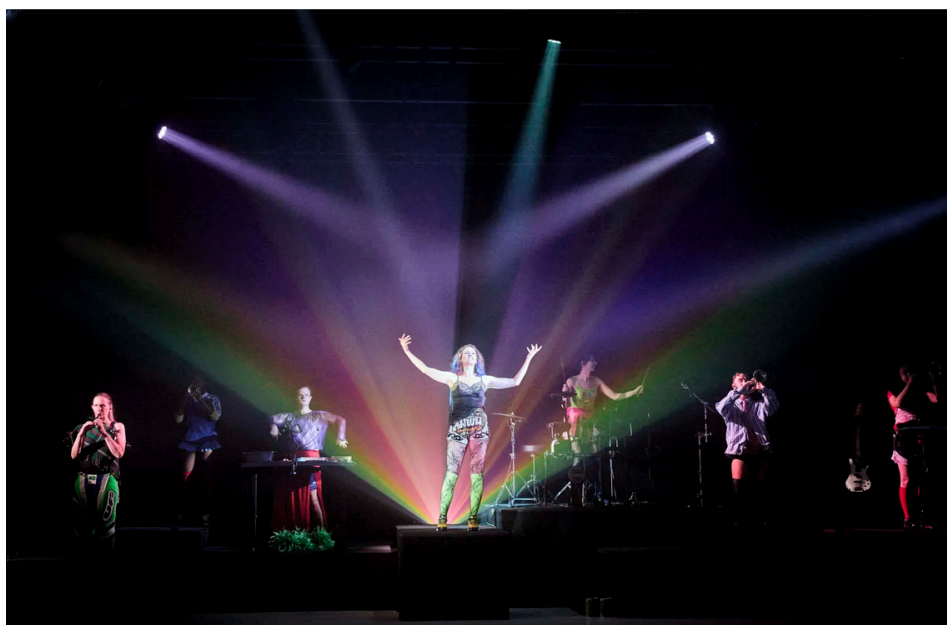
« « Nexus de l'adoration », mettre sur le même plan toutes les choses de la vie. »
par Sarah Franck, 10/12/25

MUSIQUE, THÉÂTRE, DANSE, PERFORMANCE

NEXUS DE L'ADORATION. METTRE SUR LE MÊME PLAN TOUTES LES CHOSSES DE LA VIE.

10 DÉCEMBRE 2025

Rédigé par Sarah Franck et publié depuis Overblog



Phot. © Christophe Raynaud de Lage

***Et si tout avait de l'importance ? Et si, à la fin, l'accumulation des tout
pleins d'importance conduisait au rien ? Joris Lacoste crée un monde
où, finalement, tout et rien s'équilibrent dans une ronde rythmée et
joyeuse des équivalences et des différences.***

Ils sont neuf personnages en tenues qui reprennent les codes vestimentaires de la mode actuelle : shorts, motifs fluo, dentelles, maillot de foot, associations insolites avec bottes hautes et cravate. Une assemblée disparate à la gestuelle robotisée qui occupe la scène, chacune et chacun accomplissant dans la pénombre les mêmes gestes mécaniques à intervalles réguliers. Un groupe déjà marqué par la différence, le décalage, le hors cadre que la lumière chaude qui inonde ensuite le plateau va mettre en mouvement.

Une cérémonie attrape-tout pop-liturgique

Se détachant du groupe, d'une voix métallique qui accompagne sa gestuelle robotique, Daphné Biiga-Nwanak ouvre la cérémonie en s'adressant au public. « C'est avec une immense gratitude, énonce-t-elle, que nous nous réunissons aujourd'hui pour nous élever ensemble au niveau zéro et chanter la gloire du Tout-Venant. »

Commence alors, rythmée par le battement de cœur de la batterie, une grande marée d'énumérations puisées dans la vie quotidienne, une litanie parlée-chantée passée au vocodeur. Un coup franc de football y côtoie une grève du personnel navigant, aux allocutions d'aide à l'emploi succède une chanson de Luis Mariano, une cathédrale gothique précède un sabre-laser et un piano désaccordé, le rythme des interventions conduisant à un chœur disparate et cocasse.

Nous voici plongés dans un assemblage qui ajoute à l'addition Jean-Michel Blanquer et Patricia Kaas, les violences policières et Sainte-Soline. Un amas de choses à chanter tandis que l'un des participants annonce : « Nous ne transigeons pas avec les valeurs essentielles. » Le ton est donné. Dans le refus de trier, chacun fera son marché, comme dans la société d'aujourd'hui soumise au bombardement d'informations qui mettent le dérisoire comme le fondamental sur le même plan.

Danse, musique, lumière et jeu pour un spectacle total

Dans ce monde dépourvu de repères et de directions imposées, la forme du spectacle est à l'avenant. Alternant parties chorégraphiées et parlées, jouant du collectif et du singulier, le spectacle entraîne le spectateur dans un univers qui chemine entre des mondes. Entre déstructuration des gestuelles, géométrisation et dynamique des figures chorégraphiées qui empruntent au hip-hop et adresses humoristiques au public, qui vont de l'alexandrin au style télégraphique de WhatsApp, le spectateur est plongé dans un univers qui pioche sans vergogne et avec bonheur à tous les registres.

La musique, de son côté, composée par Joris Lacoste et Léo Libanga, louvoie entre différents styles musicaux et introduit, avec sa rythmique électronique à la console, une dimension obsédante et hypnotique, accompagnée par les percussions de Flora Duverger. Là encore les frontières disparaissent lorsque Léo Libanga participe – partiellement car la partition sonore le sollicite – à ce qui se passe sur la scène ou lorsque Flora Duverger, infatigable artiste tout-terrain, s'intègre dans les ballets quand elle ne participe pas aux énoncés textuels qui pleuvent en avalanche.

La lumière de Florian Leduc, qui est en même temps le scénographe du spectacle, contribue à cette cacophonie du quotidien en reprenant des codes de boîte de nuit et l'univers des DJ parties où le jeu des lumières, loin d'être anecdotique, ajoute, par sa discontinuité perturbatrice, à la perte de repères qui conduisent au lâcher prise. Éclairages directionnels, faisceaux lumineux, variations permanentes des couleurs donnent une dimension festive en même temps qu'ils vont dans le sens de l'éclatement dans toutes les directions qui caractérise le spectacle.

Une progression vers le plus « politique »

Ce portrait explosé, en miettes, iconoclaste de notre société, sans renoncer aux énumérations et rapprochements guidés par les homophonies, s'infléchit peu à peu. Les bébés phoques continuent de faire la paire avec l'eczéma de Michel Houellebecq mais les stimulateurs clitoridiens avec effet d'aspiration se mélangent alors à un « hommage » ironique à Éric Zemmour et on se dirige, insensiblement ou presque, vers des considérations plus en résonance avec des modes de compréhension du monde.

Même si l'on continue, dans un chaudron qui mitonne tout et n'importe quoi, de détailler chaque partie du corps et ce qu'elles secrètent en les associant à Freud, Poutine, le Che, Salman Rushdie ou Almodovar, on s'oriente néanmoins vers un monde où « si la lumière était un fusil, rien ne distinguerait le jour de la nuit. » Un monde fou fou fou où Gaza, les opinions minoritaires et ce qui s'inscrit dans les creux du travail journalistique et qui prend dans le spectacle des allures de phonation inversée abondent dans le non-sens qui se dégage de ces équivalences accumulées.

L'irruption du récit intime

On se dirige alors vers des récits individuels dont la singularité accompagne la diversité qui traverse tout le spectacle, comme l'évocation par Tamar Shelef, partant de la ville où vivait sa mère, des derniers instants de celle-ci. L'un après l'autre, avec émotion ou plus ou moins humoristiquement, chacun évoque son attachement à un objet, à un personnage, à ce qui le fait vibrer, à des lieux emblématiques, fussent-ils les thermes de Caracalla, ou à un lien insolite à Chantal Ladesou, tissant ainsi des connections qui n'existaient pas.

Quant au sens, si tant est qu'il y en ait un et qu'au lieu de pointer dans une direction, il soit dans la dispersion, dans l'atomisation des perceptions et des concepts, il prête à toutes les interprétations. « J'dirais qu'c'est normal de ne pas comprendre, mais c'est aussi normal de ne pas ne pas comprendre », affirme l'un des personnages de cette drôle de symphonie concertante.

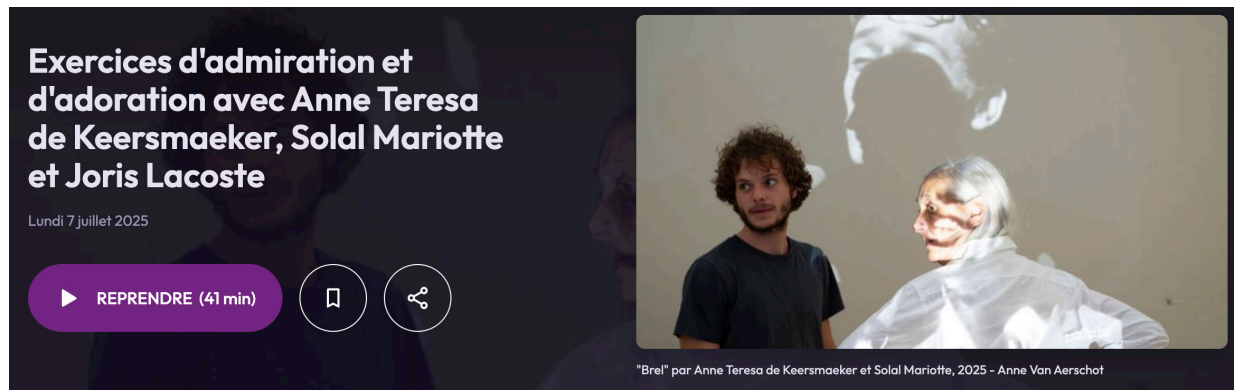
Image d'une société qui reçoit et traite en vrac des informations aussi diverses qu'un essai hyper-intellectuel, un rendez-vous à prendre, une fake news, la logorrhée d'un copain ou d'une copine et une vidéo de chaton mal-adroit, *Nexus de l'adoration* est une forme de photographie totem de ce que nous vivons. Mais faut-il l'adorer comme on rendrait un culte à une idole, y voir une façon de respecter toutes les manières d'être ? ou au contraire y trouver les bases d'une critique acerbe qui en dénonce tous les artefacts ?

L'histoire ne le dit pas et chacun retiendra, dans cette accumulation paradoxale sur les mille et un riens du quotidien, ce qu'il a envie d'y voir... Reste, dans tous les cas, un spectacle réjouissant qui donne de notre monde une vision aussi aiguë que pertinente. L'humour, dit le dicton, est la politesse des rois. En république, il appartient à tout un chacun.

RADIO RADIO



« Exercices d'admiration et d'adoration avec Anne Teresa de Keersmaecker, Solal Mariotte et Joris Lacoste » par Chloë Cambreling, "Les Midis de Culture", 7 juillet 2025



Anne Teresa de Keersmaecker et Solal Mariotte s'emparent des chansons de Jacques Brel dans un spectacle qu'ils jouent pour la première fois en France au Festival d'Avignon. Joris Lacoste imagine de son côté une nouvelle religion et signe "Nexus de l'adoration".

Avec

- Anne Teresa De Keersmaecker, chorégraphe belge
- Solal Mariotte, danseur et chorégraphe
- Joris Lacoste, dramaturge

“Nexus de l'adoration” de Joris Lacoste, une cérémonie pour chanter toutes les choses du monde

Avec *Nexus de l'adoration*, Joris Lacoste a conçu, écrit et mis en scène une cérémonie qui se donne profession de foi de chanter toutes les choses du monde jusqu'à la fin des temps. Une nouvelle religion, queer et sans hiérarchie, où se côtoient *“les micros de France Culture, les galaxies, les chargeurs de téléphone et les battements de cœur”* sur un même plan d'équivalence.

Cette ambition n'est pas sans rappeler celle de *l'Encyclopédie de la parole*, collectif fondé par Joris Lacoste, dont la démarche était davantage centrée sur la musicalité de la parole, mais qui abordait déjà l'idée d'hétérogénéité et de juxtaposition.

Avec sa nouvelle pièce, Joris Lacoste souhaite explorer les effets de cette juxtaposition dans la relation avec le public, car *“chaque spectateur a ses endroits d'identification”*. Un miroir tendu à notre société *“marquée par la gestion du disparate et de l'hétérogénéité”*.

Sur scène, cette hétérogénéité se traduit notamment par la variété des adresses et des registres. La cérémonie, forme accueillante, permet toutes les performances : du métal au R'n'B, les codes se croisent et se donnent comme un *“rappel malicieux de leur existence dans un monde commun”*.



[Écouter l'émission](#)

« Nexus de l'adoration »
 Coup de coeur de Pierre Lesquelen, Le Masque et la Plume, 20 juillet 2025

Avignon (2) : "La Distance",
 "Annette", "La lettre", "Les
 Paillettes de leur vie", "Les
 Perses"

Dimanche 20 juillet 2025

▶ ÉCOUTER (51 min)



La Distance, Tiago Rodrigues, 2025 - Christophe Raynaud de Lage / Festival d'Avignon



« Nexus de l'adoration » et « Occupations » : deux spectacles en forme d'inventaires

Le Regard Culturel de Lucile Commeaux , 9 décembre 2025

france
culture
Grille des programmes
Podcasts
Fictions
Documentaires
Savoirs
Arts et Création


"Nexus de l'adoration" et "Occupations" : deux spectacles en forme d'inventaires

Publié le mardi 9 décembre 2025 à 08:55

▶ ÉCOUTER (3 min)

🔖

🔗



"Nexus de l'adoration", un spectacle de Joris Lacoste, en tournée - Christophe Reynaud de Lage

ANNONCE





Demandez le programme!

Nexus de l'adoration

conception, texte, musique
et mise en scène Joris Lacoste

Théâtre Expert en brouillage des pistes, Joris Lacoste invente une drôle de comédie musicale en misant sur une foire de la consommation où tout s'accorde à nos désirs. Toutes les choses du monde seraient chantées, de la cigarette électronique à *Dragon Ball Z*, du tango argentin aux baleines à bosse. Mise en danse, et en musique, cette charade regorge de coq-à-l'âne poétiques. S'attachant à l'intime des corps, le spectacle prend les allures d'une ode à la différence. **Lire p. 40.**

Gymnase du lycée Aubanel, du 6 au 9 juillet
à 18h, en français, durée 2h 15.

*Derniers Feux,
de Maman Éclair*

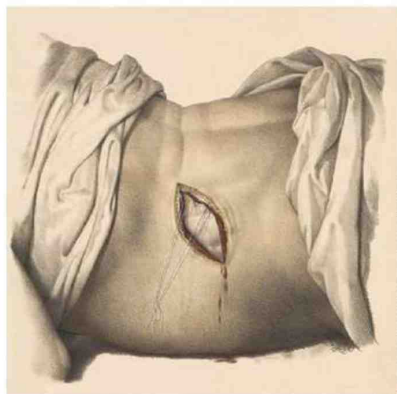
« Festival d'Avignon »
par Belinda Mathieu, 1 juin 2025

Culture

Festival

Du 5 au 26 juillet, le Festival provençal fait se côtoyer, voire se mélanger, les disciplines – théâtre, danse, chant –, autant portées par des pontes du genre que par des artistes émergents. Guide thématique des spectacles qui nous font saliver.

LA CHANCE AUX CHANSONS



Mariène Monteiro Freitas, *NÔT*, 2025

Après s'être penchée sur les partitions de Steve Reich et de Jean-Sébastien Bach, la star de la danse contemporaine flamande Anne Teresa De Keersmaecker entame un dialogue avec les chansons de Jacques Brel dans *BREL*. Avec le danseur Solal Mariotte, elle embrasse l'expressivité du chanteur entre breakdance et danse contemporaine millimétrée. Créé pour la Cour d'honneur du palais des Papes, *NÔT* de Mariène Monteiro Freitas explore un geste de survie inspiré par le personnage de Shéhérazade des *Mille et Une Nuits*. On espère retrouver chez la chorégraphe cap-verdienne sa relation fondamentale à la musique, elle qui signe des spectacles très rythmés et carnavalesques avec souvent de la musique live.

♦ ♦ ♦
BREL, à la carrière Boulbon, du 6 au 20 juillet, à 22h

♦ ♦ ♦
NÔT, dans la Cour d'honneur du palais des Papes, du 5 au 11 juillet, à 22h

♦ ♦ ♦

LE SENS DE LA FÊTE



Némo Flouret, *Derniers Feux*, 2025

Les corps se déchainent dans *Delirious Night* de la chorégraphe danoise Mette Ingvarsten. Neuf interprètes créent un rituel qui entend perturber l'ordre social, inspiré par la transe des manies dansantes médiévales. Entre jeu carnavalesque et esthétique garage, Némo Flouret fait jaillir dans *Derniers Feux* une communauté dansante et musicale, juste avant l'explosion d'un feu d'artifice. La promesse d'un joyeux chaos, qui ne délaïsse pas la précision et la virtuosité de la danse.

♦ ♦ ♦
Delirious Night, dans la cour du lycée Saint-Joseph, du 7 au 12 juillet, à 22h

♦ ♦ ♦
Derniers Feux, dans la cour du lycée Saint-Joseph, du 19 au 25 juillet, à 22h

♦ ♦ ♦

CULTURES ARABES

L'arabe est la langue vivante mise à l'honneur par le festival cette année. Les artistes palestiniens Bashar Murkus et Khulood Basel racontent la relation entre un escort et un vieil homme qui perd la mémoire dans *YES DADDY*, en tissant une réflexion sur la solitude. Avec *When I Saw the Sea*, Ali Chahrour fait entendre les voix des femmes migrantes au Liban soumises à l'esclavage moderne, en chant et en danse. Dans *Laaroussa Quartet*, Selma et Sofiane Ouissi rendent hommage aux femmes potières de Sejnane, en Tunisie. Sur scène, quatre interprètes dansent une partition créée à partir de leurs gestes et de leur savoir-faire.

♦ ♦ ♦
YES DADDY, au Théâtre Benoît-XII, du 24 au 26 juillet, à 18h

♦ ♦ ♦
When I Saw the Sea, à La FabricA du festival d'Avignon, du 5 au 8 juillet, à 13h

♦ ♦ ♦
Laaroussa Quartet, à La FabricA du festival d'Avignon, du 6 au 8 juillet, à 19h

♦ ♦ ♦

« Festival d'Avignon »
par Belinda Mathieu, 1 juin 2025

d'Avignon

EN LEUR HONNEUR VERS LE FUTUR

Culture

Le metteur en scène grec d'origine albanaise Mario Banushi rend hommage aux figures maternelles qui ont traversé sa vie dans *MAMI*. Et cela grâce à un théâtre visuel délicat, écrin pour la puissance émotionnelle de son vécu. Éric Ruf et la troupe de la Comédie-Française s'emparent du drame mystique *Le Soulier de satin* de Paul Claudel, mis en scène pour la Cour d'honneur, où l'on s'aime et se déchire. Dans *Le Canard sauvage*, le metteur en scène allemand Thomas Ostermeier réinvestit la pièce de Henrik Ibsen qui investigate dans une famille sclérosée par le mensonge.

♦ ♦ ♦
MAMI, au gymnase du lycée Aubanel, du 13 au 18 juillet, à 18 h 30

♦
Le Soulier de satin, dans la Cour d'honneur du palais des Papes, du 19 au 25 juillet, à 22 h

♦
Le Canard sauvage, à l'Opéra Grand Avignon, du 5 au 16 juillet, à 17 h

♦ ♦ ♦

Chez Joris Lacoste, des interprètes inventent la cérémonie d'une nouvelle religion dans *Nexus de l'adoration*. D'un mélange d'objets, de styles et de références hétérogènes – de Dragon Ball Z à la cigarette électronique en passant par le tango argentin – naît un univers étrange. Avec *La Distance*, Tiago Rodrigues imagine un futur proche, en 2077, où une partie de la population terrestre s'installe sur Mars pour échapper au dérèglement climatique. Dans ce monde dystopique, un père tente de communiquer avec sa fille, dialogue-miroir des incompréhensions entre les générations.

♦ ♦ ♦
Nexus de l'adoration, au gymnase du lycée Aubanel, du 6 au 9 juillet, à 18 h

♦
La Distance, à l'Autre-Scène du Grand Avignon - Vedène, du 7 au 26 juillet, à 12 h

♦ ♦ ♦

Par Belinda Mathieu

« Nexus de l'adoration Joris Lacoste » juin-juillet-août 2025



1

MUSIQUE / PERFORMANCE

Nexus de l'adoration Joris Lacoste

Un cerf dans la brume, un morceau de Jul, une prière, de la prose théorique, une vaporeuse, une motion de censure, une choré de K-pop. Aujourd'hui, tout coexiste dans un chaos culturel et social dont on ne peut faire sens. Un spectacle peut-il nous aider à synthétiser ce magma ? Metteur en scène et collecteur de paroles, Joris Lacoste imagine un rituel « pop-liturgique » où s'expriment sur un même plateau des identités a priori inconciliables. Une tentative d'inclusivité

radicale qui assume ses contradictions, portée par huit interprètes dans une suite de numéros musicaux chantés ou parlés. De la science à TikTok, des revendications communautaires aux références les plus triviales, ce *Nexus de l'adoration* embrasse tout et ose une fusion joyeusement dissonante des réalités qui composent, bon an mal an, nos sociétés contemporaines. (TC)

du 6 au 9 juillet au Festival d'Avignon

« Avant Avignon » « Nexus de l'adoration »
par Jérôme Gac, 21 juin 2025

Avant Avignon

» « Nexus de l'adoration »

Le Théâtre Garonne dévoile la nouvelle création de Joris Lacoste, avant sa présentation au «Festival d'Avignon».



Pour la première fois, le Théâtre Garonne propose en cette fin de saison « Les avant-premières avant Avignon » qui permet au public toulousain d'assister aux premières représentations des nouvelles créations d'artistes programmées cet été au «Festival d'Avignon». Si «Israel & Mohamed», de Mohamed El Khatib et Israel Galván, affiche déjà complet, il est encore possible d'obtenir des places pour découvrir «Nexus de l'adoration», de Joris Lacoste. Ce dernier invente un rituel haut en couleur et en musique, une cérémonie de religion fictive débordante d'humour et de poésie. Dans un monde où les appartenances sont multiples et les expériences singulières, ce spectacle pluridisciplinaire célèbre l'hétérogénéité, en imaginant un culte nouveau qui se donnerait pour mission de chanter toutes les choses du monde, de la cigarette électronique à «Dragon Ball Z», du tango argentin aux baïonettes à bosse. Le temps d'une cérémonie aux faux airs de comédie musicale, neuf interprètes entremêlent invocations absurdes et refrains pop, discours galvanisants et confidences troublantes, récits pince-sans-rire et chorégraphies RnB. En se jouant de la juxtaposition et de la collision d'éléments disparates, «Nexus de l'adoration» souhaite donner à entendre, loin d'un idéal universel et homogène, un joyeux concert de différences et de dissonances.

» Jérôme Gac

• Jeudi 26 et vendredi 27 juin, 20h30, au Théâtre Garonne (1, avenue du Château d'Eau à Toulouse, 05 62 48 54 77, theatregaronne.com)

Festival SUR LES SCÈNES D'AVIGNON

SPECTACLES Dès samedi, la Cité des papes redevient la capitale mondiale du théâtre pour trois semaines de représentations

En 1987, Antoine Vitez marquait l'histoire du festival par sa mise en scène du *Soulier de satin* en version intégrale avec la troupe de la Comédie-Française. Soit douze heures de représentation devenues mythiques. Près de quarante ans plus tard, les comédiens du Français dirigés par Éric Ruf retrouvent la cour d'honneur pour une nouvelle mise en scène de la pièce. Avec Marina Hands qui a pris la relève de sa mère Ludmila Mikaël, ce drame de Paul Claudel est l'un des événements de cette 79^e édition, à rattraper pour ceux qui l'ont manqué lors de sa création parisienne. Avec la langue arabe comme invitée d'honneur, la manifestation bientôt octogénaire attend autant de monde que l'an dernier, où 121 508 entrées se sont vendues dans le In. Parmi les 42 spectacles présentés cette année, certains dramaturges sont des habitués, comme Milo Rau, Thomas Ostermeier, Christoph Marthaler ou Tiago Rodrigues, le directeur du festival.

Brel selon Anne Teresa de Keersmaeker

D'autres pièces bruissent déjà de rumeurs enthousiastes, précédées par de bonnes critiques ou portées par leurs promesses. Parmi elles, *Fusées*, ou les aventures galactiques de deux clowns perdus dans l'espace : avec trois bouts de ficelle et beaucoup d'imagination, Jeanne Candel livre une fable burlesque et inventive entre mimes, théâtre et musique. La comédienne Sarah Le Picard y figure. On la retrouve également

dans une autre proposition aussi réjouissante qu'in vraisemblable, *Les Incrédules*, un opéra théâtral avec 52 musiciens qu'elle a coécrit avec Samuel Achache. L'argument ? Une femme apprend par téléphone la mort de sa mère au moment même où cette dernière franchit le seuil de sa porte. À partir de là, les deux artistes vont questionner l'héritage mère-fille et le sens du miracle de nos jours.

Avec *Nexus de l'adoration*, Joris Lacoste ne devrait pas manquer, lui non plus, de surprendre les spectateurs. Il y célèbre un culte nouveau à la diversité du monde, une ode aux différences, où il est question de cigarette électronique, d'un cerf dans la brume, de baleines à bosse ou de tango argentin, évoqués sous la forme de poèmes, de méditations rythmiques ou de chorégraphies de K-pop. Attendue aussi, *Gahugu Gato (Petit Pays)*, l'adaptation du roman de Gaël Faye où il raconte son enfance au Burundi.

D'autres témoignages d'exilés et de personnes venant de zones de conflits nous reviennent grâce au micro tendu par Aurélie Charon dans *Radio Live*, théâtre documenté nourri d'enquêtes journalistiques, de musique et de vidéos. Autre perspective réjouissante, le *Brel* d'Anne Teresa De Keersmaeker et du danseur Solal Mariotte, au pied des hautes falaises de la Carrière de Boulbon. Quand l'une des plus grandes chorégraphes de ces dernières années se produit dans l'un des plus beaux lieux du festival, le ren-

dez-vous est prometteur.

En marge du In, le succès du Off ne faiblit pas, avec 1 724 spectacles dont 490 créations et près 300 000 visiteurs pressentis. À retenir, *À la barre* de Ronan Chéneau, une déambulation théâtrale jusqu'au tribunal de justice d'Avignon sur les violences familiales. Autres spectacles à noter dans l'agenda du Off : *L'Article 353 du Code pénal*, d'Emmanuel Noblet, adapté du polar à succès de Tanguy Viel ; *Chinawood*, d'après le roman de Clovis Fouin, qui nous plonge dans les coulisses du tournage épique d'une superproduction chinoise avec Mike Tyson, mise en scène par Robin Goupil (Molière 2025 de la meilleure comédie pour *The Loop*).

Ou *Nous étions la forêt*, une comédie musicale écologique d'Agathe Charnet, jeune auteur dont tout le monde parle. Sous la direction de Léna Bréban, Philippe Torretton devrait aussi marquer les festivaliers en Figaro dans une nouvelle adaptation de la pièce de Beaumarchais, *La Folle journée*, ou *Le Mariage de Figaro*. Côté In ou côté Off, les belles occasions ne manquent pas pour battre les pavés de la Cité des papes. ●

ALEXANDRE BAUER

De belles occasions pour battre les pavés de la cité

Festival d'Avignon. Du 5 au 26 juillet.
festival-avignon.com

« Ensemble » c'est possible

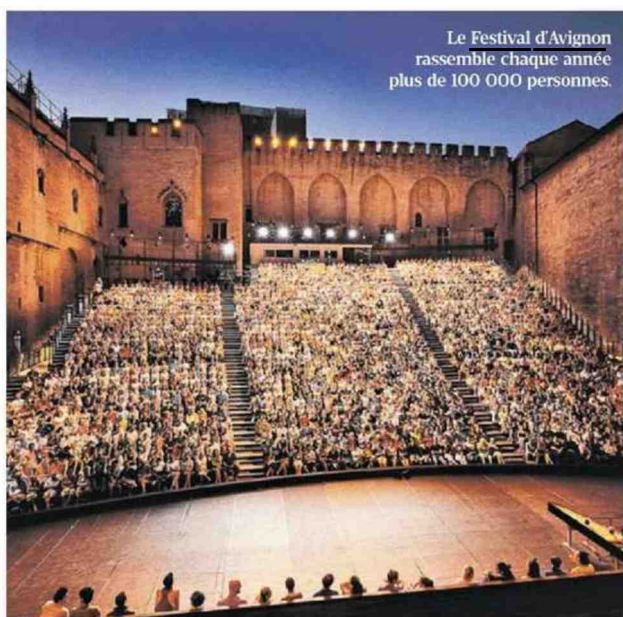
La 79^e édition du Festival d'Avignon s'ouvre samedi. Au menu, un Off foisonnant et la langue arabe invitée dans le In.

La diversité est un trésor », assène le metteur en scène Tiago Rodrigues à la veille de l'ouverture de son troisième Festival d'Avignon en tant que directeur du In, mission dont il s'acquitte dans la continuité de son prédécesseur Olivier Py. Fidèles ou de retour après des années d'éclipse, de grands noms de la scène – Anne Teresa De Keersmaeker, Milo Rau, Christoph Marthaler, Thomas Ostermeier – illuminent une programmation 2025 qui panache plaisirs et regards. Danse, théâtre, musique, performance, du plus loufoque au plus tragique en passant par les grands classiques

avec la venue attendue, neuf ans après *Les Damnés*, de la troupe du Français. Avignon éclaire les contrastes du monde et nous invite à les apprécier avec joie et curiosité plutôt que dans la défiance.

Comme il se doit, elle mettra à l'honneur une nouvelle génération du théâtre public déterminée à célébrer l'art de la scène, bousculer les esprits, hybrider les disciplines (Jeanne Candel, Émilie Rousset, Joris Lacoste...). Cette affiche se complète cette année d'une série de rendez-vous avec des créateurs issus du monde arabe parmi lesquels la Marocaine Bouchra Ouizguen, le Libanais Ali Chahrour, le Palestinien Bashar Murkus... Leur langue commune étant l'invitée de cette édition (après

l'anglais en 2023 et l'espagnol en 2024), elle se savourera notamment au détour de deux soirées musicales: le 14 juillet au rythme d'un concert hommage à l'« Astre d'Orient » que fut la chanteuse Oum Kalthoum (avec Camélia Jordana, Souad Massi, Natacha Atlas...), puis le 15 au détour d'une nuit blanche intitulée *Nour* (« nuit ») célébrant la poésie arabe en présence de Rima Abdul Malak, Naïssam Jalal, Walid Ben Selim, Emel Mathlouthi, etc. Un choix fort et dûment réfléchi en ces temps anxiogènes, secoués par les guerres et tragédies en cours. « Ensemble », nous dit le thème de cette 79^e édition ? Il est encore temps, et l'utopie Avignon est plus que jamais là pour ça. ALC.



Le Festival d'Avignon rassemble chaque année plus de 100 000 personnes.

CHRISTOPHE RAYNAUD / L'AGE FESTIVAL D'AVIGNON

« Journal de bord : Festival d'Avignon, jour 1 » par la rédaction, 5 juillet 2025



Journal de bord Festival d'Avignon, jour 1 : on est sur le pont

Aujourd'hui c'est l'ouverture, on aiguisé nos crayons, on trépigne pour Monteiro Freitas, on se languit d'Ostermeier. On croise tous les doigts.

par [Lucile Commeaux](#), [Anne Diatkine](#), [Sonya Faure](#)
et [Laurent Goumarre](#)

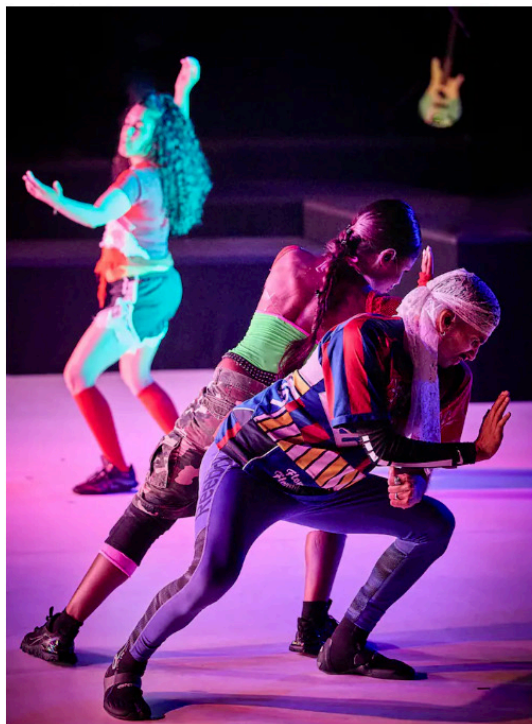
publié le 5 juillet 2025 à 18h03

«Sous les paupières», de Lou Chauvain, Marlène Monteiro Freitas et «Le Canard sauvage» de Thomas Ostermeier d'après Ibsen. ()

Et demain ?

Hâte de voir aussi ce qui se cache derrière la création de [l'ingénieur Joris Lacoste](#), **Nexus de l'adoration**, qui promet de parler de tango argentin, de baleines à bosse et de Dragon Ball Z, dans un genre de science-fiction musicale.

Gymnase du lycée Aubanel, à 18 heures. Durée 2 h 15



Journal de bord Festival d'Avignon, jour 3 : Gaza en bord de scène

Ce lundi, on invite Gaza au festival, on danse beaucoup (mais avec plus ou moins de bonheur) et on réinvente la déclaration d'amour.

par [Lucile Commeaux](#), [Anne Diatkine](#), [Sonya Faure](#)
et [Laurent Goumarre](#)

publié le 7 juillet 2025 à 18h35

«Nexus de l'adoration» et «Laaroussa Quartet». (Veerle Vercauten ; Christophe Raynaud de Lage)

C'est la première chose qu'on voit en sortant de la gare. Plus grand que les affiches du off qui volent sous le mistral : un grand drapeau avec écrit dessus «*Palestine stop au génocide*», vestige fier d'une manif qui s'est tenue là le jour même de l'ouverture du festival. Et à J3, on s'interroge, alors que [cette édition dédiée à la langue arabe](#) est bien avancée, alors que Tiago Rodrigues, son chef, a fait paraître sur Insta un texte fustigeant le massacre à Gaza, aussitôt suivi d'une tribune signée dans [Télérama](#) par tous les grands noms du théâtre. Alors qu'est-ce qu'il se passe sur scène ? [Joris Lacoste](#) consacre quelques minutes dans son grand Chant du monde à Gaza sacrifiée. Après avoir dansé Brel, Anne Teresa De Keersmaecker vient saluer drapée d'un keffieh qui paraît légèrement cosmétique. Ali Chahrour commence, lui, en faisant trembler la Fabrica de bruits assourdissants comme des bombes alors que le public cligne des yeux devant les énormes spots braqués sur lui – une spectatrice s'agace : «*Mais on voit rien !*» Gaza est en ces premiers jours à la fois une évidence et un impensé, s'insérant dans tous les à-côtés par nécessité politique, mais pas encore au cœur du spectacle.

Les spectacles du jour

On adore

Nexus de l'adoration de Joris Lacoste. Dans une ample pièce chantée, dansée, scandée, le metteur en scène invente une cérémonie jubilatoire, basée sur l'énumération, qui ne lasse ni ne perd jamais le spectateur. [Lire notre critique.](#)

Jusqu'au 9 juillet au gymnase du lycée Aubanel. Du 4 au 7 décembre à la MC93 à Bobigny dans le cadre du festival d'automne. Grande tournée.

OLIVIER SAKSIK **ELEKTRONLIBRE**

Olivier Saksik

relations presse & relations extérieures
olivier@elektronlibre.net

Gauthier Daggiano

stagiaire en relations presse / Communication
gauthier@elektronlibre.net

© Christophe Raynaud de Lage / Festival d'Avignon